

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen



Académie des sciences, belles-lettres et arts (Rouen). Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. 1807.

- 1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

#### CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

- 2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.
- 3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.
- **4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.
- **5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.
- 6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.
- 7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
- reutilisationcommerciale@bnf.fr.

# PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX

DE

# L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN,

PENDANT L'ANNÉE 1822.

. 

# PRÉCIS ANALYTIQUE

### DES TRAVAUX

DE

## L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN,

PENDANT L'ANNÉE 1822



### A ROUEN;

DE L'IMPRIMERIE DE P. PERIAUX PÈRE; imprimeur du roi et de l'académie.

1823.

# PRÉCIS ANALYTIQUE

#### DES TRAVAUX

DE

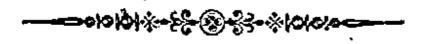
# L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

## DE ROUEN,

PENDANT L'ANNÉE 1822,

D'APRÈS le compte qui en a été rendu par MM. les Secrétaires, à la Séance publique du Vendredi 9 Août de la même année.



#### DISCOURS

Prononce à l'ouverture de la Séance publique du Vendredi 9 Août 1822, par M. Durouzeau, Président.

### Messieurs,

FIDÈLE au sentiment de ses devoirs, chargée du précieux dépôt des découvertes utiles et des connaissances acquises, l'Académie vient vous offrir l'hommage et le résultat de sa constante sollicitude pour atteindre le but

A

C

de son institution; reculer les limites de la science, agrandir le domaine des lettres, porter les arts et l'industrie au plus haut degré possible de perfection et d'éclat, voilà, Messieurs, l'objet de nos méditations de tous les jours. Et quelles pensées plus nobles, quelles occupations plus généreuses peuvent animer et conduire l'homme de bien, l'ami de son pays et de l'humanité? Après la religion, dont les principes et la morale, puisés dans une source divine, tendent à rendre l'homme meilleur et plus sociable, existe-t-il, en effet, des moyens plus puissans pour arriver au même but, que la propagation des sciences, des lettres et des arts, auxquels les peuples civilisés doivent leurs plus parfaites institutions, l'industrie, ses plus précieuses découvertes, l'esprit, ses plus douces jouissances?

Je laisse, Messieurs, à des écrivains plus exercés tous les détails dont ceci serait susceptible. Votre empressement à vous rendre à cette séance justifie assez ce que vous pensez des sociétés savantes, ce que vous attendez de nous en particulier. Les momens que vous voulez bien nous accorder appartiennent d'ailleurs presqu'exclusivement à MM. les Secrétaires. Chacun va vous rendre compte des travaux de l'Académie pour sa partie.

Les Muses et les Grâces auront aussi leurs interprètes. Le souvenir d'une femme célèbre par son esprit, comme par ses qualités personnelles, et qui daigna accepter une place dans nos rangs, se reproduira sous le voile de la poësie légère.

Nous paierons enfin un juste tribut à la mémoire de deux collègues que l'impitoyable mort nous a enlevés pendant le cours de l'année académique. C'est en famille qu'on doit épancher sa douleur. Les sentimens que vous nous portez, nous sont garans que notre douleur sera la vôtre.

Voilà, Messieurs, le tableau rapide de ce qui va oc-

cuper cette séance. Puissent les efforts de l'Académie justifier l'attente de son auguste fondateur, et nous donner de nouveaux droits à la protection du Gouvernement, à votre bienveillance et à l'appui des autorités de cette ville.

#### SCIENCES ET ARTS.

#### RAPPORT

FAIT par M. VITALIS, Secrétaire perpétuel de la Classe des Sciences.

## Messieurs,

L'époque à laquelle nous vivons a tant de ressemblance avec celle où parut la traduction des Géorgiques, qu'on ne peut s'empêcher d'en être vivement frappé. Même mouvement, même direction des esprits, même enthousiasme pour l'agriculture.

» Cette matière, peut-on dire encore aujourd'hui » avec le Virgile français, est devenue l'objet d'une » foule de livres, de recherches et d'expériences. Dans » toutes les parties du royaume, on voit s'élever des » Sociétés d'agriculture.... L'agriculture, comme les » autres arts, a ses amateurs. La morale a disputé à la » philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et » l'orgueil avaient long-tems avili, et la théorie de cet » art occupe presque autant de têtes dans les villes, que » la pratique exerce de bras dans les campagnes. »

Ce tableau, Messieurs, n'est-il pas la peinture exacte

de ce qui se passe en ce moment parmi nous? Et quand le premier né des arts serait encorc enveloppé de langes, son berceau serait-il environné de plus de prétendans à l'honneur de devenir ses instituteurs et ses maîtres?

L'Académie, Messieurs, ne pouvait manquer de céder à cette impulsion générale, dont l'action doit produire tant d'heureux résultats, soit pour accroître la fertilité de nos campagnes, soit pour améliorer le sort de ceux qui les cultivent.

Ainsi, Messicurs, dans le compte que je vais avoir l'honneur de vous rendre de ses travaux, vous verrez non-seulement sans étonnement, mais, j'ose le dire, avec plaisir, qu'elle ait souvent reporté ses regards vers le riant tableau de la nature, vers le doux spectacle des champs, et qu'à l'exemple de presque toutes les Sociétés savantes, elle se soit empressée de payer son tribut à un art qui sert de base et de fondement à tous les autres.

#### SCIENCES PHYSIQUES.

La quadrature du cercle est un de ces problèmes devenus célèbres par le grand nombre de savans qui se sont efforcés de le résoudre, et toujours sans succès. A défaut d'une solution complète, les géomètres ont cherché des' moyens d'approximation. Quelques – uns ont employé, dans ce dessein, des constructions géométriques.

C'est une construction semblable que M. Boucharlat a eu en vue dans le travail qu'il vous a communiqué cette année, et M. Meaume, qui vous en a rendu compte, pense que l'Académie doit savoir gré à l'auteur de le lui avoir fait connaître.

= M. Morin, né en cette ville, ingénieur au corps royal des ponts et chaussées, a fait hommage à l'Académie de son Éssai sur la nature et les propriétés d'un fluide impondérable, ou Nouvelle Théorie de l'univers matériel.

En publiant cet essai, l'auteur annonce qu'il n'a voulu que prendre date dans l'histoire des sciences, et qu'avant de donner des développemens nouveaux à son premier travail, il s'occupe à recueillir les faits et les observations qui pourraient venir à l'appui de la théorie qu'il a conçue.

= L'Académie royale des sciences, inscriptions et belleslettres de Toulouse vous a adressé les observations barométriques faites à Toulouse, par M. Marqué-Victor, professeur des sciences physiques au collége royal de cette ville.

Ces observations se recommandent par leur nombre, leur exactitude et les conséquences utiles que l'on peut en déduire.

= La Société des arts du Mans a fait parvenir à l'Académie la partie de ses mémoires relative aux sciences. Cette partie, que M. Meaume a fait connaître, renferme huit chapitres dans lesquels figurent successivement les mathématiques, l'astronomie, la mécanique, la navigation, les ponts et chaussées, la physique, l'histoire naturelle et les sciences médicales.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre M. le rapporteur dans les détails intéressans que lui offrait la riche collection qu'il était chargé d'analyser; mais nous nous faisons un vrai plaisir de dire avec lui, qu'après avoir pris connaissance des travaux publiés par la Société du Mans, on reconnaît que cette Société renferme dans son sein des hommes instruits, laborieux, animés de l'amour des sciences et du bien public, et dont les découvertes

ou les méditations ont toujours pour but de plaire et d'instruire.

= La même Société vous a adressé, Messieurs, le Précis de sa dernière séance publique.

M. Levieux, que vous aviez chargé de vous en rendre compte, ne pouvant juger des mémoires dont on ne trouve que des notions très-succinctes, s'en est dédommagé en vous présentant l'analyse du discours prononcé, à l'ouverture de la séance, par M. Desportes-Gagnemont, président, et dans lequel l'orateur traite des dispositions de l'homme aux arts et aux sciences, de l'influence de leur culture sur ses destinées, et de la nécessité de donner un nouvel essor à l'état industriel du département de la Sarthe.

= L'Académic doit encore à M. Levieux un rapport sur plusieurs livraisons des Annales européennes de physique végétale et d'économie publique.

Quelques taches légères que M. Levieux a cru devoir faire remarquer, ne l'empêchent pas de regarder les Annales européennes comme un ouvrage qui contient de grandes vues d'utilité publique, et qui offre à la méditation des savans et des hommes d'état de nouveaux élémens de bien-être et de prospérité.

= Nous devons à M. Lamouroux, professeur d'histoire naturelle à l'Académie de Caen, un exemplaire de l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre: Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique.

L'auteur, après avoir exposé quelques principes généraux sur l'astronomie, décrit tous les phénomènes que l'air et l'atmosphère présentent, considère l'eau dans tous ses états sur notre sphéroïde, et sait connaître l'état actuel de la géologie, en s'appuyant sur les faits positifs que cette science doit aux travaux de MM. Cuvier et Brongniart sur les environs de Paris.

Cet ouvrage de notre savant correspondant, dit M. Auguste Leprevost, qui vous en a rendu un compte très-détaillé, a été jugé digne de devenir classique dans l'université, et cette distinction lui paraît n'avoir jamais été mieux méritée.

- = M. Devilly, libraire à Metz, vous a fait hommage d'un exemplaire de sa Géographie ancienne et moderne. Cet ouvrage a, au jugement de M. Fontanier, le mérite de renfermer, dans un assez petit volume, tout ce qu'il y a d'essentiel dans la science si utile et si importante qui en fait l'objet.
- = M. Duputel vous a sait connaître les travaux de l'Académie royale de Caen, d'après le rapport qui en a été sait, à la séance publique du 26 juillet 1821, par M. Hébert, secrétaire.
- M. le rapporteur a montré du goût et du discernement dans les éloges qu'il a donnés, soit aux membres de l'Académie de Caen, soit à M. Hébert, pour le talent avec lequel il a rendu compte de leurs travaux dans les sciences, les lettres et les arts.
- = Nous devons à M. Charles Drouet, membre de la Société du Mans, des Réflexions et observations sur l'hiver de 1821.

L'auteur sait voir que la température douce et chaude de cet hiver, quelque surprenante qu'elle puisse paraître, n'est point un phénomène extraordinaire, puisque, d'après Sattrus Calvisius, savant chronologiste, depuis l'année 1172 jusqu'à nos jours, il y a eu quatorze hivers où la même douceur de température a été observée.

M. Drouet remarque que la plupart de ces hivers doux ont été, comme celui de 1822, précédés de gros tems,

de grands vents, d'inondations, de tempêtes et de nombreux naufrages.

- = M. Bourgeois, peintre en portraits à Paris, et membre de la Société royale académique des sciences de la même ville, a fait hommage à l'Académie de son Manuel d'optique expérimentale à l'usage des artistes et des physiciens, et a soumis à son jugement un mémoire sur cette question:
- « L'existence du principe des refrangibilités diverses de
- » la lumière et des coulenrs est-elle réelle, et ce principe
- » peut-il s'accorder avec notre organisation visuelle? »

MM. Meaume, Mallet et Leprevost, docteur en médecine, ont été nommés pour examiner ces deux ouvrages et en rendre compte.

Cette commission n'a pu encore saire son rapport:

#### CHIMIE.

M. Hellis a rendu compte à l'Académie du procédé économique qui a été proposé par M. Robert, pour préparer le sulfate de quinine.

M. Hellis a rapporté ensuite les expériences qu'il a faites à l'Hôtel-Dieu, sur des fiévreux auxquels il a administré ce nouveau sel. Les résultats de ces essais s'accordent parfaitement avec ceux qui ont déjà été publiés par MM. Chomel, Double et Fouquier, médecins de Paris.

(L'Académie a délibéré que l'ouvrage de M. Hellis serait imprimé à la suite de ce rapport.)

= M. Dubuc a présenté à l'Académie le résultat des expériences que la Compagnie, sur la proposition de M. Le Bouvier, ancien négociant à Rouen, l'avait chargé de faire pour s'assurer si l'on pouvait préparer des paremens à l'usage des toiliers, avec la farine de riz.

Du travail de M. Dubuc, il résulte: .

- 1º Que les graines de riz pulvérisées, quelle qu'en soit l'espèce, donnent, par leur cuisson dans l'eau pure, un encollage ou parement assez analogue à celui que l'on obtient des farines de blé ou de seigle;
- 2º Que le riz, tel qu'on le trouve dans le commerce, contient environ les trois quarts de son poids d'une matière farineuse médullaire, presque soluble en totalité dans l'eau bouillante, avec laquelle on peut faire des encollages dont l'usage permet aux tisserands de travailler dans toutes sortes de localités, et peut-être à ciel ouvert;
- 3º Que la graine de riz contient à-peu-près le quart de son poids d'une matière verdâtre, insoluble dans l'eau, très-inflammable, se desséchant facilement à l'air, et qui, dans sa combustion, offre quelque analogie avec les matières animales; (1)
- 4º Que les paremens auxquels on ajoute des mucilages végétaux sont plus nuisibles qu'utiles aux ouvriers tisserands dont les métiers sont établis au-dessus du sol, et sans utilité réelle pour ceux qui travaillent dans des souterrains.
- "Telle est, Messieurs, ajoute M. Dubuc, le résumé d'un travail que je crois avoir exécuté avec soin, et qui fait naturellement suite à mon premier mémoire sur les paremens, dont vous avez ordonné l'impression en 1820. Heureux si vous jugez celui-ci digne de vos suffrages, et s'il remplit les vues de M. Le Bouvier, qui a provoqué ce travail dans la pensée qu'il pourrait être utile aux ouvriers, au commerce et à l'industrie.»

(L'Académie a délibéré que le mémoire de M. Dubuc serait imprimé à la suite de ce rapport.)

<sup>(1)</sup> Voyez les analyses du riz, par MM. Braconnot et Vauquelin Journal de Pharmacie, tom. III, pages 314 et 315.

= M. Vitalis a communiqué à la Compagnie des Recherches sur l'analyse des terres arables, suivies de l'analyse chimique de deux terrains situés près Honfleur, et d'une marne qui se trouve au même lieu.

(L'Académie a délibéré que ce mémoire serait imprimé à la suite de ce rapport.)

#### HISTOIRE NATURELLE.

= M. Periaux a communiqué à l'Académie une Notice relative à la figure d'une croix trouvée à l'intérieur d'une bûche de hêtre à deux pouces et demi de la couche corticale.

Ce phénomène, dont on connaissait déjà des exemples, fournit une nouvelle preuve de la conversion successive des couches du liber en corps ligneux, et c'est dans ce sens que M. Periaux en a donné une explication aussi simple qu'exacte.

(L'Académie a délibéré que cette note serait imprimée à la suite de ce rapport.)

= M. Marquis a fait part à la Compagnie de sa Notice sur le chêne-chapelle d'Allouville, à laquelle était joint un dessin aussi élégant que fidèle de ce monument religieux. Ce dessin a été gravé depuis par M. Langlois, artiste distingué de cette ville, et aux talens duquel nous avons eu plus d'une fois, Messieurs, l'occasion d'applaudir.

(L'Académie a délibéré que cette notice serait imprimée à la suite de ce rapport.)

= Un mémoire que M. A. Le Prevost regarde comme l'un des plus intéressans dont les annales de la botanique se soient enrichies depuis long-tems, soit par l'importance de l'objet, soit par le mérite des explications, est celui

the figure of the first of the second of the

- que M. Gaillon, naturaliste, à Dieppe, vous a envoyé sous ce titre: Aperçu microscopique et physiologique de la fructification des thalassiophytes symphysistées.
- = M. Le Turquier a rendu compte de la Monographie du gecko-mabouïa des Antilles, par M. Moreau de Jonnès, qui, en publiant cette notice, s'est acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des crpétologistes et de l'Académie.
- = M. Levieux a rendu la mème justice à M. de Jonnès, en vous parlant de ses Recherches sur les poissons toxico-phores des Indes-Occidentales.
- = Vous avez entendu, Messieurs, avec un plaisir toujours nouveau, la lecture du discours que M. Marquis a prononcé, cette année, à l'ouverture de son cours de botanique, et dans lequel il a passé en revue les services que la médecine et les arts peuvent attendre des plantes qui composent les principales familles du règne végétal.
- En vous parlant des travaux de la Société Linnéenne de Paris, M. Marquis les a regardés comme un gage assuré des services qu'elle rendra à l'histoire naturelle. Rassemblée sous les auspices du nom de Linné, elle paraît pénétrée de l'esprit de ce grand homme.
- = M. Féburier, auteur d'une ingénieuse Théorie sur les mouvemens de la sève dans les plantes, vous avait adressé un opuscule dans lequel il combat le système de M. Aubert du Petit-Thouars, sur quelques points de physiologie végétale. Sans oser prononcer entre ces deux savans, M. Marquis reconnaît, dans le travail de M. Féburier, un physiologiste instruit qui cherche franchement la vérité par la seule voie qui puisse y conduire sûrement, celle de l'observation et de l'expérience.

#### MÉDECINE.

Notre correspondant, M. Dubuisson, docteur en médecine à Paris, vous a adressé un exemplaire de son ouvrage sur les Vesanies ou maladies mentales.

» Qui n'admirerait, dit M. Gosseaume, après vous avoir rendu compte de ce travail, le triple courage qui doit animer le praticien généreux qui se livre ex professo au traitement de ces maladies si obscures dans leurs principes, si difficiles dans leur conduite, si équivoques dans leurs résultats, et qui, non content de sacrifier ses veilles à la partie la plus ingrate de l'art de guérir, consacre jusqu'à ses loisirs à nous transmettre ses utiles observations, et à nous indiquer la route qui l'a souvent conduit à d'heureux succès. »

- = L'Académie doit aussi à M. Gosseaume l'analyse de plusieurs numéros du Bulletin des sciences médicales du département de l'Eure.
- » Ces numéros, dit M. le rapporteur, contiennent une assez longue suite de mémoires intéressans. Le rédacteur a su également éviter la prolixité, l'obscurité, la monotonie; faire ressortir sans affectation ce que chaque article a de plus saillant, et donner, par la douceur des formes, un intérêt touchant aux mémoires les plus austères. »
- = M. le docteur Godefroy vous a fait connaître deux brochures de M. Moreau de Jonnès. L'une est relative à la maladie pestilentielle importée aux îles de France et de Bourbon, et désignée sous le nom de Cholera morbus

de l'Inde. L'autre a pour titre: Phénomènes de la propagation du principe contagieux de la sièvre jaune.

M. le rapporteur donne de justes éloges au zèle éclairé qui a porté M. de Jonnès à recueillir et à publier des renseignemens authentiques sur la première de ces maladies, et il pense que ses reclarches au sujet de la seconde pourront éclairer les savans sur la question de savoir si la fièvre jaune est contagieuse ou non.

De quelques faits contenus dans une lettre écrite de la Martinique à M. Duputel, et dont il a été donné communication à l'Académie, il résulte que la fièvre jaune n'est pas contagieuse aux Antilles.

- = M. le chevalier Guillié, médecin oculiste de S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême, vous a adressé un exemplaire du rapport qu'il a fait à MM. les membres du conseil et aux souscripteurs de la clinique oculaire de Paris, sur l'état de cet établissement, et les résultats obtenus pendant l'exercice 1820-1821.
- = M. le docteur Hellis, médecin adjoint de l'Hôtel-Dieu de Rouen, a communiqué à l'Académie une observation qui tend, dit-il, à prouver la réalité des combustions humaines spontanées.

Après avoir rapporté le fait qu'il a été à portée d'observer lui-même, il cite comme décisif celui qui a été consigné dans les journaux de Florence, par M. Battaglia, chirurgien à Ponte-Bosio, et qui est rappelé avec tous ses détails dans le Nouveau Dictionnaire des sciences médicales.

(L'Académie a délibéré que le mémoire de M. Hellis serait imprimé à la suite de ce rapport.)

= C'est à M. le docteur Vigné, Messieurs, que vous devez l'analyse de la dissertation inaugurale dont

M. Ferdinand Adam; docteur en médecine de la Faculté de Paris, et notre compatriote, vous a fait hommage.

Chercher à donner une légère connaissance du travail de l'auteur, et de la manière dont a rempli sa tâche celui à qui vous en avez confié l'examen, serait s'exposer à n'offrir qu'une idée mparfaite de l'un et de l'autre Bornons-nous aux conclusions de M. le rapporteur, si honorables pour M. Adam.

« L'auteur, dit M. Vigné, reconnaît avec candeur que certaines parties de sa dissertation appartiennent à des auteurs qui ont traité la même question. Mais, ajoute notre confrère, en faisant leur part, il est loin à mes yeux d'avoir diminué la sienne. Cet acte de bonne foi et de modestie relève le mérite du travail qui lui est propre, et qui sera encore utile à consulter pour la bonne méthode, pour la solidité des principes, pour la justesse du raisonnement, et pour l'exemple que l'on y trouve de toutes les qualités qui constituent l'homme de bien. »

- = Une de vos séances, Messieurs, a été très-agréablement occupée par le compte que M. Botta vous a rendu du voyage médical que le docteur Valentin a fait en Italie, dans l'année 1820.
- « En voyageant en Italie, M. Valentin se proposait principalement de visiter les établissemens destinés à l'avancement médical dans cette contrée célèbre, et ceux que la bienfaisance publique a fondés pour le soulagement des malades. Il a parfaitement rempli son but. Son livre est une statistique exacte de l'art de guérir en Italie, tant sous le rapport de la théorie que sous celui de la pratique. Il fait de tems en tems des excursions dans le domaine de l'Histoire naturelle, ce qui ajoute un nouvel intérêt à son ouvrage.
  - « Le savant voyageur a visité les principales villes de la

No. of Lot

péninsule; il a vu Turin, Gênes, Milan, Pavie, Vérone, Venise, Florence, Rome et Naples. Partout il a porté le même esprit observateur; partout il a désigné ce qu'il y avait de bien et ce qu'il y avait de mal; partout il a indiqué ce qu'il y avait à imiter, à ajouter, à modifier. C'est une mine féconde qu'il a exploitée; mais une mine peu connue, quoiqu'elle soit à nos portes. »

= Notre correspondant, M. Mérat, médecin à Paris, vous a adressé un exemplaire de sa Notice sur Jean-Nicolas Corvisart, docteur régent de l'ancienne faculté de Médecine de Paris, professeur de la faculté de médecine de la même ville, membre honoraire de la Société de Médecine, etc.

M. Mérat considère dans M. Corvisart le professeur célèbre qui s'est illustré par un genre d'enseignement public jusqu'alors inusité dans sa patrie; le praticien distingué qui a imprimé à la médecine une marche sevère, en la maintenant dans les voies de l'observation et des doctrines les plus pures; l'homme enfin dont l'esprit d'un ordre supérieur, brillant mais solide, fit le charme de ceux qui eurent l'avantage de vivre dans son intimité.

Dans l'analyse détaillée qu'il vous a présentée de cette notice, M. Vitalis a eu plus d'une fois occasion de donner des éloges au talent de l'auteur, et surtout à la noblesse du sentiment qui a conduit sa plume, celui de la reconnaissance.

#### MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

= M. Prevost, vétérinaire, a rendu compte du rapport sait, par une commission, à la Société royale et centrale

d'Agriculture, dans sa séance publique du 27 mai 1821, sur le concours pour les mémoires et observations pratiques de médecine vétérinaire.

M. Prevost a sagement pensé qu'il ne devait fixer l'attention de l'Académie que sur ceux de ces mémoires dont la commission a parlé avec quelques détails. M. Prevost met au premier rang une instruction sur les moyens de connaître, de prévenir et de guérir la pourriture des moutons.

Viennent ensuite des recherches faites sur la morve des chevaux; l'histoire d'une maladie qui a régné l'hiver dernier sur les agneaux; une notice sur le vertige abdominal, ou indigestion vertigineuse des chevaux; des expériences sur l'efficacité de l'inoculation du virus claveleux, pour garantir les moutons des effets désastreux du claveau spontané.

#### AGRICULTURE.

L'Académie a reçu un rapport fait au Roi sur les travaux du conseil d'agriculture, par M. Siméon, alors ministre de l'intérieur.

Ce rapport avait pour objet de réunir, dans un seul tableau et sous un même point de vue, l'ensemble de tout ce qui a été fait en France pour la solution de ce grand problême d'agriculture: Obtenir d'un terrein la plus grande quantité de produits pour la nourriture des hommes et des bestiaux, et pour les besoins des arts.

» Depuis l'époque où ce rapport a paru, dit M. Meaume, les plus heureux résultats ont déjà été obtenus, et des succès nouveaux ont été annoncés. Il serait donc inutile d'entrer dans des détails sur ce rapport qui n'est plus qu'un monument pour l'histoire de la science. »

- = La Société royale et centrale d'agriculture vous a donné connaissance du concours qu'elle a ouvert pour la pratique des irrigations, les machines hydrauliques et la statistique des canaux d'arrosage. M. Mallet vous a fait, sur l'ensemble de ces diverses parties, un rapport qu'il a enrichi des observations qu'il a recueillies sur les irrigations dans le Piémont, où il a habité pendant plusieurs années.
- = L'Académie a reçu de la Société d'agriculture, des sciences et des arts de Boulogne-sur-Mer, le procès-verbal de la séance publique qu'elle a tenue le 3 juillet dernier.

Dans le compte qu'il en a rendu, M. Dubuc, sans s'arrêter aux mémoires qui sont d'un intérêt purement local, a distingué celui de M. de Châteauvieux, chef du dépôt d'étalons à Abbeville, et qui a pour objet une manière pratiquée en Russie de construire des couvertures en paille, capables de préserver les bâtimens ruraux de l'incendie. Elle consiste à mêler une certaine quantité d'argile avec la paille longue dont on se sert pour couvrir les maisons.

La Société de Boulogne-sur-Mer nous apprend aussi que de toutes les machines proposées jusqu'à ce jour pour suppléer au rouissage du lin, n'atteignent que trèsimparfaitement leur but, sans en excepter même la machine de M. Christian, directeur du conservatoire des arts et métiers à Paris.

= L'Académie doit à la Société d'agriculture et des arts du département de Seine-et-Oise le précis de ses travaux depuis sa séance publique du 9 juillet 1820, jusqu'à celle du 15 juillet 1821.

En vous rendant compte, Messieurs, de cette collection qui offre la lecture la plus intéressante, M. Meaume à signalé d'abord à votre attention le discours prononcé à l'ouverture de la séance, par M. l'abbé Caron, président de la Société, et professeur de philosophie au collége de Versailles. Ce discours a pour objet de célébrer les services rendus à l'agriculture et aux arts industriels par les Rois de France, depuis Henri IV jusqu'à Louis XVIII. Il est rempli de traits historiques, de réflexions judicieuses. L'éloge de l'agriculture et du Souverain est exprimé d'une manière noble, et l'orateur mérite également d'être applaudi comme bon français et comme littérateur distingué.

Le discours de M. l'abbé Caron a été suivi du rapport fait par M. Fremy, secrétaire, sur les travaux de la Société. Nous ne pouvons que souscrire au jugement que M. le rapporteur a porté de ces travaux. Ils sont, ditil, de nature à mériter l'attention de tous les cultivateurs éclairés et de tous les lectenrs qui aiment un style clair et élégant, des descriptions exactes, et beaucoup de choses en peu d'espace.

- = En vous parlant des travaux de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département
  d'Indre-et-Loire, MM. Meaume et Dubuc ont profité de
  cette occasion pour vous faire remarquer, Messieurs,
  combien l'agriculture est honorée dans la Touraine, si
  justement surnommée le Jardin de la France.
- = La Société royale d'agriculture et de commerce de Caen vous a envoyé le programme des prix qu'elle se propose de décerner, dans le cours de l'année 1823, pour les meilleurs mémoires sur l'état actuel de l'agriculture du Calvavados et sur les perfectionnemens dont elle est susceptible, précédé d'un rapport fait par M. Pattu, au nom d'une commission.

Le développement des vues présentées dans ce rapport pour l'amélioration de la culture du Calvados, et l'exposé des moyens qui y sont proposés comme les plus propres à conduire à ce but, sont fondés sur les principes les plus sages; et, si, comme il est à désirer, les concurrens suivent de pareils guides, on peut assurer d'avance que le résultat du concours sera un égal sujet de gloire et pour les auteurs qui auront remporté la palme et pour la Société qui l'aura décernée.

= Dans l'extrait qu'il vous a présenté des Travaux de la Société d'agriculture du département de la Seine-Inférieure, M. Meaume se félicite d'avoir à traiter une matière où l'intérêt du sujet se lie à l'intérêt des personnes.

Les mémoires de la Société d'agriculture établie dans notre ville se composent en effet ou des productions de nos compatriotes ou de celles de plusieurs des membres de l'Académie de Rouen. La Compagnie a donc droit de s'honorer des utiles travaux que continue de publier la Société d'agriculture.

M. le rapporteur se plaît à signaler à notre reconnaissance les membres d'une Société qui marche à grands pas vers le but de son institution, et redouble chaque année d'esforts pour accélérer les progrès de l'art le plus véritablement utile, et rendre heureux l'habitant des campagnes.

= M. Dubuc vous a offert l'analyse d'un Mémoire de M. Mathieu Dombasle, propriétaire et cultivateur, dans le département de la Meurthe, sur la Charrue, considérée principalement sous le rapport de la présence ou de l'absence de l'avant-train.

Il nous suffira de dire que des essais nombreux, que M. Dubuc voudrait voir répéter par les propriétaires et

les cultivateurs de notre département, saits avec la charrue de M. Dombasle, par une commission que M. le Préfet de la Meurthe avait nommée, ont conduit à conclure que la charrue araire, ou sans avant-train, donne d'excellens labours, avec économie de tems et de force, si l'on en compare les effets avec ceux qu'on obtient de la charrue ordinaire ou avec avant-train.

- En examinant le résultat de quelques expériences sur la fermentation vineuse, faites par M. de Gouvenain, membre de l'Académie de Dijon, avec l'appareil vinificateur de Mademoiselle Gervais, M. Dubuc ne balance pas à prononcer que cet appareil n'offre rien d'utile qu'on ne puisse obtenir aussi bien et plus simplement de l'usage connu et pratiqué il y a long-tems, dans certains pays vignobles, de faire fermenter le raisin dans des cuves parfaitement closes, sauf à ménager une issue convenable au dégagement des gaz qui sont le produit de la fermentation.
- = M. Dubuc a eu encore à examiner des Traités divers d'économie rurale, alimentaire et domestique, par M. Cadet de Vaux.

L'ouvrage est divisé en quatre parties.

La première a pour objet les avantages que présente à l'économie générale le blé coupé avant qu'il soit parvenu à sa parsaite maturité. M. Dubuc n'admet pas la réalité de ces avantages, et il en a expliqué les motiss dans le rapport qu'il vous a fait à ce sujet.

La seconde est relative à un moulin économique de nouvelle invention, proposé par M. Drouzart, mécanicien à Paris. Pour être à portée de le bien juger, M. le Rapporteur désirerait qu'il fût mis en expérience dans un des grands établissemens de cette ville.

La troisième traite de la manière de construire un silo

ou fosse à conserver les blés. L'humidité du terrein en France, et la fraîcheur naturelle que conservent les blés après leur récolte sous la zone tempérée, sont des obstacles qui rendent toujours très-hasardeux l'usage de ce moyen pour la conservation des graines céréales en général.

La quatrième, consacrée à l'usage de la pomme de terre et de ses produits, ne contient rien de neuf et qui n'ait été dit et redit cent sois depuis trente ans.

M. Dubuc reconnaît que l'ouvrage de M. Cadet de Vaux est celui d'un homme de bien, et qu'il n'a pu être entrepris que dans les plus louables intentions.

= M. Leprevost, vétérinaire départemental, a fait hommage à l'Académie d'un grand nombre d'exemplaires de son Rapport à M. le Préfet sur les réponses aux questions relatives à l'amélioration de la race des chevaux, qui lui ont été adressées par MM. les Vétérinaires de l'arrondissement de Rouen, et par MM. les Sous-Préfets des autres arrondissemens.

Ce rapport, lu en séance de la Société centrale d'agriculture de la Seine-Inférieure, le 8 novembre 1821, est aussi remarquable par l'ordre et la méthode qui y règnent, que par l'importance de la matière.

L'Académie a accueilli ce travail avec d'autant plus d'intérêt qu'il est le fruit de la sollicitude de M. le baron de Vanssay, Préfet de ce département, pour tout ce qui peut contribuer à la prospérité de l'agriculture.

= L'Académie a entendu avec beaucoup d'intérêt la lecture du discours que M. le baron Lezurier de la Martel, président de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure, a prononcé à l'ouverture de la séance publique de cette Société, le 15 mai 1822.

Dans ce discours, l'auteur établit que l'art qui nourrit les hommes compte au nombre de ses auxiliaires les sciences les plus élevées.

Par la mécanique, la charrue a subi des perfectionnemens qui la mettent au rang des instrumens les plus ingénieux. Le hache-paille, la machine à battre le blé qui remplace si avantageusement le fléau, les moulins à bras sont encore des appareils dus aux savantes combinaisons de la mécanique.

La chimie a répandu de vives lumières sur l'analyse des terres, la nature et l'emploi des divers engrais.

L'astronomie elle-même, descendant des régions éthérées, a fourni d'utiles renseignemens au laboureur pour connaître le tems qui est le plus favorable à ses travaux.

Ce discours est terminé par quelques développemens sur le calendrier zodiacal, puisés dans l'Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse.

= M. Prevost, pépiniériste à Rouen, a soumis au jugement de l'Académie un Mémoire sur l'éducation et la culture du pommier dans les environs de Rouen.

Le soin qu'il faut apporter dans le semis, le choix du plant et du terrein, l'abritement du sol au pied des jeunes arbres, les labours ou binages, les différentes manières de greffer, la déplantation et la mise en place des arbres, la récolte, la conservation et l'emploi des fruits; les maladies auxquelles le pommier est sujet, leurs causes, leur traitement, sont autant de questions que l'auteur traite avec cette sagacité et cette habileté que l'expérience seule peut donner.

Tel est du moins le jugement que M. Dubuc a porté de cet ouvrage qu'il regarde comme le fruit d'une expérience consommée.

Un grand nombre d'essais saits par l'auteur lui ont

démontré que la gresse en couronne, anciennement connue, mais à laquelle il a apporté quelques modifications, est en général, pour le pommier, présérable à celle en sente.

= M. Dubreuil, directeur du jardin botanique de Rouen, a fait hommage à la Compagnie de ses Observations sur la manière d'employer le plus utilement les terreins siliceux et calcaires du département de la Seine-Inférieure.

Il est à désirer que les propriétaires et les cultivateurs s'empressent de profiter des conseils que leur donne M. Dubreuil; bientôt nous verrions des terreins voués jusqu'ici à une honteuse stérilité, fournir d'abondantes récoltes, ou se couvrir d'arbres utiles aux arts et à l'économie domestique.

= M. Dubuc a présenté à l'Académie le Chlorure de calcium comme engrais ou comme stimulant végétatif, et, d'après les expériences qu'il a faites en 1820 et 1821, il annonce que, par l'emploi du chlorure de calcium en dissolution, il a constamment obtenu une force de végétation très-remarquable.

Dans la séance du 12 juillet dernier, M. Dubuc a en effet présenté à l'Académie deux plantes de maïs qui ont été semées le 16 avril dernier, aux environs de Rouen, dans une terre légère. L'une de ces plantes a végété sous l'influence du chlorure de calcium, l'autre n'a été arrosée qu'avec de l'eau de citerne. Cette dernière, beaucoup moins forte, pèse près de moitié moins que la première.

(L'Académie a délibéré que le Mémoire de M. Dubuc serait imprimé à la suite de ce rapport.)

**B** 4

= Parmi les différens ouvrages que vous avez reçus, Messieurs, de tous les points de la France, sur l'inépuisable sujet de la culture des champs, vous avez particulièrement distingué l'Annuaire agricole du département de la Seine-Inférieure dont M. Guerard de la Quesnerie, propriétaire et cultivateur, vous a fait hommage, et que M. Auguste Leprevost vous a signalé comme l'une des plus utiles productions qui soient sorties de la plume d'un ami des champs.

Messieurs, l'apperçu que je viens d'avoir l'honneur de vous présenter de nos travaux, quelque rapide qu'il soit, suffira, je l'espère, pour vous donner une juste idée du zèle avec lequel l'Académie a cherché à augmenter le patrimoine des sciences en général, et de son empressement, en particulier, à reculer les bornes de l'agriculture et de l'économie rurale.

Sous le rapport de la théorie de l'art agricole, l'Académie a fait tout ce qu'elle pouvait faire; mais c'est aux riches propriétaires, à ceux que l'éducation rend capables de former des plans bien conçus, et que la fortune met à même de les exécuter, qu'il appartient de répandre l'instruction dans les campagnes: car les bénéfices de celui qui possède sont liés aux intérêts du fermier qui exploite. L'ignorance du propriétaire sur la manière dont les terres doivent être tenues, est souvent la cause de la négligence du cultivateur.

Faisons des vœux pour que, d'un bout de la France à l'autre, les savans travaillent à l'envi au perfectionnement d'un art dont les progrès tiennent de si près aux besoins de la société, à la prospérité du commerce, au maintien de l'ordre social. Cultivons avec le plus grand soin un art qui tend à ranimer parmi nous le goût de ces plaisirs purs, de ces jouissances vives et délicates,

si rares au milieu du tumulte de nos cités. Livrons-nous sans réserve à un art qui dispose l'ame aux plus douces affections, et ne lui inspire que des sentimens de bien-veillance, d'union, de concorde et de paix. Aimons, et n'oublions rien pour faire aimer un art qui, en nous prodiguant les dons variés de la nature, nous rappelle sans cesse à son immortel et bienfaisant auteur, qui nourrit, échauffe, développe en nous le germe de toutes les idées de justice et de vertu; car, a dit le chantre des moissons,

Qui sait aimer les champs sait aimer la vertu.

#### PRIX PROPOSÉS POUR 1823.

L'Académie propose, pour sujet d'un Prix qui sera décerné dans sa séance publique de 1823, la question suivante:

Est-il prouvé, par des observations exactes, qu'il existe des fièvres qui se communiquent par infection, sans cepenpendant être contagieuses? En admettant l'existence de ces fièvres, quelles sont les principales causes qui donnent lieu à leur développement et à leur propagation? Quels sont les moyens propres à les prévenir ou à en arrêter les progrès?

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Chacun des auteurs mettra en tête de son Ouvrage une devise qui sera répétée sur un billet cacheté où il fera connaître son nom et sa demeure. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où le Mémoire aurait remporté le prix.

Les Académiciens résidants sont seuls exclus du concours.

Les Mémoires devront être adressés, francs de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Sciences, avant le 1<sup>er</sup> juin 1823. Ce terme sera de rigueur.

#### **OUVRAGES**

Dont l'Académie a ordonné l'impression en entier dans ses Actes.

#### RECHERCHES

SUR L'ANALYSE DES TERRES ARABLES;

Suivies de l'analyse chimique de deux échantillons de ces Terres et d'une espèce de Marne;

PAR M. J.-B. VITALIS.

#### Messieurs,

Le bien labourer et le bien fumer, a dit le patriarche de l'agriculture française, constitue toute la science de l'agriculture. Or, le bien fumer suppose la connaissance de la nature du sol que l'on se propose de fertiliser: d'où il suit que l'une des plus importantes questions agricoles que l'on puisse se proposer, est celle de savoir:

Par quelle épreuve sûre On peut des sols divers distinguer la nature.

De tous tems cette question a été regardée comme le

fondement de l'agriculture, et il n'est point d'essorts qui n'aient été tentés pour parvenir à la résoudre. On a tourà-tour invoqué les lumières de la physique, de l'histoire naturelle et de la chimie.

Mon dessein, Messieurs, en vous priant de m'accorder quelques momens d'attention, est de discuter, en votre présence, la valeur des différens moyens qui ont été successivement employés, et de chercher à fixer toutes les incertitudes qui pourraient rester à cet égard.

Les méthodes les plus anciennes qui aient été suivies pour connaître les terres, sont celles que Virgile a décrites dans le 2<sup>e</sup> livre de ses Géorgiques, et que son traducteur nous a si fidèlement exprimées dans ces vers:

Ici la terre est forte et Cérès la chérit;
Ailleurs elle est légère et Bacchus lui sourit.

Pour ne pas t'y tromper, que la bèche la sonde,
Creuse dans son enceinte une fosse profonde:
Ce qui vient d'en sortir il faut l'y repousser;
Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affaisser.
Descend-il sous les bords, cette terre est légère;
Là, ton troupeau s'engraisse, ou ta vigne prospère.
Si cet amas épais, rebelle à ton effort,
Refuse de rentrer dans le lit dont il sort,
A la plus forte terre il faut alors t'attendre,
Que tes plus forts taureaux gémissent pour la fendre.

Un sol maigre est celui qui, prompt à se dissoudre, Sitôt qu'on l'a touché tombe réduit en poudre: Un terrain gras, semblable à la gomme des bois, S'amollit dans tes mains et s'attache à tes doigts. La hauteur de l'herbage annonce un fonds humide. Ah! de tes jeunes blés, crains la beauté perfide.

De la couleur du sol, l'œil décide aisément, Et la main de son poids t'informe sûrement.

Ces méthodes, bien imparsaites sans doute, puisque, son fondées uniquement sur des caractères extérieurs, sur des propriétés purement physiques, elles ne peuvent nous apprendre rien de positif ni d'exact sur la proportion des élémens variés qui entrent dans la composition des terres arables, ont été cependant pendant long-tems les seuls guides des agriculteurs, comme nous le voyons par les ouvrages de Pline, dans son Histoire du Monde, de Columelle et de Palladius, dans les traités qu'ils nous ont laissés de re rusticâ.

Olivier de Serres a commencé à faire un grand pas vers la vérité, en annonçant que la fertilité ou la stérilité d'un terrein dépendait de la bonne ou mauvaise proportion de l'argile et du sable qu'il contenait. Ce savant agronome avait déjà reconnu qu'une juste proportion de ces deux élémens rendait les labours plus faciles, et faisait que le sol retenait la quantité d'humidité la plus convenable à la végétation. Mais la science manquait alors des moyens nécessaires pour déterminer, avec un degré d'exactitude suffisant, la juste proportion d'argile et de sable dont il avait su apprécier si bien les effets. Aussi, abandonnant presque aussitôt la règle qu'il venait de tracer, prononce-t-il que la meilleure manière de connaître un terrain est de le juger d'après son exposition aux regards du soleil, d'après les végétaux qu'il produit sans culture, et d'après le plus ou le moins d'énergie avec laquelle les arbres et les plantes y croissent.

Cette méthode d'Olivier de Serres péche évidemment, en ce qu'elle ne peut fournir que des apperçus vagues, des indices incertains. Bertrand, dans ses Elèmens d'Agriculture, après avoir reconnu que les terres arables sont des composés d'eau, d'argile, de sable, de débris de substances végétales et animales, de sels et de particules minérales, conclut, comme Olivier de Serres, que la fertilité ou la stérilité d'un terroir dépend de la proportion plus ou moins exacte entre toutes les parties qui forment le mélange. La question se réduisait donc encore à recourir à une méthode qui permît d'isoler les divers éléments qui peuvent se rencontrer dans les sols variés qui s'offrent à l'agriculture, et à en déterminer avec précision la nature et la quantité.

Cette méthode ne pouvait être autre que l'analyse chimique, et c'est effectivement ce qui fut reconnu par tous les chimistes agricoles qui sont venus après Ber-

trand, et entr'autres par le célèbre Kirwan.

Mais ce moyen est hors de la portée des cultivateurs, et c'est ce qui a fait désirer à quelques amis des champs que les chimistes voulussent bien s'occuper de rechercher une méthode pratique, qui, dégagée des difficultés de l'analyse chimique, offrît cependant aux agriculteurs la possibilité de connaître assez exactement la nature d'un terrein, pour juger ensuite de la nature et de la quantité, soit des engrais, soit des amendemens qu'exige sa culture.

Les auteurs du Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture, publié en 1809, ont cru satisfaire à ce désir, en proposant de délayer dans l'eau un poids déterminé de la terre arable que l'on veut connaître, de séparer, après un instant de repos, la silice qui se précipite, dit-on, la première, de dissoudre ensuite par un acide la terre calcaire qui reste en suspension dans l'eau avec l'alumine, de laisser déposer cette dernière dont on prendra le poids, ainsi qu'on l'aura fait pour la silice, lorsque ces deux substances auront été bien desséchées. Ce qui manquera au poids total, sera le poids du carbonate calcaire qui aura été dissous par l'acide.

On voit assez tout ce que ce procédé a de vicieux : la silice, en se précipitant, entraînera nécessairement avec elle une portion d'alumine, et celle-ci, en se déposant à son tour, sera mélangée de la partie de silice qui n'aura pas eu le tems de se précipiter d'abord. On n'aura donc le poids même approximatif ni de l'une ni de l'autre substance, et cette ébauche d'analyse sera plus propre à induire le cultivateur en erreur qu'à l'éclairer sur ce qu'il désire savoir.

D'ailleurs, quoique le procédé paraisse fort simple, n'est-il pas évident qu'il est encore au-dessus de ce qu'on peut attendre de la plupart des cultivateurs qui ne sauront ni recueillir les précipités, ni leur donner le degré de dessication qu'ils doivent avoir avant d'être soumis à la balance? Le moindre défaut dans la balance dont ils se serviront deviendra une nouvelle source d'erreur. Enfin, prendront-ils les précautions convenables pour n'employer que la quantité d'acide qui suffit pour juger de son état de pureté, et l'amener, en cas de besoin, au degré de densité qui est requis par ce genre d'opération?

Ce sont, sans doute, ces considérations ou de semblables motifs qui ont porté l'Académie de Berlin, ainsi que les Sociétés de Harlem et de Cambrai, à proposer de décerner un prix à celui qui indiquerait un moyen de connaître la nature des terres arables sans qu'on fût obligé de recourir aux réactifs chimiques.

Déjà M. Barthez avait proposé un instrument, qu'il nommait extensimètre, pour apprécier le gonflement des terres, gonflement regardé par les anciens comme l'indice le moins fautif de la fertilité; mais cet instrument n'était encore qu'en projet et n'avait point été exécuté.

Entraîné par son désir habituel d'être utile, et sans songer à prendre place parmi les concurrens, M. Cadet de Gassicourt, que la mort vient d'enlever aux sciences, entreprit de résoudre le problême. Voici l'extrait du travail qu'il a fait insérer à ce sujet dans la deuxième collection des Annales des Arts et Manufactures.

Après avoir parlé de la composition ordinaire des terres, des moyens que la chimie enseigne pour en faire une analyse exacte, et avoir présenté les propriétés physiques des terres arables, telles que la couleur, l'odeur, la saveur, la pesanteur, la force d'aggrégation, propriétés qu'il regarde comme des indices très-équivoques, il en vient à l'action particulière que l'eau exerce sur les terres, et, par des observations faites avec soin, il est conduit à penser que de la connaissance de l'absorption proportion-nelle de l'eau par les terres pures ou mélangées, ainsi que du tems employé pour chaque absorption, on pourrait en déduire celle de la nature de ces terres, avec une exactitude suffisante pour les besoins de l'agriculture.

En partant de ce principe, M. Cadet prit un poids déterminé de trois terres; savoir : de sable, d'argile et de carbonate de chaux, parfaitement desséchées; il mit chacune d'elles sur un filtre dont il avait eu soin de prendre le poids, et versa par-dessus une quantité d'eau suffisante pour les bien imbiber. La filtration ayant été opérée, et le tems de sa durée ayant été observé, il soumit à la balance chacun des filtres avec la terre humide qu'il contenait; il répéta dix fois cette expérience sur chacune des trois terres, en variant chaque fois leur quantité, et il trouva, terme moyen, que l'affinité de l'eau était assez régulièrement,

Pour la glaise, de..... 84 p. 100

Pour le sable, de..... 22

Pour la terre calcaire, de. 27

Les terres, en se mélangeant, ne se combinent pas chimiquement, mais leur mélange pouvait apporter quelque changement dans leur attraction pour l'eau. Pour s'en assurer, M. Cadet a uni ces terres deux à deux, dans différentes proportions, et le résultat de ces nouvelles expériences a fait voir que la quantité d'eau absorbée par les terres ainsi mélangées, était, à très-peu de chose près, la même que celle que chaque terre absorbait isolément.

En comparant les résultats précédens avec ceux que l'analyse chimique de plusieurs espèces de terres naturelles lui avait fournis, M. Cadet resta convaincu que sa méthode pouvait conduire au but désiré, et il proposa aux cultivateurs de l'employer de la manière suivante:

Après avoir balayé la surface du terrein pour en écarter tous les débris des végétaux, on prendra avec la bêche trois ou quatre kilog. de terre qu'on divisera grossièrement en l'étendant sur une claie à mailles serrées, et on la portera au-dessus d'un four de boulanger. La terre sera parfaitement sèche après qu'on aura cuit quatre à cinq fournées de pain. On tamiséra alors avec un tamis de crin semblable à ceux dont on se sert pour passer le tabac; on disposera, audessus d'un vase transparent, un entonnoir de la capacité d'un litre, garni d'un filtre de papier gris; on pesera très-exactement quatre hectogrammes de la terre à essayer, et que l'on versera légèrement dans le filtre sans la tasser 🗲 on arrosera doucement cette terre avec quatre hectogrammes d'eau, et on notera avec soin le tems que l'eau mettra à passer. Aussitôt que l'entonnoir cessera d'égoutter, on pèsera le filtre avec la terre humide, et l'augmentation de poids indiquera exactement la quantité d'eau absorbée, en défalquant toutefois du produit le poids du filtre. On répètera quatre fois cette expérience avec le même soin; on additionnera les produits, et on prendra la moyenne proportionnelle, c'est-à-dire le quart du total de l'eau absorbée et du tems de l'absorption. On cherchera alors dans le tableau suivant le nombre qui se rapprochera le plus de celui qui aura été trouvé:

Eau absorbée. Tems de l'absorption.	Nature présumable des Terres.
De 80 à 90, de 3 à 4h	Sable presque pur, très-
•	peu calcaire.
De 100 à 110, de 1 à 1	Terre calcaire, presque
	pure et stérile.
De 120 à 130, de 3 à 4	Terre siliceuse légère avec
	environ 5 d'argile, terre
	de bruyère.
De 120 à 130, de 1 à 2	Terre peu fertile et sans
	doute calcaire.
De 180 à 195, de 5 à 5 \frac{1}{2}	
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	caire si elle est grise.
De 180 à 195, de 8 à 9	Terre forte dont l'argile
	fait environ les $\frac{2}{3}$ .
De 240 à 250, de 9 à 10	Terre encore plus forte et
70 A 1 0 K 1	très-fertile.
De 320 à 350, de 11 à 12	Sol compact et glaiseux
·	dont l'argile doit faire
50 0 K 1 00 K 1 1 1 1 /	les <del>2</del> .
De 325 à 335, de 20 à 24.	Glaise presque pure.
De 350 à 360, de 7 à 8	Terrain marneux, argile
70. 2 . 1 . 1	calcaire, infertile.
De: 390: à. 400, de: 1: à 2	Terreau de potager,

à employer comme engrais ou à mélanger avec une terre forte et sabloneuse.

Quoique de toutes les méthodes qui ont pour but de faire connaître la nature des terres arables, indépendamment de l'usage des réactifs chimiques, celle de M. Cadet paraisse réunir l'avantage de la simplicité au mérite d'une exactitude suffisante, cependant on ne peut s'empêcher de craindre que les cultivateurs ne la regardent encore comme d'une exécution trop difficile et trop longue. Et comme elle ne coûterait guères moins de travail à un chimiste de profession, qu'une analyse exacte, nous pensons que ce dernier moyen sera toujours préférable, parce qu'il mènera à des conséquences plus rigoureuses.

Aussi, lorsque dernièrement nous avons été invités, par un propriétaire des environs de Honfleur, à examiner des échantillons de terres arables, et d'une sorte de marne qui se trouve sur les lieux, n'avons-nous pas hésité à en faire une analyse complète. C'est par le compte que je vais vous rendre, Messieurs, de cet examen, que je terminerai le travail que j'ai l'honneur de vous présenter.

Les échantillons qui m'ont été remis et que je désignerai par les nos 1 et 2, avaient été pris à deux ou trois pouces au-dessous de la surface, par un tems sec, et ils étaient eux-mêmes secs au toucher.

On a cru devoir en prendre le poids spécifique, parce qu'il indique la quantité de matières végétales et animales que le sol renferme. Ces matières sont toujours plus abondantes dans un terrein léger.

Dans un vase qui avait été taré d'avance et qui contenait exactement mille centigrammes d'eau distillée, on a versé cinq cents centigrammes de ce liquide; et on a achevé de remplir le vase avec la terre no 1, réduite en poudre assez fine, et on a trouvé que le poids de l'eau; réuni à celui de la terre, était de mille six cent quatre-vingt-seize centigrammes. Donc, à volumes égaux, le poids de la terre était à celui de l'eau :: 1196: 500, ou comme 2, 39: 1; ce qui a appris que la densité du sol no 1 était plus que double de celle de l'eau distillée.

En appliquant le même procédé à l'échantillon' n° 2, on a trouvé que sa densité était à celle de l'eau :: 2, 33 : 1.

Les deux échantillons étaient rudes au toucher, et rayaient fortement le verre; ce qui prouve qu'ils faisaient partie d'un fonds siliceux.

Leur couleur jaune annonçait qu'ils contenaient de l'oxide de fer, et l'intensité de cette couleur était plus grande dans l'échantillon n° 1, que dans l'échantillon n° 2.

Après avoir examiné les propriétés physiques qui pouvaient guider dans les expériences ultérieures, on a procédé à l'analyse.

Pour ne point fatiguer, Messieurs, votre attention par des détails dont rien ne pourrait sauver l'aridité, je me contenterai d'exposer brièvement la marche qui a été suivie.

- 1º On a exposé, pendant dix à douze minutes, un poids déterminé (10 grammes) de la terre à un degré de chaleur inférieur à celui qui aurait pu roussir un morceau de bois qui touchait le fond du vaisseau, et, en pesant de nouveau la terre, il a été facile de connaître la quantité d'eau qui faisait partie de son poids avant l'opération. La faible diminution de poids annonçait que le sol avait très-peu d'affinité pour l'eau, qu'il ne renfermait que très-peu de matières végétales et animales, ainsi que d'alumine, et qu'il était en très-grande partie composé de terre siliceuse: conlusion qui a été pleinement justifiée par l'analyse.
- 2º La terre ayant été ainsi privée de l'eau qu'elle contenait, a été traitée avec le double de son poids d'acide hydro-chlorique (muriatique) bien pur et étendu de deux fois son volume d'eau; on a agité plusieurs fois pendant que l'acide a été tenu en digestion sur la terre. Après avoir laissé reposer pendant une heure et demie, on a filtré pour séparer la matière qui avait échappé à l'action de l'acide; on a lavé la matière sur le filtre, et on a réuni les eaux de lavage à

la dissolution. Cette matière bien desséchée a été pesée, et a donné le poids de la silice et des matières
végétales et animales contenues dans la terre. En calcinant le tout, à la chaleur rouge, dans un creuset de
platine, les substances animales et végétales ont été incinérées, et, en pesant de nouveau, la diminution du
poids total a fait connaître celui de ces mêmes substances.

- 3° On a versé dans la solution dont il a été parlé plus haut du prussiate de potasse jusqu'à ce qu'il cessât d'occasionner un précipité bleu. Ce précipité bien lavé, calciné au rouge, et pesé, a fait connaître la quantité d'oxide de fer contenu dans la terre.
- 4º Le liquide dégagé de l'oxide de ser a été traité par le carbonate neutre de potasse jusqu'à ce qu'il ne se sit plus d'efservescence. Il s'est sormé un précipité, qui, après avoir été recueilli sur le siltre, lavé, séché à une température insérieure à celle du rouge, et pesé avec soin, a donné le poids du carbonate de chaux et de l'alumine qui pouvait y être mêlée. Pour séparer ces deux substances l'une de l'autre, on a fait bouillir le tout pendant quelques minutes, avec un peu de potasse pure en dissolution qui s'est emparée de l'alumine, sans exercer aucune action sur le carbonate. En lavant, séchant et pesant le résidu, on a eu exactement le poids de l'alumine et celui du carbonate de chaux.
- 5° On a fait bouillir, pendant un quart d'heure, le liquide dépouillé de toutes les subtances précédentes, et comme il ne s'est point formé de précipité, on en a conclu que la terre soumise à l'analyse ne contenait point de magnésie.

Les opérations précédentes ayant été faites sur dix grammes de chacun des échantillons n° 1 et n° 2, on a trouvé que le premier contenait:

•	gramm.
Eau	0, 28
Matières végétale et animale	0, 50
Oxide de fer	1, 31
Silice	7, 43
Alumime	о, 13
Carbonate de chaux	o, 31
Perte	0, 04
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	10, 00
Et le second:	The same of the sa
	gramm.
Eau	o, 36
Matière végétale et animale	
Oxide de fer	, •
Silice	7, 99
Alumine	0, 16
Carbonate de chaux	o, 35
Perte	о, 13
``	10, 00
7	of the first than the parameters and the state of

Il suit de ces analyses que chacun des sols qui ont fourni les échantillons sur lesquels on a opéré, sont tous deux des fonds sablonneux qui ont peu d'affinité pour l'eau, contiennent peu d'alumine, de carbonate de chaux, de matières végétales et animales, et que, par conséquent ils doivent être rangés dans la classe des terreins légers, sablonneux et fertiles.

L'un des échantillons, savoir le n° 1, a présenté une proportion d'oxide de fer assez considérable; mais il est à présumer que cette quantité est purement accidentelle, et que l'analyse d'un second échantillon de la même espèce de terre offrirait, sous ce rapport, un résultat qui ne serait pas très-dissérent de celui qu'a sourni le n° 2.

(39)

Pour atteindre plus sûrement le but qu'on se propose, il sera donc toujours prudent de répéter l'analyse sur plusieurs échantillons du même terrein, mais pris à quelque distance les uns des autres.

Remarquons que, pour juger de la fertilité d'un terrein, il ne suffit pas de connaître les parties constituantes dont il est formé, on doit en outre tenir compte de son exposition dont l'influence est si puissante pour l'abriter de certains vents froids, et lui permettre de s'échauffer et de se refroidir plus ou moins facilement, plus ou moins promptement, suivant le genre de culture auquel il est destiné.

Je termine, Messieurs, par le résultat de l'analyse que j'ai faite d'une espèce de marne qui se trouve sur les terres du propriétaire, à la sollicitation duquel j'ai entrepris l'examen des terres arables dont je vous ai entretenus.

Dix grammes de cette marne traités par une méthode analogue à celle que j'ai indiquée précédemment, contiennent:

	. kısımı.
Eau	
Oxide de fer	0, 22
Sable fin	2, 33
Carbonate de chaux	6, 96
Alumine	0, 21
Perie	o, o3

10, 00

Le résultat de cette analyse fait voir que la marne qui m'a été remise, est une marne calcaire qui convient par-faitement pour amender les terreins sablonneux dont je vous ai fait connaître la composition.

Je remercie l'Académie de l'attention qu'elle a bien voulu m'accorder sur un sujet intéressant, il est vrai, dont je crains qu'elle n'ait que trop apperçu l'aridité.

C 4

#### NOTICE

· Sun le Chêne-Chapelle d'Allouville; dans le pays de Caux;

PAR M. A.-L. MARQUIS, D.-M.-P.

Fortè fuit juxta patulis rarissima ramis Sacra jogi quercus.

Ovin. Métam. VII.

Nous aimons à contempler, à interroger le débris des siècles passés qui ont échappé au pouvoir destructeur du tems. Les moindres restes des monumens de l'art humain, les plus petits fragmens de ces fossiles, monumens des antiques révolutions de la terre, excitent vivement notre curiosité. Un intérêt plus naturel encore et plus touchant me semble se rattacher aux monumens vivans des âges reculés. Mais, quoiqu'il ne paraisse pas impossible, s'il faut s'en rapporter aux calculs d'Adanson, que les énormes Baobabs de l'Afrique puissent être plus anciens que les pyramides de Memphis, la vie est, en général, si passagère et tient à si peu de chose, que les monumens vivans seront toujours les plus rares, et ne paraîtront que comme d'hier auprès des monumens inanimés.

Parmi ces monumens vivans, il en est peu, je crois, au moins en France, d'aussi dignes d'attention qu'un chêne qui se voit dans le pays de Caux, à une lieue

environ d'Yvetot, près de l'église et dans le cimetière même du village d'Allouville. J'en avais plusieurs fois entendu parler, mais d'une manière vague. Je suis surpris, après avoir eu l'occasion de l'observer, qu'un végétal aussi remarquable soit cependant aussi peu connu.

Ce chêne est de la variété à glands pédonculés (Quercus pedunculata, Hoffm.), que Linné confondait avec raison sous le nom de Quercus robur dans une seule espèce avec celle à glands sessiles (Q. sessiliflora, Smith.), puisque, suivant l'observation de MM. Leman et Turpin (1), on trouve ordinairement sur le même individu des glands sessiles et des glands pédonculés.

La circonférence du chêne d'Allouville est de 34 pieds au-dessus des racines. A hauteur d'homme, elle est de 26. Son élévation ne répond nullement à sa grosseur. C'est en largeur que s'étend sur-tout sa cime. D'énormes branches naissant du tronc à 7 à 8 pieds de sa base, s'étalent horizontalement de manière à couvrir de leur ombrage un vaste espace.

Le tronc, depuis les racines jusqu'au sommet, présente une forme conique très-prononcée, et l'intérieur de ce cône est creux dans toute sa longueur. Plusieurs ouvertures, dont la plus grande est inférieurement, donnent accès dans cette cavité.

Toutes les parties centrales étant détruites depuis longtems, ce n'est que par les couches extérieures du corps ligneux et par son écorce que subsiste aujourd'hui ce vieil enfant de la terre, encore plein de vigueur, paré d'un épais feuillage et chargé de glands.

Tel est l'arbre d'Allouville considéré dans son état naturel. La main de l'homme s'est essorcée de lui imprimer un caractère plus intéressant encore, d'ajouter un

<sup>(1)</sup> Flore Médicale.

sentiment religieux au respect qu'inspire naturellement la vieillesse.

La partie inférieure de la cavité a été transformée en une chapelle d'environ 6 à 7 pieds de diamètre, soigneusement lambrissée et marbrée. L'image de la Vierge décore l'autel. Une porte grillée clôt cet humble sanctuaire sans dérober l'image divine à la vue et aux hommages du pieux voyageur.

Au-dessus de la chapelle, et close de même, est une petite chambre contenant une couche, habitation digne de quelque nouveau stylite, et où conduit un escalier qui tourne autour du tronc de l'arbre.

Son sommet, couronné depuis bien des années, et brisé, dit-on, par un coup de vent, offre, au point où il se termine, le diamètre d'un très-gros arbre. Revêtu depuis de bardeau et couvert d'un toit en pointe, il forme un clocher surmonté d'une croix de fer, qui s'élève d'une manière pittoresque du milieu du feuillage, comme celui d'un antique hérmitage au-dessus du bois qui l'environne.

Les crevasses que présentent diverses parties de l'arbre, sont, comme le clocher, exactement recouvertes de bardeau, qui, en remplaçant l'écorce, contribue sans doute à sa couservation.

Au-dessus de l'entrée de la chapelle, on lit cette inscription:

« Érigée par M. l'Abbé ou Detroit, Curé d'Allouville, en l'année 1696. »

Au-dessus de la porte de la chambre supérieure :

« A Notre-Dame de la Paix. »

A certaines époques de l'année, la chapelle du chêne sert aux cérémonies du culte. La rustique simplicité de ce petit temple, dont la nature elle-même a construit

les murs, rappelle, par un accord touchant, l'humilité pleine de grâces de celle qu'on y invoque, de la mère du Dieu qui voulut naître dans une étable. La bien-aimée de Dieu, en qui la religion nous offre, avec tout le charme de la pureté virginale, tous les trésors d'indulgence d'un cœur maternel, à qui la faiblesse repentante s'adresse toujours avec le plus de consiance, semble en inspirer encore davantage devant ce champêtre oratoire, que sous des voûtes dorées.

C'était un usage assez commun autrefois que de placer des images de la Vierge dans des arbres et sur-tout des chênes. La tradition populaire d'une Vierge trouvée dans un chêne d'une forêt voisine de Jumièges, et qui, transportée de là, par des moines, dans leur église, revint d'elle-même, et par deux fois, à son arbre chéri, prouve du moins l'opinion vulgaire dans ce pays, que la Mère du Christ ne se plaît nulle part mieux que sous un ombrage solitaire, au milieu de la simple nature, dont les beautés et le silence mystérieux disposent l'ame à la méditation, et l'élèvent vers son auteur. Une chapelle construite depuis à l'endroit même où ce miracle eut, dit-on, lieu, et où des pélerins se rendaient de fort loin pour guérir de diverses maladies, subsiste encore aujourd'hui.

Les anciens logeaient souvent ainsi de petites images de leurs divinités dans des niches pratiquées dans le corps des arbres, dont ils ornaient alors les rameaux de bandelettes colorées. Un arbre sacré, décoré de la sorte, se voit sur une peinture antique, dont Winckelmann a donné la figure dans son histoire de l'art (1).

L'église d'Allouville parait peu ancienne. Sans doute

<sup>(1)</sup> Voy. liv. IV, c. 8, et liv. V, c. 2. — Voy. aussi Philostr., liv. II, fig. 34.

le chêne qui se trouve auprès, l'a vue tomber et se relever plusieurs fois.

Le chêne croît lentement. C'est dans sa jeunesse, jusqu'à quarante ans environ, que son accroissement est le plus rapide. Après cette époque, il devient moins sensible, et se rallentit progressivement. Suivant M. Bosc(1), un chêne de cent ans n'a pas ordinairement plus d'un pied de diamètre. On sait au reste combien l'accroissement des arbres varie suivant le sol. Si l'évaluation de M. Bosc paraît faible, relativement au premier siècle de la vie d'un chêne, elle devient, au contraire, trop forte, si on l'applique aux siècles qui suivent, à cause du rallentissement progressif de la végétation; effet naturel de l'âge.

D'après cette base, le chêne d'Allouville offrant, dans la partie moyenne de son tronc, plus de 8 pieds de diamètre, il faudrait lui accorder plus de huit cents ans d'antiquité; même en supposant, ce qui n'est nullement admissible, qu'il ait toujours continué de grossir d'un pied par siècle. Certainement cet arbre, arrivé à sa décrépitude, dont la cime, jadis majestueusement élancée dans les airs, s'est rabaissée et resserrée en tous sens, ne croît plus depuis bien long-tems dans cette proportion. On peut même penser que son accroissement a été peu sensible depuis cent vingt-cinq ans qu'il a été converti en chapelle par l'heureuse idée de M. l'abbé du Détroit.

On ne saurait donc donner à l'arbre d'Allouville moins, de huit à neuf cents ans. Peut-être, dans sa jeunesse, a-t-il prêté son ombre aux compagnons de Guillaume, se rassemblant pour aller conquérir l'Angleterre? Peut-être le Trouvère normand, de retour de sa première

<sup>(1)</sup> Dictionnaire d'Agriculture.

croisade, y a-t-il chanté plus d'une fois à ses compatriotes émerveillés les exploits de Godefroy et de Raymond?

Plot et Ray citent des chênes plus gros, et en même tems beaucoup plus élevés que celui d'Allouville.' Nous n'avons, en général, sur l'accroissement et la durée possibles des arbres, que des données assez iucertaines. Il paraît sûr qu'ils peuvent aller beaucoup au-delà de ce qu'on pense ordinairement. La hache prévient presque toujours leur mort naturelle. La position du chêne d'Allonville auprès d'une église et dans un cimetière, est probablement ce qui l'a préservé du sort commun.

Aujourd'hui surtout, le moindre caprice d'un propriétaire fait tomber l'arbre antique respecté pendant plusieurs siècles par ses aïeux. Un instant détruit ce que l'impitoyable tems a si long-tems épargné, ce qu'une si longue suite d'années peut seule remplacer! « Il y a une vingtaine d'années, dit M. Bosc (1), il était encore commun de voir dans les pays boisés des chênes qui avaient 4, 5, 600 ans et plus, et qu'on respectait uniquement à cause de leur âge. Aujourd'hui ils sont très-rares, la cupidité les a partout fait abattre. »

Il n'en est pas de même dans l'Orient. Dans ces contrées, où l'ombrage est à-la-fois et plus nécessaire et moins commun, un grand arbre, s'il croît surtout près des habitations, devient un objet précieux, aussi respecté que le sont peu les admirables restes de l'art des anciens qui couvrent le même sol. « Parmi les Turcs, dit un voyageur, c'est un crime énorme de couper de vieux arbres, et tout le voisinage ne manquerait pas d'en murmurer, prêt à faire tous les sacrifices pour conserver leur ombre hospitalière. J'ai vu souvent des boutiques construites autour d'un grand platane qui semblait

<sup>(1)</sup> Mémoire sur les chênes, parmi ceux de l'Institut, 1807.

sortir du toît et qui les couvrait de ses seuilles, ou des murailles traversées par des branches que les propriétaires n'osaient émonder. Les vieux arbres sont ordinairement environnés d'un rebord ou digue qui sert à couvrir et désendre leurs racines. Les plus jeunes ont des nattes pour les préserver, et ceci se pratique même dans les champs communaux, dont la propriété n'appartient à personne en particulier (1). » Combien nous sommes loin de cet esprit conservateur!

Heureusement la position du chêne-chapelle d'Allouville, sa consécration et la vénération des habitans, paraissent assurer son existence jusqu'à ce qu'il succombe naturellement à la destinée commune de tous les êtres vivans.

A l'époque déplorable où tout ce qui se rattachait au culte fut proscrit, des révolutionnaires s'étant portés à Allouville pour brûler le chêne révéré, furent vivement repoussés par les gens du pays.

Monument à-la-fois de la nature, de l'art, de la piété, il mérite à tous égards, de la part des natura-listes et des curieux, l'espèce de pélerinage que j'y ai fait dernièrement, et qui a donné lieu à cette notice.

<sup>(1)</sup> Choix de Voyages, par J. Adams.

#### **OBSERVATION**

RELATIVE aux Combustions humaines spontanées;

PAR M. HELLIS, D.-M.

De toutes les altérations dont le corps humain est susceptible, il n'en est point de plus surprenante, de plus propre à jeter dans l'ame l'étonnement et l'effroi que celle qui lui donne la propriété de s'enflammer spontanément, de brûler et de se convertir en cendres sans autre agent que sa propre substance. Ces faits, qui durent long-tems passer pour merveilleux, sont aujour-d'hui tellement avérés qu'un événement de cette nature est à peine une rareté. Aussi ne me permettrais-je point de vous en entretenir si je n'avais compté sur votre indulgence, et si je n'avais cru que les faits de cette nature devaient être reçus avec un intérêt tout particulier par une Compagnie dont les membres semblent destinés à les recueillir et à en pénétrer les causes.

Lecat, l'un des premiers, réunit quelques histoires dans un Mémoire fort curieux, qu'il présenta en 1752, et dont M. Gosseaume nous a donné l'extrait dans le deuxième volume des anciens Mémoires de l'Académie, en l'enrichissant de réflexions aussi justes que profondes.

Le cinquième volume des anciens Mémoires de l'Académie ne renferme que le titre de l'incendie spontané de mademoiselle Thuars, sous la date de 1782. J'ignore par quel membre cette histoire fut offerte, la perte est légère puisque le fait se trouve consigné dans d'autres recueils.

En 1800, M. Lair, de Caen, membre correspondant de l'Académie, publia sur cet objet un petit ouvrage qui fit sensation. Le nombre des faits, leur notoriété, la manière piquante avec laquelle ils sont rapportés, les conséquences qu'il en tire, tout était de nature à appeller l'attention publique sur un point encore peu connu, mal éclairci ou contesté.

Enfin, Messieurs, personne de vous n'ignore avec quelle sagacité M. Vigné a cherché à pénétrer la cause de ces étranges phénomènes dans son Précis de Médecine légale.

Les explications ingénieuses qu'ont données les divers auteurs que je viens de citer, me dispenseront de rien dire sur ce point qui me paraît autant éclairei que le peuvent être les causes premières de tous les phénomènes de la vie. J'arrive de suite au fait que j'ai été à même d'observer.

Je sus reclamé, le 31 décembre 1820, pour constater le cause du décès d'une femme trouvée morte chez elle le matin du même jour. A cet effet je me transportai rue des Arpens, Nº 85, et là, accompagné du Commissaire de police, du mari de la désunte et de quelques autres personnes, je parvins dans un galetas au 4e étage sur la cour. Dès la porte je sus frappé d'une odeur empyreumatique excessivement fétide, une fumée épaisse remplissait la chambre, et j'apperçus sur le pavé une femme dans un état de combustion tout-à-fait extraordinaire. Couchée sur le ventre la face contre terre, il ne restait de reconnaissable en elle que les jambes, les cuisses, une portion des fesses et de la tête. La poitrine, le ventre, le dos avaient disparus. Il ne restait du trone, que quelques vertébres calcinées. La hanche gauche portait sur un billot qui servait de support à une tournette, le billot et la hanche se consumaient malgré l'eau qu'on avait abon-'damment versée avant notre arrivée.

J'éloignai

(49)

J'éloignai de ce morceau de bois la hanche encore fumante; je renversai le cadavre, et voici ce que l'observai : la face était intacte et recouverte d'un enduit jaunâtre gras et fétide; les cheveux, détachés du crâne, étaient entiers ainsi que le serre-tête qui les contenait. La partie postérieure du cel et l'occiput étaient réduits en charbon. La portion supérieure des omoplates, et l'intervalle qui les sépare, étaient couvertes de chairs, mais leur, moitié inférieure, calcinée, se brisait au moindre effort. A la partie antérieure on voyait les clavicules, quelques vestiges des première et seconde côtes, quelques traces de charbon là où existaient les poumons. La peau, les muscles, les os qui composent le tronc, avaient disparu. On ne trouvait aucun vestige du foie, de l'estomac, des intestins. Le bassin était en partie détruit, et sa cavité ne renfermait qu'une matière charbonnée sans aucune forme. Les os des bras, des avant-bras étaient calcinés, la main droite était en cendres, la gauche fut trouvée entière à quelque distance du tronc. Les cuisses, les jambes, les pieds n'étaient nullement endommagés. Les vêtemens avaient disparu, à l'exception du serre-tête; d'une partie de la coeffe, des bas et des souliers. Le pavé offrait de nombreux débris de charbon animal, quelque peu de charbon de bois, des traces de sang là où portait la tête, et plus bas des vestiges d'une évacuation récente. Les lunettes de cette malheureuse étaient sur le billot, et son dé à coudre un peu plus loin. Aucun meuble dans la chambre n'était endommagé. Un devant de cheminée, une armoire, une bourrée, une chaise, placés à peu de distance, n'offraient aucune trace de combustion. La cheminée était sans seu. On trouva près de l'âtre trois pots à seu, mais aucun ne contenait de charbon embrasé. Une chandelle placée sur la table fut trouvée éteinte et presque neuve.

Rien autour de cette semme ne pouvant expliques

la cause de l'état où elle se trouvait, je pensai qu'il ne fallait la chercher qu'en elle-même, et qu'elle avait péri victime d'une combustion spontanée. Les renseignemens que j'obtins des voisins me confirmèrent dans cette opinion.

Cette femme, nommée Thomasse Goret, âgée de 57 ans, s'était depuis long-tems adonnée à l'usage immodéré de l'eau-de-vic. Ce vice l'avait fait répudier de son mari, qui, depuis douze ans, lui faisait chaque samedi une rente de quatre francs, qu'elle se hâtait de porter au cabaret, d'où elle ne sortait que privée de raison. Le 30 décembre, ayant reçu son contingent, elle fut boire à crédit, se réservant pour la solemnité du nouvel an. Elle dit que le froid l'avait tellement incommodée la nuit précédente qu'elle était décidée à ne pas se coucher la suivante, et, pour lutter avec plus d'avantage contre la rigueur de la saison, elle rentra sur les dix heures, plus ivre encore que de coutume. On ne sut pas surpris de l'entendre remuer et s'agiter, sur les minuit. Les voisins entendirent bientot un fort grésillement qu'ils attribuèrent à du beurre qu'on faisait rouir; mais ce bruit se faisant entendre plus fort et plus long-tems que de coutume, l'idée leur vint que le feu pourrait être à la maison. Un d'eux se leva, mais, n'ayant point apperçu de lueur extraordinaire, il se recoucha tranquillement. Sur les sept heures du matin une voisine monta pour emprunter un instrument de ménage. Dès l'ouverture de la porte une fumée épaisse l'empêcha de rien distinguer. Elle appela du secours, et de suite on monta des seaux d'eau, qui furent jetés au hasard. Dès qu'il fut possible de distinguer les objets, on fut frappé de ne trouver aucun meuble en combustion, et la malheureuse Goret brulée sur le plancher. Le Commissaire de police fut aussitôt appellé, et c'est quelques heures après que je m'y transportai.

Il me paraît bien dissicile de décider si cette combustion

Les pots à seu que je trouvai dans la cheminée ne contenaient aucune trace de charbon embrasé. La chandelle, placée sur une table qui se trouvait entre la cheminée et le corps brûlé, était presqu'entière; mais elle a pu enslammer une partie des vêtemens, puis s'éteindre par le dégagement du gaz méphitique produit de la combustion. Cette semme au reste se trouvait dans les circonstances observées en pareil cas.

La température était extrêmement basse, et le thermomètre descendit ce jour-là à 9<sup>d</sup> au-dessous de zéro.
Cette femme, d'un embonpoint marqué, menait une vie
sédentaire, et faisait un usage immodéré de l'eau-devie. L'eau, jetée en abondance, n'avait point entièrement
éteint le feu, les objets environnans n'étaient point end
dommagés, et le résidu de la combustion était des cendres grasses, fétides, une suie onctueuse et pénétrante:

# **OBSERVATIONS**

#### CHIMIGO-AGRICOLES,

FAITES en 1820 et 1821, sur l'emploi du Chlorure de Calcium, considéré comme engrais ou comme stimulant végétatif; lues en séance de l'Académie, le 14 décembre 1821 (1);

PAR M. DUBUC, PHARMACIEN-CHIMISTE.

### Messieurs,

Si certaines productions du régne végétal offrent, au moyen d'une culture particulière et encore inconnue, quelque chose d'utile ou de nouveau, soit dans leur aspect physique, soit dans leurs dégrés d'accroissement comparés entr'eux, n'est-ce pas une sorte de devoir de signaler ces anomalies au public, surtout si ces dons de la Nature tendent, par leur développement et par leur multiplication, aux progrès de l'Agriculture, source de toutes prospérités chez les nations civilisées, et de stabilité dans les gouvernemens?

Les motiss que je viens d'exposer, et les résultats assez

<sup>(1)</sup> Cet ouvrage sut également communiqué à la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Insérieure, le 27 du même mois.

extraordinaires que j'ai obtenus par l'usage du chlorure de calcium ou muriate de chaux calcinée, employé depuis plus de deux ans à la culture de diverses espèces de plantes, m'ont déterminé a présenter à l'Académie les observations suivantes sur ce nouvel engrais ou stimulant végétatif.

Je vais les décrire avec simplicité et tâcher de les rendre intelligibles pour tous, mais spécialement à l'homme des champs ou aux proprietaires qui voudraient répèter mes expériences ou leur donner de l'extension, en employant d'une manière plus variée, et sur un plus grand nombre de végétaux, le chlorure de chaux que je crois avoir indiqué le premier comme essentiellement utile en agriculture ou dans l'horticulture.

On emploie le chlorure dissout préalablement dans l'eau, pour en imbiber ou arroser les terreins avant d'y déposer les graines, racines, arbustes, etc., qu'on veut soumettre à son action végétative.

Expériences sur l'emploi du Chlorure de Calcium comme engrais, etc.

Le 20 avril dernier, j'ai semé, dans une terre légère mais assez bien orientée, et à plus d'un mêtre l'une de l'autre, six graines provenant de la plante connue en horticulture sous les noms de tournesol, herbe au soleil; corona solis, etc.

« C'est l'helianthus de Linné, herbe à fleur radiée, de » la 14me classe de Tournefort. »

J'avais divisé le terrein en deux sections égales; une partie sut humectée avant de la souir pour y déposer les semences, avec une solution aqueuse de chlorure de calcium nouvellement préparée, l'autre simplement arrosée avec de l'eau de citerne ordinaire.

La végétation entre toutes les graines parut à-peu-près la même dans leur développement durant le premier mois de leur mise en terre, mais bientôt on remarqua une différence très-notable entre leurs premières poussées . . . Les trois plantes soumises à l'action du chlorure prirent en peu de jours, par l'exposition de leurs tiges et feuilles à la lumière, un aspect, une élévation et une force vitale bien supérieure aux trois autres

plantes végétant sans l'influence du stimulus salin.

Pendant les mois de juin et de juillet, j'arrosai seulement deux fois, mais copieusement, toutes ces plantes, les unes avec la solution aqueuse de chlorure de calcium, solution que j'appellerai désormais Liqueur végétative, et les autres avec de l'eau de citerne; puis j'en abandonnai l'accroissement aux soins de la nature, en remarquant néanmoins assez souvent leurs progressions végétatives. La différence de cette progression entre ces six pieds de tournesol devint énorme, au point que, vers les premiers jours d'août, les soleils soumis à l'action du nouvel engrais avaient un tiers et plus d'élévation que les trois autres plantes cultivées par la méthode ordinaire. Enfin, le 4 octobre suivant, un de ces helianthus mesuré offrait dans son ensemble près de quatre mètres d'élévation et les deux autres n'avaient pas moins de neuf pieds de longueur, tandis que les soleils arrosés simplement d'eau de citerne ne dépassaient pas six à sept pieds de hauteur, dissérence de végétation assez étonnante entre des plantes congénères croissant dans le même terrein et en outre exposées à la même influence solaire. La tige d'un de ces tournesols arrosé de la liqueur végétative, mesurée vers le collet de la racine, avait près de huit pouces de contour; plusieurs de ses feuilles n'avaient pas moins de dix-huit à vingt pouces de largeur, enfin trois ou quatre des sleurs orbiculaires de ces plantes, géantes pour nos contrées, avaient près d'un

pied de superficie, y compris leurs fleurons axillaires. et donnèrent une quantité prodigieuse de graines huileuses, belles et bien nourries. Je remarquai encoré qu'il exsudait du centre de ces grandes et magnifiques fleurs une matière résineuse ayant l'odeur de la térébenthine de Chio, et que cette matière, par sa dessiccation à l'air, prenait un blanc perlé assez analogue, par sa couleur et par son brillant, aux goutelettes de rosée qu'on apperçoit à l'extrémité des seuilles de certains gramens le matin d'un beau jour d'été; mais on sait que cette substance résinoide balsamique n'est pas rare sur la fleur de l'hélianthus dont nous parlons, surtout si cette plante est bien orientée ou si elle croît dans un climat chaud tel qu'en Espagne où, dit-on, elle acquiert jusqu'à vingt a vingt-quatre pieds d'élévation, et donne des graines tellement huileuses qu'elles rendent jusqu'à moitié de leur poids d'une huile congelable et très-bonne à manger.

Ces trois plantes, récoltées en septembre dernier, furent souvent un objet de surprise pour les nombreux curieux qui les virent sur pied, sur-tout quand on comparait leur élévation et leur vigueur à celle de l'humble soleil cultivé dans la même terre, mais sans le secours du stimulus, et dont la hauteur, aux environs de Rouen, n'excède guère cinq à six pieds. J'ajouterai que, depuis leur dessiccation, ces tournesols ont reçu chez moi la visite de bon nombre de membres de l'Académie et de la Société centrale d'agriculture du département, qui semblaient mettre en doute la réalité d'une végétation aussi prodigieuse opérée dans une terre légère, et sous l'influence d'une atmosphère souvent brumeuse et humide, comme celle qui a régné cette année en Normandie.

Ainsi, Messieurs, en comparant l'état d'accroissement entre les tournesols dont je viens de vous entretenir, il est hors de doute que le chlorure de calcium ne joue un grand rôle dans le développement des végétaux soumis à son influence. Les expériences suivantes confirmeront de plus en plus mon opinion à cet égard.

Autres expériences sur l'action végétative du Chlorure de Calcium appliqué à la culture de diverses plantes.

Je commencerai cette série d'expériences et d'essais par la pomme de terre jaune, solanum tuberosum, L., plante utile et dont on ne peut trop préconiser la culture.

La seule pomme de terre que j'aie soumise à l'action du chlorure de calcium, est la petite jaune, très-estimée par son goût et par ses qualités nutritives. C'est spécialement cette espèce qu'on cultive de préférence à toute autre dans les vastes terreins sablonneux qui environnent le littoral gauche de la Seine proche Rouen.

Le premier mai dernier, je plantai bon nombre de ces tubercules, de volume à-peu-près égal, dans une terre de médiocre qualité, mais bien amendée. Moitié des racines, après avoir été recouvertes par deux à trois pouces de terre, furent arrosées avec la liqueur végétative, aussi nouvellement préparée, puis enterrées entièrement. On cultiva l'autre moitié de ces solanées par la méthode ordinaire, afin d'établir un point de comparaison exacte pendant l'existence végétative de toutes ces plantes, et, par suite, entre leurs produits.

Les premières poussées du plus grand nombre de ces racines n'offrirent rien ou presque rien de notable entr'elles; mais, étant arrivées à une certaine élévation, il en fut autrement, et on distingua avec facilité, par leur force d'accroissement, les plantes soumises à l'action de la liqueur végétative, d'avec les patates seulement arrosées d'eau ordinaire.

On butta toutes ces plantes en tems convenable; mais, avant cette opération, on imbiba fortement le pied des unes avec la solution aqueuse de chlorure, et les autres

avec de l'eau de citerne, puis on abandonna leur en-

Pendant plus de trois mois, je remarquai toujours que les plantes traitées par le stimulus avaient des tiges plus fortes et un feuillage plus nourri et plus animé que les autres racines seulement arrosées d'eau simple. Ensin, le 10 novembre dernier, on sit la récolte de toutes ces pommes de terre. Les deux échantillons des racines qui en proviennent, et que j'ai l'honneur d'exposer à vos regards, mettront l'Académie-à même de juger, par leur inspection, de l'énorme dissérence qui existe entre ces deux produits. On voit que les patates soumises à l'action du stimulus ont acquis au moins un volume triple des mêmes racines cultivées par la méthode ordinaire. Plusieurs des premières pèsent six à sept cents grammes, une livre et demie marc, et offrent près d'un pied de contour sur environ six pouces de longueur (1), tandis que ces mêmes fruits, excrus sans la participation du chlorure, sont en rapport pour la grosseur avec les plus belles pommes de terre jaunes cultivées dans l'arrondissement de Rouen.

Les résultats de cette autre expérience prouvent donc de plus en plus l'efficacité végétative du chlorure de chaux, puisque les racines soumises à son action ont acquis un développement non moins extraordinaire que l'herbe au soleil qui fait le sujet de mes premières observations à son égard.

J'ai aussi fait usage du chlorure de chaux pour amender un terrein avant d'y planter ou repiquer, 1º de

<sup>(1)</sup> Il est à noter que ces pommes de terre, malgré leur énorme grosseur, ne le cèdent en rien, ni pour le goût, ni pour les qualités nutritives, aux meilleures pommes de terre jaunes qu'on expose en Vente dans nos marchés.

l'oignon, allium cepa; 2° des porreaux, porrum commune, L. Ces deux herbes potagères acquirent dans ce terrein plus de grosseur que d'autres oignons et porreaux excrus dans le même lieu, mais sans l'influence de la liqueur végétative.

Pareil essai a eu lieu sur deux jeunes lilas, lilac persica, séparés du même pied et environ d'égale force. Un de ces arbrisseaux a été arrosé quatre fois en deux ans avec la liqueur végétative; l'autre fut traité avec de l'eau de citerne. Le premier a donné des jets d'un tiers plus élevés que ceux produits par le lilas arrosé seulement d'eau simple.

Enfin, j'ai aussi appliqué cet agent vegétatif à la culture d'une autre belle plante d'ornement. C'était sur la campanule à feuilles d'orties, campanula foiiis urticæ, L. Elle donna, par ce nouveau moyen, des fleurs bien supérieures en beauté à celles qu'on obtient de cette plante herbacée cultivée par la méthode ordinaire. Je remarquai encore que sa floraison avait lieu au moins quinze jours plutôt que la floraison d'une autre campanule du même genre végétant sur le même terrein, mais sans l'influence du stimulus salin.

L'ensemble des expériences et des essais dont je viens. de rendre compte à l'Académie, sur les effets du chlorure de calcium employé en agriculture ou en horticulture, prouve d'une manière non-équivoque son influence et son action sur l'accroissement et le développement des végétaux. Mais ici, Messieurs, paraît s'ouvrir un nouveau champ aux théories spéculatives sur la végétation, déjà si multipliées. Il semble, dans cette circonstance, qu'on pourrait s'étendre largement sur l'influence du chlore, de cet être si étonnant, si extraordinaire par ses nombreuses propriétés, mais considéré seulement ici comme stimulant végétatif.

Dans ses effets, notés sur le développement des

plantes, agit-il isolément ou combiné à l'oxide de calcium? Ou bien la chaux unie à ce même chlore s'y trouve-t-elle dans un état moléculaire ou atomistique très-convenable à l'accroissement des végétaux? Ce qu'il y a de sûr, c'est que plus la terre calcaire est divisée dans ses combinaisons, plus son action vivifiante est prompte et sensible, sur-tout à l'égard des plantes fourragères à fleurs légumineuses (1). Mais, il faut l'avoner, toutes ces théories, quoiqu'étant souvent fort ingénieuses, nous laissent encore dans l'obscurité la plus profonde sur le mode d'accroissement des innombrables produits du beau règne végétal, puisque la puissance de leur composition primitive est inaccessible à nos sens comme à notre intelligence.

Ainsi, faisant abstraction de toutes théories appliquées à la végétation, employons le chlorure de calcium en agriculture ou en horticulture; essayons-le, soit comme engrais, soit comme stimulant végétatif, sur toutes sortes de plantes et sur des terreins variés, afin de bien en étudier les effets. C'est par un ensemble d'opérations faites avec soin, discernement et sans prévention, qu'on pourra apprécier à sa juste valeur l'efficacité ou les inconvéniens du nouvel agent qui m'a servi dans lés expériences et les essais qui font l'objet de ce mémoire.

J'avoue, Messieurs, que l'idée d'employer le chlo-

<sup>(1)</sup> On sait que, dans son état de pureté et de causticité, la chaux vive, soit en poudre, soit dissoute dans l'eau, est essentiellement nuisible aux plantes qu'elle touche; mais il est démontré aussi que plus ses composés, tels que les carbonates, sulfates, gypses, etc., sont divisés par trituration et pulvérisation, mieux ils conviennent à l'accroissement des trèfles, luzernes, minettes, etc., étant semés en tems opportun sur ces plantes.

rure de calcium comme engrais m'a été suggérée par la lecture de la Chimie agricole de Sir Humphry Davy, par le Traité d'Arthur Young sur les différens engrais, et plus encore par l'excellent Mémoire de notre honorable confrère, M. Vitalis, sur les Compôts, mémoire inséré dans les actes de l'Académie de Rouen pour l'année 1819.

Les résultats que j'ai obtenus avec cette matière salino-terreuse et qui paraît éminemment propre à favoriser la végétation de toutes sortes de plantes, ne pourraient-ils pas servir aussi à expliquer l'éternelle fécondité des terres d'alluvion, mais spécialement de ces vastes plages submergées périodiquement en Egypte par le débordement du Nil? Qui sait si ces terreins., après la retraite du fleuve, ne restent pas imprégnés de muriate calcaire qui, réuni au detritus provenant des matières végétales et animales, forment un excellent engrais qui donne à la terre de ce beau pays l'étonnante sertilité dont elle est susceptible?... Pardonnezmoi cette digression, Messieurs, mais j'ai cru qu'elle n'était pas déplacée à la suite des notions que j'ai puisées dans bon nombre d'ouvrages sur l'agriculture, et particulièrement dans ceux que je viens de citer. Je reviens donc à mon objet principal.

J'ai dû suivre, pour l'emploi du chlorure de calcium, dans mes expériences agricoles, cet ancien axiome chimique, savoir « que plus les corps sont divisés, mieux » leur combinaison intime s'opère, etc. » Ainsi, les proportions de chlorure de calcium qui m'ont paru les plus convenables pour préparer la Liqueur végétative destinée à la culture des terres qui ont servi à faire mes essais, sont d'un kilogramme de ce sel dissous dans soixante litres ou pintes d'eau. Cette liqueur marque environ un degré et demi à l'aréomètre pour les sels, températare moyenne; mais on peut en varier

les proportions en raison de la texture et des espèces de végétaux soumis à son action. Cependant, je croirais imprudent de dépasser la dose indiquée même pour imbiber les terreins où croissent des arbustes et arbrisseaux dont les racines ligneuses sont moins susceptibles d'impressions que celles des plantes herbacées en général.

Je terminerai ces remarques sur les propriétés du chlorure de calcium, en agriculture, par la note suivante. Je crois que la liqueur végétative dont je viens de donner la composition, et qui n'est pas d'un prix élevé, est propre, non-seulement à fertiliser les terres légères, mais encore pour les terreins purement sablonneux, car le sel qui en fait la base étant essentiellement hygrométrique, convient pour entretenir la fraîcheur au sol aride, au développement et à l'accroissement des plantes qui pourraient servir à l'amender.

Messieurs, je présente à l'Académie mes observations sur l'emploi du chlorure de calcium, comme
engrais ou comme stimulant végétatif, avec circonspection et reserve; peut-être s'en suivra-t-il quelques résultats utiles à l'agronomie. Par ce dernier motif, je
désire bien que mes essais soient repétés par des cultivateurs plus instruits et plus expérimentés que moi, et
encore plus à même par leur position d'apprécier les
qualités et les effets du nouvel engrais que je propose,
car, en agriculture, tout est soumis à l'empire du tems
et de l'expérience. Qui ne sait d'ailleurs que telle pratique réussit dans un terrein qui échoue dans un autre?
Et c'est bien le cas, en finissant ce mémoire, de répéter
ce vieil adage, expérience passe science, surtout en agronomie.

#### NOTICE

FAISANT suite au Mémoire précédent, lue en séance de l'Académie, le 12 juillet 1822;

PAR M. DUBUC, PHARMACIEN-CHIMISTE.

## Messieurs,

Le 14 décembre dernier, j'eus l'honneur de vous lire un Mémoire sur l'emploi du chlorure de calcium en agriculture. Mon intention n'est pas aujourd'hui de traiter de nouveau cet objet : mais permettez-moi seulement, dans cette séance, d'exposer à vos regards deux plantes de maïs ou blé de Turquie, triticum indicum, cultivées cette année, aux environs de Rouen, dans une terre légère. Les deux pieds de maïs que je présente à l'Académie furent semés le 16 avril dernier, à plus d'un mètre l'un de l'autre. La plus belle de ces plantes a végété sous l'influence de la liqueur végétative dont j'ai donné la composition dans le Mémoire précité, l'autre a été seulement arrosée d'eau de citerne.

Vous remarquez, Messieurs, que la première, ou celle soumise à l'effet du stimulus végétatif, a un degré d'accroissement, dans toutes ses parties, presque double de la seconde.

J'ai cru que la Compagnie verrait avec intérêt ces deux productions de la nature, dont l'une sert à prouver de plus en plus l'influence du muriate calcaire calciné sur l'accroissement de certains végétaux.

J'ai l'honneur encore d'assurer que M. Robert, notre

de mes expériences précédentes, sait quelques essais avec le chlorure de chaux et le nitrate calcaire, et qu'il m'a dit avoir obtent des résultats avantageux, en employant à la culture de plusieurs plantes ces deux sels hygrométriques delayés dans l'eau.

Je finirai cette notice par les observations suivantes sur le chlorure de chaux :

On conçoit bien que cette matière saline ne pourrait pas convenir à l'engrais des terres naturellement calcaires, ni à toutes les exploitations agricoles, car, dit Virgile, et quid quæque ferat regio. Mais toujours est-il certain que le chlorure de chaux peut être employé avec succès en horticulture comme stimulus végétatif, pour donner plus d'éclat aux plantes d'agrément, et servir à augmenter l'effet de certains fumiers ou terreau trop froids, etc., etc.

Je désirerais aussi qu'il fût essayé à la culture du lin ordinaire, linum usitatissimum, du chanvre et autres plantes linéamenteuses utiles, pour observer s'il augmenterait leur accroissement et leur force de végétation, comme cela a eu lieu à l'égard de diverses plantes citées dans les deux ouvrages que j'ai présentés à l'Académie, concernant les propriétés de ce nouveau stimulus végétatif.

J'ai aussi fait essayer, avec quelque succès, le chlorure de calcium pour le chaulage du blé, afin d'en détruire l'uredo qui le fait tourner au noir; mais ces essais, ayant eu lieu en petit, seront répétés, en 1823, par M. Guerard de la Quesnerie, membre de la Société d'Agriculture de Rouen, sur ses terres de Saint-Andrésur-Cailly, dans l'intention de vérifier non-seulement si ce sel empêche, par le chaulage, le blé de tourner au noir, mais encore s'il exerce quelqu'influence sur l'accroissement de cette céréale.

## NOTE

## SUR L'EMPLOI DU SULFATE DE QUININE;

PAR M. HELLIS, D.-M.

# Messieurs;

La découverte des alcalis végétaux fait époque dans la science. Ces bases salifiables organiques ont des caractères si tranchés qu'il était naturel de les regarder comme la source du principe actif des végétanx qui les recèlent; mais cette vérité, préssentie par le raisonement demandait à être confirmé par l'expérience.

Déja M. Gomès, de Lisbonne, avait découvert dans le quinquina uu principe particulier auquel il avait donné le nom de chinconine, et qu'il présentait comme rensermant exclusivement la propriété fébrifuge de cette écorce. Il était réservé à MM. Pelletier et Caventou de nous faire connaître cette substance, de nous indiquer les moyens de l'obtenir pure, de nous révéler sa nature et ses combinaisons.

Les principes obtenus par ces savans varient suivant les espèces d'écorces sur lesquelles on opère. Le quinquina gris renserme presqu'exclusivement une matière alcaline qui s'obtient sous forme d'aiguilles prismatiques, de plaques cristalines, refractant fortement la lumière, peu soluble dans l'eau, d'une saveur amère, lente à se déveloper à cause de son peu de solubilité. Cette matière a reçu le nom de chinconine.

Si l'on opère sur du quinquina jaune; on oblient une substance analogue mais qui ne se comporte pas de la même façon. Elle ne cristallise jamais; désséchée elle s'offre sous forme de masses poreuses d'un blanc sale, peu solubles dans l'eau, mais d'une amertume plus prononcée que la précédente. Elle a reçu le nom de quinine.

La chinconine et la quinine ont également la propriété de ramener au bleu le papier de tournesol rougipar un acide, de s'unir à tous les acides, et de former ainsi des sels neutres; de sorte qu'on peut obtenir indifféremment des sulfates, acétates, nitrates, phosphates, ctc., de chinconine ou de quinine, suivant l'acide que

l'on met en usage.

De tous ces sels, les sulfate ont obtenu la présérence, et ce sont eux surtout qu'on a tenté d'introduire en médecine. On les obtient en combinant directement l'alcali du quinquina avec l'acide sulfurique; ils se présentent sous forme de cristaux prismatiques à quatre pans, surtout pour le sulfate de chinconine. quelquefois sous l'aspect de filamens fort déliés, se réunissant en faisceaux longs, flexibles, luisans, amyantacés, formant des houpes brillantes, nacrées, ou se dessinant en étoiles comme recouvertes d'un duvet léger.

Le procedé employé par MM. Pellei et Caventou pour obtenir la chinconine et la quinine, consiste à prendre de l'extrait alcoolique de quina, à le traiter à chaud par l'eau aiguisée d'acide hydro-chlorique. L'acide dissout l'alcali, l'isole de la matière rouge et de la matière grasse. On traité la liqueur par la magnésie en excès. On lave ensuite le précipité magnésien, on le fait sécher au bain-marie, on le traite par l'alcool qui dissout la chinconine ou la quinine qu'on obtient alors par l'évaporation de l'alcool. Ce procédé est long, il est dispendieux, surtout à cause de la quantité d'alcool qu'il exige, et ne donne que deux gros environ de sel par livre de quinquina.

M. Robert dirigea ses recherches sur cet objet, et il ne tarda pas à indiquer un procédé à peu-près semblable à celui de M. Henri, pharmacien distingué à Paris, qui, s'occupant, dans ce même tems, de recherches analogues, obtint un résultat plus riche que le précédent, en substituant l'acide sulfurique à l'acide hydro-chlorique; mais celui de M. Robert le modifie de manière à le rendre moins long et moins dispendicux. Il consiste à traiter le quinquina jaune (si l'on veut obtenir de la quinine) par l'ébullition dans l'eau aiguisée d'acide hydro-chlorique, à faire bouillir à plusieurs reprises, à y ajouter de la craie réduite en poudre fine. La liqueur qui surnage alors ne contient plus autre chose que l'hydro-chlorate de chaux et de quinine. Celui-ci bien clair et séparé du dépôt, traité par la chaux pure délayée dans l'eau, donne sur le champ un précipité plus ou moins abondant suivant la richesse du quina sur lequel on opère. C'est le précipité qui se dépose qu'il propose de traiter directement par l'acide sulfurique affaibli sans le secours de l'esprit de vin. On sent facilement l'avantage de ce procédé. Economie de tems, économic complette d'alcool et résultat plus abondant. C'est par ce moyen qu'a été obtenu le sel de quinine que l'on emploie fréquemment à l'Hôtel-Dieu, que j'ai vu se former sous mes yeux et dont j'ai souvent admiré les élégantes cristallisations; il faut pourtant ajouter que ce procédé, qui a si heureusement réussi à son auteur plusieurs fois, plusieurs fois aussi lui a offert des résultats défavorables, qu'il n'a pu s'expliquer jusqu'à ce moment qu'il n'a pas obtenu les mêmes succès dans les mains de MM. Pelletier et Robiquet auxquels il le communiqua dans l'intention de voir

répéter ses expériences et les confirmer. La différence des écorces, le mode d'opérer, quelques anomalies en core peu connues sur une matière aussi récente, peuvent rendre compte de ces résultats différens et faire pressentir qu'il reste encore quelque chose à faire sur ce point.

Tout portait à croire que cette substance renfermait exclusivement la vertu fébrifuge du quinquina; mais cette idée demandait à être confirmée par des faits. La chose se décide chaque jour, mais, lorsque je commencai des recherches sur cet objet, la matière était encore neuve. C'est à M. Robert que je suis redevable de la facilité comme de la première idée de ces expériences. Il avait obtenu une assez grande quantité de sulfate de quinine par le procédé que je viens de faire connaître. Il en fit diverses préparations, s'assura de l'exactitude de son administration et fut aussi témoin des résultats.

Le sulfate de quinine a été donné à des individus affectés de sièvres intermittentes du type tierce ou quarte, lorsque rien ne faisait présager qu'elles dussent cesser spontanément. Je laissai toujours passer quelques accès, quelqu'ancienne que sût la sièvre, pour bien m'assurer de son type, de sa violence, pour voir si l'influence du changement d'habitation, un régime nouveau, les évacuants souvent indiqués, ne causeraient point quelque dérangement. Lorsqu'il m'était démontré que la sièvre ne devait pas céder spontanément, le sulfate de quinine sut administré à la dose de 8, 12 ou 20 grains suivant le type de la sièvre et son intensité; les mêmes précautions ont été prises que pour l'administration du quina en substance.

Le sulfate peut se donner sous forme de pilules, de pastilles, seul ou dans la pulpe d'un fruit, en syrop ou en solution aqueuse. Cette dernière méthode

me parati la plus commode comme la plus convenable; il me semble que sous cette forme l'estomac doit l'absorber plus promptement et avec moins d'effort. La dose ordinaire pour une prise fut de 4 à 6 grains au plus dans deux onces d'eau, sucrée convenablement. L'amertume, quoique très-prononcée, n'a été insuportable à aucun malade; on répétait cette dose toutes les quatre heures, en commençant peu après la cessation complette d'un accès, et laissant un intervalle de quatre heures entre la dernière prise et l'heure de l'accès attendu. On recommanda aussi aux malades de ne piendre le remêde que deux ou trois heures après avoir mangé, et de ne prendre d'alimens qu'une heure après son ingestion. Une simple tisane d'orge ou de chicorée sauvage sut donnée concurremment pour ne point contrarier l'effet du médicament.

Ghez tous les malades auxquels le sulfate fut administré, la sièvre céda dès les premières doses, complettement chez plusieurs; chez d'autres le frisson n'eut point lieu, et la chaleur se montra scule ou suivie de sueur à l'heure de la sièvre: Chez deux, des sueurs abondantes survincent, et chez un, elles persistèrent assez long-tems périodiquement. Plusieurs de ceux qui ne ressentirent plus d'accès, offrirent des phénomènes consécutifs, tels qu'une douleur à l'épigastre, une céphalalgie, le sentiment d'un soufle glacé dans la région des reins. Ces symptômes légers, qui ne se montraient qu'au tems où l'accès avait lieu, cédèrent promptement pour ne plus reparaître. Un d'eux, après une sevre quarte subitement coupée, sut pris d'une dyssenterie qui dura six jours, et le malade guérit complètement. On cut l'attention de continuer le sulfate, à doses décroissantes, pendant une ou deux semaines, pour prévenir les rechutes si fréquentes dans ces cas, l'orsque l'impatience des malades ne les portait pas à quitter l'hôpital avant ce tems,

Un seul a offert une guérison équivoque. Sa sièvre était quarte, durait depuis quinze mois; elle avait fréquemment disparu pour revenir. Elle avait laissé une altération profonde dans l'habitude et le facies de l'individu, et de plus déterminé des engorgemens considérables dans la cavité abdominale. J'espérai peu de succès à cause de cette fâcheuse complication. Le sulfate sembla d'abord rendre les accès plus violens; bientôt ils changèrent de type, et dispararent. Le malade sortit et revint bientôt avec une sièvre dont le type était irrégulier. Il est sorti de nouveau, après avoir été deux semaines sans accès; mais le passé me fait craindre pour l'avenir, et je ne regarde pas sa guérison comme parsaite.

Chez un malade, une forte dose de sulfate fut donnée deux heures avant l'accès, qui vint heaucoup plus violent; mais ce fut le dernier, car le suivant manqua complettement : d'où il paraît que, donné trop voisin de l'accès, son action se porte sur le second, et exaspère le premier. Remarque importante pour l'administration du remède, et qui est confirmée par des observations analogues de MM. Chomel, Double et Fouquier, medecins et professeur à la Faculté de Paris.

Les fièvres sur lesquelles j'ai agi n'étaient point de notre ville; elle en présente peu de graves depuis que la vase a cessé de l'entourer. Il est rare de trouver dans Rouen une sièvre tierce ou quarte rebelle. Celles dont il s'agit ici attaquaient des marins de Rochefort ou de Cherbourg où ces maladies sont endémiques. Elles avaient lieu chez des voyageurs qui les avaient contractées dans le Poitou ou la Bretagne, et sur la plupart on avait inutilement tenté diverses méthodes de traitement chez plusieurs hors du lieu où elles avaient pris naissance. Que l'on compare l'administration sans dégoût de quelques grains d'une substance toujours la même, susceptible d'être rigoureusement calculée et reconnue énergique dans les cas

même les plus rebelles, avec l'usage du quinquina en substance, chaque jour plus infidèle par la sophistication et la répugnance invincible qu'il inspire autant à celui qui l'administre qu'à celui qui se voit condamné à en faire usage, alors on se convaincra facilement que cette découverte est une des plus heureuses dont se soit enrichie la médecine moderne.

Je borne ici les réflexious sur cette précieuse acquisition; je craindrais de fatiguer votre attention, en étendant davantage cette simple notice. Je n'ai cité aucun fait particulier, parce je me propose de rassembler plus tard toutes ces observations, d'en réunir de nouvelles, de les comparer avec celles que recueilleront les autres médecins, afin de pouvoir offrir des résultats qui ne laisseront rien à désirer sur cet objet.

•

harder to be a first the second of the secon

## PAREMENS ou ENCOLLAGES

# POUR LES ÉTOFFES ET TOILERIES,

Prépares avec les trois espèces de graines de riz qu'on trouve dans le commerce, etc., Mémoire lu à l'Académie, le 3 mai 1822,

PAR M. DUBUC, PHARMACIEN-CHIMISTE.

# Messieurs,

Plus d'un an s'est déja écoulé depuis que M. Le Bouvier, ancien négociant à Rouen, vous adressa une notice contenant des observations sur l'encollage des étoffes et toileries, observations qui lui furent suggérées par la lecture de mon mémoire sur le même sujet, et dont vous avez ordonné l'impression dans le précis analytique de vos travaux pour l'année 1820.

En réfléchissant sur les propriétés des encollages dont je donne la composition dans ce mémoire, et qui permettent, par leur emploi, aux tisserands de fabriquer des marchandises de toutes espèces et de bonne qualité ailleurs que dans les caves ou bas-fonds, M. Le Bouvier s'est rappelé avoir vu dans la Relation des voyages de M. Sonnerat aux Indes et à la Chine, édition in 4°, imprimée à Paris en 1782 » que chaque » matin le tisserand indien monte son métier en

» l'accrochant à un arbre sous lequel il travaille, et

Et comme ce fait paraît hors de doute d'après l'ouvrage cité, il en résulte, dit M. Le Bouvier, que si les Indiens confectionnent leurs toiles en plein vent dans un pays naturellement très-chaud » ils doivent y faire usage » d'un apprêt inconnu en Europe pour donner aux fils > dont la chaîne de leurs toiles est composée, la force, > la souplesse et l'élasticité convenables, et qui permet, » par ses qualités, à l'ouvrier de travailler au grand » air. » Après diverses considérations sur les mœurs et sur les usages du peuple indien, M. Le Bouvier ajoute: » et comme il ne croît dans l'Indostan ni blé, ni > seigle, ni pommes de terre » et que les nombreux habitans de ces vastes contrées se nourrissent exclusivement de riz, il est porté à croire que c'est avec cette graine que les tisserands indiens confectionnent le parement hygrométrique ou peu siccatif qui leur sert pour l'encollage des étoffes qu'ils fabriquent à ciel ouvert.

C'était pour vérisser jusqu'à quel point sont sondées les assertions de notre concitoyen à l'égard des encollages que donne la graine de riz, que l'Académie
m'invita, l'année dernière, à faire des recherches et
des expériences avec des paremens préparés ou extraits de cette graine.

Il serait supersu ou trop minutieux que j'entretinsse l'Académie d'une soule de détails et des nombreux essais que j'ai été obligé de saire depuis huit à dix mois sur cet objet, pour atteindre le but qu'elle m'avait proposé; je vais donc lui rapporter succinctement les expériences capitales dont les résultats serviront de base au résumé de ce travail.

On trouve dans le commerce trois espèces de graines de riz privées de leurs balles ou capsules jaunatres qui les recouvrent au moment de la récolte. La première, et qui paraît la plus anciennement connue en Europe, nous vient des Indes orientales.

La deuxième, dite de Caroline, croît aux Indes occidentales.

La troisième se cultive en Europe et se vend sous le nom de riz d'Italie, d'Espagne, etc.

On prétend qu'il existe dans l'Indostan une quatrième espèce de riz, connu dans ce pays sous le nom de Riz rouge, dont l'exportation est soigneusement défendue; n'ayant pu m'en procurer, j'ignore si l'encollage qu'il produit diffère de ceux que j'ai obtenus des trois espèces dont je viens de parler. C'est donc avec ces trois dernières graines, pulvérisées, que j'ai sait les paremens qui ont été successivement mis en œuvre par de bons ouvriers tisserands et sur des métiers établis dans toutes sortes de localités. J'avoue que les premiers essais ne répondirent pas à mes espérances et faillirent me faire abandonner ce travail, mais de nouvelles réflexions que je sis, tant sur la nature du riz que sur le mode que j'avais d'abord employé pour la confection de ces encollages et que je jugeai défectueux, me déterminèrent à faire de nouvelles tentatives avec des paremens obtenus par le procédé suivant.

Procédé pour faire des Paremens avec le riz en poudre ou avec la farine médullaire de ces graines, extraite par un procédé particulier, et qui peuvent suppléer l'encollage que donnent les farines de froment, de seigle, etc.

Prenez un kilogramme de riz en poudre très-sine, délayez-la avec soin dans huit litres d'eau pure (l'eau de puits ne convient pas àccette opération) et bouillante, puis laissez macérer le tout à une douce chaleur pendant environ deux heures; agitez souvent ce mélange asin de

faciliter l'action du fluide aqueux sur les molécules du riz; ensuite faites cuire à petit seu, mais au bouillon, l'espace d'un quart d'heure, en remuant continuellement pour éviter que l'encollage ne brûle ou ne roussisse, ce qui nuirait à sa qualité; alors retirez le vase du seu, et déposez le parement dans un pot de terre ou de grès.

Par le refroidissement, cet encollage prend du retrait, devient très-tenace et adhère fortement aux doigts. Cette forte ténacité, qui pourra trouver son application dans la pratique de quelques arts ou métiers, ne convient que jusqu'à un certain degré pour encoller les toileries, surtout pour celles dont les tissus sont fins, délicats et de petit teint; mais il est sacile à l'ouvrier de lui donner la consistance et le moëlleux du parement ordinaire, en l'agitant fortement, et même en y ajoutant un peu d'eau, si besoin est, afin qu'il puisse s'étendre avec facilité sur les brosses et sur la chaîne. Mais ce parement, quoique pouvant remplacer, pour le tissage, celui que donnent les sarines de nos céréales indigènes, manque des qualités indispensables, à moins qu'il ne soit additionné de chlorure de chaux calciné, pour laisser la faculté aux tisscrands de travailler ailleurs que dans les caves ou autres lieux frais, souvent mal-sains. Cette dernière considération m'a encore nécessité à faire de nouvélles recherches sur le riz et sur sa composition chimique, afin d'en extraire un apprêt moins siccatif et plus moelleux que celui dont je viens de parler, et qui puisse réaliser les conjectures de M. Le Bouvier.

Lors de mes premiers essais avec le riz réduit en poudre dans un mortier de fonte, j'avais observé qu'on pouvait, en fractionnant ses produits, en tirer deux espèces de farines qui différaient entr'elles soit par la couleur, soit au goût, etc. Cette différence est due à la nature même du riz, dont la partie extérieure est plus dure, plus coriace et d'un blanc plus terne que sa partie intérieure.

De ces remarques, jointes aux observations antérieures que j'avais faites sur les propriétés de divers encollages produits par lé riz, j'en inférai que si le riz en général rend deux sortes de farines, ces farines doivent également produire deux sortes d'encollages avec des propriétés diverses. La difficulté consistait à les isoler du grain, et, après plusieurs tentatives pour y parvenir, voici le procédé que j'ai reconnu le meilleur pour l'extraction de ces farines:

Procédé pour obtenir deux sortes de farines de la graine de riz.

On fait sécher du riz pris dans le commerce, au moyen d'une chaleur de 25 à 30 degrés, échelle thermomètrique de Réaumur(1). Cette opération a lieu en étendant par couches minces le riz sur des chassis en toiles claires. Vingt-quatre heures de chaleur suffisent ordinairement pour lui donner le degré de siccité convenable pour être réduite facilement en poudre. Dans cet état, on en met une quantité déterminée, un kilogramme, par exemple, dans un mortier, puis on le réduit en poudre grossière au moyen d'un pilon, ensuite on passe au tamis fin pour en extraire moitié de la totalité du riz employé, et qu'on met à part. Le résidu peut également, mais plus difficilement, être réduit en poudre et former une farine de seconde qualité.

J'obtins, par ce procédé assez simple, basé sur la différence qui existe entre la dureté et la ténacité des

<sup>(1)</sup> Les trois espèces de graines de riz qui se vendent dans le commerce perdent au moins un huitième de leur poids pendant leur dessiccation. Cette diminution est due à l'évaporation de l'humidité ou de l'eau que recèlent ces graines. Sans la dessiccation préalable du riz, on aurait une peine infinie à séparer la partie médullaire du grain de sa partie extérieure ou corticale.

parties constituantes du riz, deux sortes de farines de ces graines; la première, d'un blanc mat, douce au toucher et presque soluble en totalité dans l'eau bouillante, n'est guère que la partie médullaire du grain, et mérite à juste titre de porter le nom de farine médullaire de riz.

La deuxième, d'un blanc sale, légèrement verdâtre, âpre et acerbe au goût, ne se dissout qu'en partie dans l'eau chaude, et ne forme jamais, comme la première, une colle hômogène par sa cuisson avec ce fluide.

C'est avec ces deux dernières farines que j'ai préparé des encollages par le procédé ci-dessus indiqué et dont je me suis servi pour faire de nouveaux essais. Les quatre ouvriers qui les ont successivement employés, sur des métiers établis dans des lieux secs ou frais, ont remarqué que le parement dans lequel entrait la farine médullaire du riz était bien supérieur en qualité à celui produit par la farine que renferme la partie extérieure ou corticale de cette graine. Ce dernier est dissicile à manier, sujet au retrait, siccatif, tandis que le premier s'étend bien sur les brosses, lisse bien les fils et les tient long-tems frais sans être humides, qualités qui permettent à l'ouvrier de travailler dans toutes sortes de localités; mais les tisserands rouennais préfèreront toujours, disent-ils, le parement de farine de blé ou de seigle pur ou additionné, suivant les circonstances, avec le muriate de chaux calciné, 10 comme étant plus facile à préparer, 2º comme étant aussi plus économique que tous les encollages ou il entre soit du riz entier, soit du riz en poudre, etc., Ainsi, excepté l'encollage produit par la farine médullaire du riz, tous les autres paremens que donne cette graine ne sont ni assez hygrométriques ni assez moelleux pour permettre aux ouvriers de travailler à ciel ouvert, même en France,

où la température est bien inférieure à celle qui régne aux Indes, à la côte du Coromandel, où, d'après l'ouvrage de M. Sonnerat, les métiers des tisserands sont établis sous des arbres.

De ces observations, ne peut-on pas en conclure que si les Indiens préparent exclusivement leurs encollages avec le riz, cela ne peut avoir lieu qu'au moyen de la farine médullaire que produit cette graine, dont le parement est peu siccatif à l'air? (1) Ou bién, il faut supposer, avec M. Le Bouvier, qu'ils ont un procédé inconnu des autres nations pour faire un apprêt hygrométrique dont les tisserands se servent dans l'Indostan pour travailler au grand air; et, comme les peuples orientaux sont en général peu communicatifs et qu'ils écrivent peu, qui sait s'ils ne connaissaient pas avant nous les précieuses qualités du chlorure de chaux calcinée, et s'ils ne le mêlent pas de temps immémorial aux encollages qu'ils emploient sur leurs métiers champêtres?

J'ai fait encore une autre expérience sur le même sujet, et dont les résultats tendent de plus en plus à éclaircir la question qui a été soumise à l'Académie par M. Le Bouvier. On a remarqué, par les essais précédens, que les graines de riz, quelle qu'en soit l'espèce, donnent deux sortes de farines, l'une soluble presqu'en totalité dans l'eau bouillante, l'autre ne s'y dissolvant qu'en partie. Cette remarque m'a conduit na-

<sup>(</sup>i) Je ne pourrais affirmer, faute d'en avoir l'expérience, que le parement fait avec la farine médullaire du riz est assez hygrométrique pour permettre à l'ouvrier de travailler à ciel ouvert; mais on peut le supposer d'après ses qualités, et surtout d'après l'opinion de plusieurs bons tisserands qui en ont sait l'emploi sur des métiers établis sur un sol aride, etc.

turellement à me servir de l'eau simple pour extraire de ces graines toutes les parties qui peuvent lui être enlevées par ce fluide, et dont j'ai fait de nouveaux encollages.

En conséquence, on a mis à bouillir successivement, et quatre fois de suite, pendant deux heures chaque fois, un kilogramme de riz des Indes orientales dans six litres d'eau de fontaine; les décoctions coulées et réunies furent rapprochées à feu doux et donnèrent près de cinq livres, poids de marc, d'un excellent encollage légèrement adliésif, peu siccatif à l'air et qui pourrait bien être l'apprêt dont se servent les Indiens pour travailler à ciel ouvert; mais, si l'on ajoute à trois kilogrammes de cet encollage, 48 grammes de chlorure de chaux calcinée, alors on en fait un parement, disent les ouvriers qui en ont fait l'emploi, bien supérieur par ses bonnes qualités à tous ceux connus avant lui.

Le résidu des décoctions représente environ un quart du poids total du riz employé dans cette opération. C'est une matière végéto-animale, insoluble dans l'eau chaude ou froide, de couleur verdâtre, très-siccative à l'air, inslammable, et qui répand par sa combustion une forte odeur de corne brûlée. J'en dépose un échantillon aux regards de l'Académie afin qu'elle juge ellemême de quelques-unes des propriétés que je viens de lui assigner. (1)

On ne peut se dissimuler que le parement obtenu

<sup>(1)</sup> J'examinerai plus tard cette matière que produit spécialement le riz de l'Inde. Il semble, au premier aperçu, qu'elle dissère, par certaines propriétés, de la *sibrine* et de l'albumine, etc., trouvées précédemment dans le riz de Caroline et de Piémont par MM. Braconnot et Vogel.

des graines du riz par décoction, soit pur, soit additionné de muriate calcaire sec, ne convienne parfaitement dans les ateliers établis au-dessus du sol, mais, comme les précédens, cet encollage exige, pour sa confection, une longue manipulation, et son prix est trop élevé pour être employé par les tisserands français, qui donneront toujours, par ces motifs, la préférence au parement sait avec nos farines indigênes, rendu moelleux et hygrométrique par le chlorure de calcium; cependant j'ai cru, Messieurs, remplir vos intentions en rapportant deux nouveaux procédés au moyen desquels on obtient un excellent encollage du riz, et qui pourra d'ailleurs trouver son application dans les nombreuses manufactures françaises, surtout pour la confection des étoffes à tissus sins, qui ont pour base, soit le coton, soit la soie, etc.

Paremens préparés avec les farines de froment ou de seigle ; additionnées de mucilages végétaux.

Je ne dois pas encore taire à l'Académie que depuis la publication de mon ouvrage sur les paremens, j'ai été invité à en préparer avec toutes sortes de substances farineuses auxquelles on ajoutait des mucilages obtenus des graines de psyllium, des pépins de coing, de la racine de guimauve, etc., dans l'intention de leur donner plus de moëlleux, plus d'élasticité, et de les rendre moins siccatifs à l'air. Je me suis prêté volontiers à ces essais, quoique je fusse presque convaincu d'avance de leur inutilité. En effet, bon nombre d'expériences ont prouvé que tous les encollages où il entre des mucilages végétaux se gâtent et moisissent promptement, et ont en outre le défaut capital, peu de tems après leur application sur les chaînes, de prendre du retrait, et de causer, par cet effet, des aspérités et des inégalités sur

les fils, qui en occasionnent souvent la rupture dans le travail si l'ouvrier ne se hâte de finir son paré.

Ces inconvéniens, particulièrement remarqués par les tisserands dont tles métiers sont établis au-dessus du sol, démontrent que les mucilages végétaux sont au moins inutiles dans le parement ordinaire préparé avec les farines de blé ou de seigle.

## Résumé.

Il résulte de cette série d'expériences et des remarques auxquelles elles ont donné lieu,

- 1º Que les graines de riz pulvérisées, quelle qu'en soit l'espèce, donnent, par leur cuisson dans l'eau pure, un encollage ou parement assez ahalogue à celui qu'on obtient des farincs de blé ou de seigle;
- 2º Que le riz, tel qu'on le trouve dans le commerce, contient environ les trois-quarts de son poids d'une matière farineuse médullaire, presque soluble en totalité dans l'eau bouillante, avec laquelle on peut faire des encollages dont l'usage permet aux tisserands de travailler dans toutes sortes de localités, et peut-être à ciel ouvert.
- 3º Que la graine de riz contient à peu près le quart de son poids d'une matière verdâtre, insoluble dans l'eau, très-inflammable, très-siccative à l'air, et qui offre quelqu'analogie par sa combustion avec les matières animales.
- 4º Enfin, que les paremens auxquels on ajoute des mucilages végétaux sont plus nuisibles qu'utiles aux ouvriers tisserands dont les métiers sont établis au-dessus du sol, et sans utilité réelle pour ceux qui travaillent dans les bas-fonds.

Tel est, Messieurs, le résumé d'un travail que je crois avoir exécuté avec soin, qui fait naturellement suite à

un autre Mémoire sur les paremens, et dont vous ordonnâtes l'impression en 1820. Trop heureux pour son auteur si vous jugez ce travail digne de vos suffrages, et s'il répond en outre à l'attente de M. Le Bouvier, qui l'a provoqué dans le but philantropique d'être utile aux ouvriers, au commerce et à l'industrie.

# NOTE

RELATIVE à une figure empreinte dans une bûche de hêtre, à deux pouces et demi de la couche corticale, communiquée à l'Académie le 24 mai 1822,

PAR M. PERIAUX.

# Messieurs,

Tout ce qui a quelque rapport à la végétation étant susceptible de présenter de l'intérêt, je crus devoir met. tre sous les yeux de la Société d'agriculture une sorte de phénomène de végétation qui me semblait digne de quelque attention, sous le rapport de l'accroissement des arbres.

Avant de me dessaisir du morceau de bois qui fait l'objet de cette note, et que je ne puis me dispenser de rendre à son propriétaire (1), j'ai pensé que l'Académie voudrait bien me permettre de lui en donner communication, avec d'autant plus de raison que ces sortes de particularités, que presque toujours le hasard seul fait découvrir, s'offrent rarement à nos regards.

Au mois de mars dernier, en cassant du bois de hêtre, on trouva une bûche que l'on essaya en vain de fendre avec des coins de fer et à coups de masse. On ne par-

المن المنطق في المنطق المنطق

<sup>(1)</sup> Le propriétaire du morceau de bois dont est question dans cette note, en a fait hommage à la Société centrale d'agriculture.

vint à la casser que lorsque le coin se trouva en rapport avec le fil du bois, c'est-à-dire, entre deux couches ligneuses.

La bûche étant éclatée, on remarqua avec surprise une figure représentant une croix sur l'un et l'autre éclat, et ce à 55 ou 60 millimètres (24 à 28 lignes) de l'écorce.

Je ne parlerai point des idées qui purent naître dans l'esprit des témoins de cette découverte. Mon premier soin, lorsque le morceau de bois me fut présenté, fut de jeter les yeux sur l'écorce. J'y remarquai une figure à peu près pareille à celle de l'intérieur. Il me fut alors facile de deviner l'énigme, d'en donner le mot, et de faire remarquer, dans cette singularité, un nouveau témoignage de la manière dont s'opère l'accroissement des arbres.

En esset, tout le monde ne sait pas que, chaque année, le liber se détache de l'écorce, et produit, sur toute la circonférence de l'arbre, une nouvelle couche ligneuse qui en augmente le diamètre. Ces couches sont plus ou moins épaisses, selon que l'état de l'atmosphère a été plus ou moins savorable à la végétation.

Lorsque le hêtre dont le morceau en question faisait partie était jeune, on aura gravé sur l'écorce, mais en enfonçant assez pour toucher à l'aubier, le signe symbolique de la croix, comme on grave trop souvent disverses figures ou caractères sur les arbres. Lors de la formation des cercles concentriques ou couches ligneuses, pendant les premières années qui ont suivi immédiatement l'époque où la gravure a été faite, la plaie de l'arbre s'est cicatrisée et a été recouverte successivement par de nouvelles couches. Et si on remarque qu'il se trouve, entre la figure et l'écorce, une vingtaine de cercles concentriques, dans un espace de 55 à 67 millimètres (2 pouces à 2 pouces et demi), on reconnaîtra qu'il y a environ 20 ans que cette figure a été gravée sur

l'écorce de l'arbre. Si cet arbre est resté en place 20 ans de plus, il n'y a pas de doute que la croix se serait trouvée alors à 11 ou 12 décimètres (4 pouces) à peu près de la couche corticale.

La difficulté que l'on a éprouvée pour casser la bûche en question, vient de ce que la plaie faite à l'arbre, par la gravure, n'a pu se cicatriser qu'en formant d'espèces de nœuds, et l'on sait qu'il est impossible de fendre exactement un morceau de bois rempli de nœuds. Il n'y a rien d'étonnant, d'après cela, que l'on ait fait de vains efforts pour fendre ce morceau de bois ailleurs qu'à l'endroit où se trouvait le fil.

Parmi les épreuves saites à diverses époques pour reconnaître l'accroissement du bois et l'augmentation des couches provenant du liber ou livre, je crois devoir rapporter les suivantes qui sont citées dans l'Encyclopédie, au mot Végétation.

» Si l'on enlève sur le tronc d'un arbre vigoureux une bande d'écorce circulaire de 5 à 6 pouces de long et de 2 à 3 pouces de largeur, et qu'on applique immédiatement sur le bois une plaque d'étain fort mince, ou bien une feuille de papier; qu'ensuite on assujétisse cette bande (qui doit tenir au reste de l'écorce par une de ses extrémités), de manière que la plaie puisse se cicatriser, on s'appercevra, en sciant l'arbre au bout de quelques années, qu'il se sera formé plusieurs couches ligneuses par-dessus la plaque d'étain. Or, on ne saurait dire que ces nouvelles couches ligneuses soient produites par celles qui sont sous la plaque d'étain; elles ont été formées du côté de l'écorce, c'est-à-dire, par le livre (liber) »

» On a fendu l'écorce jusqu'au bois aux deux extrémités du diamètre horizontal du tronc d'un jeune arbre, et on a enfoncé dans le bois deux clous d'épingle jusqu'à la tête; ayant ensuite mesuré avec un compas l'intervalle entre les deux têtes des clous, on a fermé et cicatrisé la plaie. Au bout de quelques années, on a reconnu, en sciant l'arbre, qu'il s'était formé de nouvelles couches de bois par-dessus la tête des clous, et l'intervalle mesuré entre ces deux têtes a été trouvé exactement le même : donc les parties du bois qui sont une fois formées ne grossissent plus, et l'augmentation du corps ligneux vient de nouvelles couches qui se forment successivement par le livre. »

S'il est reconnu, comme on vient de le voir, que les parties du bois une fois formées ne grossissent plus, la figure que l'on a trouvée dans le bois de hêtre, à 2 pouces et demi (67 millimètres) de l'écorce, n'a pas dû grandir, tandis que celle que l'on apperçoit encore sur l'écorce a dû s'élargir et se déformer à mesure de l'accroissement de l'arbre.

Les épreuves ci-dessus citées et la figure que l'on voit dans le morceau de hêtre en question, expliquent de nouveau comment des corps étrangers peuvent quelque-fois se trouver dans le bois.

On doit conclure de ce qui précède que chaque sigure ou caractère que l'on grave prosondément sur l'écorce d'un arbre, est une plaie que l'on fait à l'arbre, et que ces sortes de plaies ne se cicatrisent pas sans occasionner quelques dissormités. Il est présumable que les clous et autres serremens que l'on chasse inconsidérément dans les arbres, produisent à peu près les mêmes essets.

# BELLES-LETTRES ET ARTS.

## RAPPORT

FAIT par M. N. BIGNON, Secrétaire perpétuel.

# Messieurs,

Malgré les discussions, étrangères aux produits académiques (1), qui ont ralenti durant plusieurs mois, cette année, le cours de vos travaux littéraires, le tableau que j'ai à vous offrir, pour la classe des belles-lettres, n'en présente pas moins un fond de récolte assez abondante, même en productions indigènes. Non, Messieurs, dans une nation civilisée la littérature ne périt jamais. Elle a, comme tout le reste, ses phases, tantôt plus, tantôt moins brillantes; mais ce n'est que sous les débris de l'ordre social que son flambeau peut s'éteindre, et la sagesse qui préside aux destinées de la France nous met à l'abri de pareilles terreurs. En vain prétendrait-on introduire dans la division des travaux de l'esprit un ordre nouveau, des sciences et des arts utiles,

<sup>(1)</sup> La révision des statuts de la Compagnie.

à l'exclusion indirecte de la littérature, mise, alors, au rang des futilités; la littérature est l'instrument universel et nécessaire de toutes les sciences et de tous les arts, auxquels elle est, par sa nature, destinée à donner le mouvement et la vie: la littérature s'alimente du développement des sciences les plus arides, des arts qui paraissent lui être plus contraires et de ceux-là mêmes que l'on pourrait invoquer pour la détourner de sa route, qu'elle retrouvera toujours jusque dans les fausses directions où l'on chercherait à l'égarer. Mais ce n'est pas une dissertation que j'ai à faire, c'est un compte, Messieurs, que je dois vous rendre, et le voici.

### CORRESPONDANCE.

Pour ce qui regarde les ouvrages que vous avez reçus du dehors et de personnes étrangères à notre Compagnie, je dois commencer par rendre hommage à l'exactitude des Académies et des corps savants avec lesquels vous êtes en correspondance. L'analyse de leurs travaux, qui vous a été présentée par divers membres, vous a mis à portée d'en apprécier l'importance et l'utilité pour votre instruction particulière.

- = Vous avez reçu une Notice sur M. Pâris, architecte du Roi, par M. Veis, de Besançon.
- = Plusieurs cahiers de la Société des antiquaires de Paris vous laissent un rapport à desirer de la part de M. A. Le Prévost, que vous n'avez pu entendre.

- = Par la lecture qui vous a été donnée d'une nouvelle Traduction en vers de la dernière Eglogue de Virgile, offerte à l'Académie par M. Pierre-Prosper Pimont, de Rouen, vous avez reconnu que si l'exacte littéralité, toujours si pénible pour le traducteur, décolore souvent l'original, les muses ne dédaignent pas cependant de continuer la faveur de leurs inspirations au génie de la fabrique, quand il sait entretenir son commerce avec elles.
  - EDans un compte rendu du Voyage de Rouen au Hâvre, sur la Seine, par le Bateau à vapeur, ouvrage mêlé de prose et de vers, par M. Chaigne, habitant de Rouen, M. Le Carpentier à loué la verve et la facilité de l'auteur. » Des descriptions pittoresques et des » observations judicieuses annoncent, a-t-il dit, un » homme de goût et un amateur des beaux arts. »
  - = L'Éloge du général Legrand, par M. Devilly, libraire à Metz, a paru à M. Fontanier le travail d'un esprit exercé qui sait appliquer dans le style les véritables principes du genre.
  - = Une pièce de vers de trois strophes inégales, Chant sacré pour S. A. R. Mgr le Duc de Bordeaux, par Mme Vien, de Paris, a fixé l'attention particulière de l'Académie, à raison du grand intérêt commandé par le sujet. Nous citerons la dernière strophe, qui exprime le but de la pièce entière et le vœu général de la France.

Sur le frère et la sœur, ton image adorable, O ciel! répands tes doux bienfaits; Qu'ils entraînent les cœurs, éternisent la paix, Et que leur règne verse un éclat admirable, Comme, dans leur cours diligent Qui répand à longs flots la lumière sacrée, On voit l'astre au front d'or et l'astre au front d'argent Briller sur les splendeurs de la voûte azurée.

= C'est encore un objet digne d'une attention spéciale que la Relation, par M. de Haldat, de la Fête inaugurale célébrée à Domremy, le 10 septembre 1820, à l'honneur de Jeanne d'Arc. Le rapport qu'en a fait M. Botta réunit toutes les sortes d'intérêts capables d'attacher à l'analyse d'un ouvrage : intérêt du côté du rapporteur, qui trouve l'occasion de payer un noble tribut de reconnaissance à M. de Haldat, son ancien ami, pour les marques touchantes de bienveillance qu'il en a reçues dans des tems difficiles; intérêt du côté de l'auteur de la Relation, qui, lui-même, descendant d'un frère de l'Héroine française, ajoute la recommandation d'un patriotisme personnel et d'un beau talent, à la consécration d'un monument littéraire élevé en l'honneur de sa famille; intérêt particulier pour notre ville, témoin, sans être complice, d'une mort cruelle qui fit disparaître tant de courage et de vertu; intérêt général enfin pour la France entière, puisqu'aucun Français ne peut voir avec indifférence des hauts faits domestiques, d'un ordre sublime, devenus l'objet d'un culte religieux, même pour des armées étrangères et pour les princes qu'elles avaient à leur tête.

Tous ces moyens d'intéresser et autres ont été saisis et développés par M. Botta à la gloire d'une humble paysanne qu'on pourrait appeler le premier grand homme des siècles modernes.

En suivant pas à pas son autenr, M. Botta a exposé comment la France était réduite à n'attendre son sa-lut que de la seule Providence, comment l'épée de la fille de Domremy répondit, par des victoires, aux

efforts d'une nation jalouse, aux prétentions du duc de Bourgogne, » aux arrêtés de la Sorbonne et de » l'Université de Paris, et aux vaines subtilités des » moines, qui prétendaient, dit-il, détrôner un Roi de » France avec des distinctions scholastiques. » Il a vengé la pudeur offensée dans cette obscène production d'un cynisme effronté qui forme un des traits les plus honteux sur la mémoire d'un beau génie; et, après l'analyse des nombreux détails de cette fête nationale, entremêlés de commentaires et de réflexions analogues, M. le rapporteur a terminé par une apostrophe de l'auteur, honorable pour un sexe dont la faiblesse a passé en proverbe, et dont le courage est l'exemple des héros.

- = M. Fontanier a fait sur le Christianisme de Montaigne un rapport arriéré, dans lequel il a rendu hommage à la philosophie véritablement chrétienne de M. l'abbé La Bouderie, à son talent littéraire, et à des qualités personnelles que des rapports intimes avec l'auteur l'ont mis à portée d'apprécier.
- = Parmi les ouvrages des membres non-résidans, nous mettrons en première ligne, Messieurs, ceux dont l'Académie a été contrainte à espérer les rapports pour l'année prochaine.

Ce sont un volume de Poësies diveres, par M. C. L. Molevault, membre de l'Institut, le Bibliographical Décameron, en 3 vol. in-4°, par M. Dibdin, bibliographe anglais, et un volume des Lettres de M. de St-Martin, Évêque de Caradre, écrites de la Chine depuis 1773 jusqu'en 1781, et suivies d'un Essai sur la législation chinoise, par M. l'abbé La Bouderie, Commandeur de l'Ordre du St-Sépulcre et Chevalier de Malte.

- = Vois avez entendu avec autant de plaisir que de reconnaissance une pièce de vers sur la mort de So-crate, par M. Boucharlat, le plus actif de vos correspondans dans les deux classes qui composent le cercle de vos travaux.
- = L'Éloge historique de Palissot de Beauvois, par M. Thiébaut de Bernaeud, Secrétaire de la Société linnéenne à Paris, vous a été présenté dans un rapport de M. Marquis, comme le travail d'un des hommes les plus dignes d'entretenir, avec les Sociétés savantes, un commerce très-avantageux par la variété de ses connaissances.
- = La verve poëtique de M. Danneville, de Valogne, semble se rajeunir dans la Statistique de son val de Cère, et faire oublier qu'il y a quarante ans qu'il a présidé l'Académie.
- = M. Le Monnier, peintre du Roi, et notre fidèle compatriote, a fait présent à l'Académie d'un exemplaire gravé à l'aqua tinta de sa Suirée chez M<sup>me</sup> Geoffrin, et de plusieurs notices de ses tableaux historiques; et vous avez vu, Messieurs, dans ces notices, que les matériaux de l'histoire se pressent avec autant d'élégance sous la plume du fils, qu'ils se grouppent avec grâce sous le pinceau du père.
- = Un second Mémoire de M. l'abbé Jamet, instituteur des sourds-muets à Caen, imprimé par ordre de l'Académie de la même ville, a été l'objet d'un rapport par M. Bignon. L'analyse est ici commandée par l'importance de la matière.
- M. Jamet a pour but la formation d'une langue des sourds-muets, qui abrège toutes les longueurs de la pantomime. Son travail se divise en trois parties. La pre-

mière contient ses principes comparés à ceux des autres écoles; la seconde, le développement de ses principes; et la troisième, le parallèle des signes abbréviateurs avec la pantomime.

D'abord, pour ce qui regarde la conduite générale de la démonstration, le rapporteur a pensé que cet appareil de méthode géométrique y répand beaucoup d'obscurité, par l'incohérence et la dislocation des parties. La méthode d'analyse lui a paru la seule capable de produire ici la lumière. Car il ne s'agissait que de constater l'insuffisance de la simple pantomime, et d'y ajouter un langage plus précis, qui réunît les conditions d'un bon système, pour en déduire une théorie générale de l'enseignement.

Quant au fond des trois parties qui composent le Mémoire, le rapporteur a trouvé 1º que, dans la première, intitulée Principes, et qui semble faite pour embarrasser les lecteurs, M. Jamet n'aurait pas dû mettre ses définitions, comme absolues, en opposition directe avec la pantomime, puisqu'il l'admet lui-même immédiatement après comme premier moyen indispensable d'instruction; 2° que, dans la deuxième partie, la théorie de M. Jamet, sur le langage en général et sur les idées, est sujette à grande contestation, par exemple, lorsqu'à plusieurs reprises, il s'efforce à démontrer que ses nouveaux signes ne sont pas une langue, mais la prononciation des mots d'une langue ou la parole manuelle; ce qui, après tout, sans parler de la contradiction qui existe tout au moins dans les termes, ne peut produire aucune conséquence qui se rattache aux nouveaux signes. Mais, d'un autre côté, des vues très-saines et des conceptions fort heureuses, notamment celle d'établir des familles de signes sur le plan des familles de mots, et d'enter toutes les idées dérivées sur un même signe radical; ont réconcilié le rapporteur avec la deuxième partie. La troisième, où se trouvent les applications, a fini par enlever son suffrage; et, après avoir, par des citations, mis l'Académie à portée de reconnaître l'extrême précision du nouveau langage, M. Bignon a fait des vœux pour la propagation et le perfectionnement d'une méthode qu'il regarde comme le plus beau complément que le savoir puisse ajouter à un art si précieux à l'humanité.

- = M. Arthur Beugnot, avocat à la cour de Paris, vous a fait hommage de son Essai sur les institutions de Saint Louis. Le compte très-honorable que M. Licquet vous a rendu de ce monument précieux d'une si intéressante époque de notre dynastic actuelle et de notre histoire, avait alors pour but de le faire connaître à ceux qui pouvaient l'ignorer encore, plutôt que de soumettre au jugement de l'Académie un ouvrage couronné par le premier corps littéraire de l'Europe, et d'ailleurs en pleine possession des plus illustres suffrages. Nous dirons seulement, dans la pensée de M. le rapporteur; que l'Académie toute entière a jugé le jeune auteur digne d'hériter des sentimens de haute considération et de reconnaissance qu'elle se plaira toujours à témoigner envers son illustre père.
- = Un manuscrit de M. le vicomte de Toustain-Richebourg, lu tout récemment à l'Académie, contient un grand nombre d'observations diverses sur notre précis de 1821, et il a mérité à son auteur des témoignages d'une reconnaissance toute particulière pour la constance avec laquelle, malgré son grand âge, il continue de donner des preuves d'un esprit toujours actif et d'une imagination toujours féconde,

## ACADÉMICIENS RÉSIDANS.

J'arrive, Messieurs, aux productions des membres résidans de la Compagnie. M. Durouzeau, qui, en sa qualité de vice-président, n'avait pas lieu de s'attendre à faire les honneurs de la rentrée, a retracé, dans un discours improvisé, les qualités éminentes de ceux qui l'ont précédé dans la carrière. Il nous a fait espèrer des jouissances prochaines dans les fruits du loisir de nos confrères; et il nous a montré la récompense de nos efforts dans l'estime publique et dans l'appui des autorités supérieures.

= L'Académie a reçu en hommage, 1º de M. Lecarpentier, un dessin lithographié d'une seconde Vue du château d'Arques, et un autre dessin représentant les Politiques dieppois; 2º de M. Maillet - Lacoste, le Recueil de ses œuvres, dont l'absence du rapporteur, M. Brière, n'a pas permis à la Compagnie, jusqu'à présent, de connaître en détail tout ce que le public doit de reconnaissance aux talens distingués de l'écrivain; 3º de M. Fontanier, son Manuel classique pour l'étude des tropes, adopté par l'Université de France pour l'instruction de la jeunesse. » Il est impossible, a dit M. » Guttinguer, qui a rendu compte de cet important » ouvrage, d'y mettre plus de goût, plus de tact et » de vérité; » et le seul défaut qu'il y trouve c'est l'absence d'un chapitre sur les abus du style figuré, qui gâte quelque fois nos meilleurs écrivains.

= En publiant, au profit des pauvres, ses Élégies, dont l'Académie a reçu l'offrande, M. Vigné a fait monter encore une fois jusqu'au trône du Dieu des

miséricordes la fumée d'un encens purifié par la charité sur l'autel des muses.

- = M. Licquet a la une Traduction d'un fragment de l'histoire d'Italie, par M. Botta, et une autre Traduction d'une lettre imprimée, de M. Dibdin, sur la ville de Rouen. Dans cette dernière, il a relevé une foule d'erreurs en bibliographie commises par le savant Anglais, et la manière leste dont il lui a plu de peindre quelquefois les hommes et les choses. L'administration municipale a su apprécier le travail de sonbibliothéquaire; et l'Académie doit à la munificence de M. le maire un exemplaire de la superbe édition qu'elle en a tirée.
- = Un mémoire de M. Descamps contient des Notices faites par lui à Rome, en 1777. On y voit des renseignemens historiques sur l'ancienne ville d'Albe-la-Longue, et sur la petite ville d'Albano, élevée au milieu des ruines de la première, avec des descriptions et des notes sur les objets remarquables des environs, et, par occasion, un éloge du cardinal de Bernis et de ses ouvrages.
- = M. Fontanier a complété son contingent académique par la lecture d'un mémoire d'Observations générales sur le second chant de la Henriade, et sur le cinquième, où l'on voit la réfutation des critiques qui ont été publiées sur ces deux parties du poème.
- = L'ouvrage de M. Lezurier de la Martel, intitulé De la Sardaigne, contient la statistique et l'abrégé de l'histoire de cette île depuis l'époque reculée de l'occupation des Lybiens, jusqu'au tems où, sortant enfin d'une lutte de guerres et d'intrigues entre l'Autriche, la France,

l'Angleterre et l'Espagne, elle passa définitivement au pouvoir du duc de Savoie, en échange contre la Sicile.

= Parmi les productions qui portent le cachet particulier d'un intérêt local, on doit ranger l'ouvrage publié cette année par M. Delaquérière ainé sur les Maisons de Rouen les plus remarquables par leurs décorations extérieures, et par leur antiquité. M. Marquis, juge compétent en pareille matière, en a rendu à l'Académie un compte très-étendu, où il a fait à la fois la part de l'écrivain et celle du graveur à qui l'on doit tous les dessins; du premier, en disant que l'on trouve, dans la partie littéraire, » une analyse substancielle des variations de l'architec-» ture aux dissérentes époques du moyen age, avec tous » les caractères particuliers aux constructions privées de la » ville depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours; et du » second, en reconnaissant dans les planches, sur-tout » dans le frontispice, les morceaux qui font le plus » d'honneur à la pointe fine et spirituelle de notre » compatriote M. Langlois. »

Quant au jugement de l'Académie sur cet ouvrage, il suffira de dire qu'elle a ouvert ses portes à l'auteur.

= Le discours de réception de M. Delaquérière est lui-même un ouvrage intéressant sur la science qu'il cultive avec un patriotisme si désintéressé.

Une série de considérations sur l'état actuel des monumens privés et publics; un apperçu des tems antérieurs à la renaissance jusqu'anx quinzième et seizième siècles, où les chaumières et les châteaux forts de la barbarie féodale furent remplacés par tant de chefs-d'œuvres; l'exposé des causes de la stérilité présente de l'architecture et de la peinture, dont la principale, suivant l'auteur, serait l'exclusion, pour les villes de provinces, des encouragemens que le gouvernement donne à la capitale; des des regrets sur l'abandon de ce beau plan d'un hôtel communal dans notre ville, et du projet d'un quartier neuf; sur le peu de parti qu'on a tiré de la suppression du Vieux-Palais pour les embellissemens dont ce vaste terrein était susceptible; des craintes sur les considérations d'une étroite parcimonie, qui pourrait altérer les décorations d'un beau port; des vues conservatrices pour nos édifices publics, qui, excepté une restauration faite à l'église de St-Ouen, sont tous dans un affligeant état de ruine, et pour la conservation des maisons particulières dont l'ignorance mutile tous les jours les décorations précieuses dans l'intérêt des arts; le vœu d'un monument élevé à la gloire du père du théâtre français, dans une ville qui s'honore à trop peu de frais d'avoir été son berceau.

Tel est le sommaire d'une dissertation dans laquelle tout se rattache à l'intérêt public, et que l'auteur a terminée par un appel à la sollicitude éclairée de MM. les administrateurs et au zèle de la Compagnie pour l'honneur des arts et l'instruction des artistes.

M. Durouzeau, président, en répondant au récipiendaire, a loué cette heureuse alliance qu'il a su établir entre le goût des arts et la pratique du commerce : il a bien auguré de l'influence que doit avoir sur les embellissemens de notre ville l'ouvrage publié par M. de la Quérière, et il l'a félicité d'avoir d'aussi bons titres aux suffrages d'une Société qui ne connaît de rivalité que « dans un attachement respectueux à la per-» sonne du Roi, et d'ambition, que celle de conserver » à l'Académie son ancien éclat. »

Or, cet éclat, Messieurs, est aujourd'hui plus assuré que jamais; soutenu par des travaux continuels, il trouve encore, dans la protection du Gouvernement, une garantie des plus solides. En venant occuper dans vos rangs une place à laquelle il était appelé par ses lumières, M. le marquis de Martainville vous a donné plus d'un gage de la bienveillance de l'administration immédiate qu'il préside. M. le baron de Vanssay ajoute cette année, aux constantes faveurs de la préfecture, le mérite particulier d'une intercession puissante, à laquelle vous devez la continuation des bienfaits que l'Académie tient de la générosité du conseil général de déparement. L'Académie peut donc, Messieurs, toujours fleurir à l'ombre des autorités administratives qui la protègent.

Voilà, Messieurs, l'exposé fidèle de votre situation. présente et des travaux de l'année, sans y comprendre les ouvrages destinés à la séance d'aujourd'hui. Maintenant, que ne puis-je m'épargner à moi-même la douleur de répandre une teinte lugubre sur la fin du tableau! Heureusement, pour l'honneur de l'Académie et pour la mémoire de ceux qu'elle regrette cette année, mon ministère se renferme dans la simple indication de vos pertes que des plumes éloquentes sont chargées de vous développer. M. Adam va lire, dan's cette séance, une notice biographique sur M. le chevalier Boullenger. Qui pouvait mieux faire connaître les vertus publiques et privées de ce digne magistrat, qu'un collègue formé à son école, et justement appelé à lui succéder dans la présidence du tribunal, comme dans son intégrité et son inviolable attachement aux principes de la justice?

Les premiers mouvemens d'une douleur trop vive ont forcé M. Auguste Leprevost de remettre à une autre époque la tâche qui lui a été désérée, de payer le tribut académique à l'ombre récente de M. Ricard. Mais c'est tou-fours à l'ami intime, au confident de notre estimable confrère, qu'il appartient de révéler le mystère de cette imagination nourrie d'un savoir varié, où le sérieux et la saieté, l'aimable folie et la raison semblaient s'être sait,

d'accord, un mutuel sacrifice, pour composer ensemble, dans M. Ricard, un genre d'esprit des plus piquans, et à la fois des plus solides; c'est au témoin de ses actions à nous faire connaître toute la générosité de son cœur, et à l'homme versé dans l'économie rurale, à apprécier les nombreuses améliorations dont M. Ricard poursuivait le cours avec autant de zèle que d'intelligence, dans l'inspection de nos forêts. Bornons-nous donc à jeter ces premières fleurs sur son tombeau, en attendant que la guirlande funèbre y soit suspendue par une main plus habile.

## CONCOURS.

Rapport de la commission;

# PAR M. TH. LICQUET.

Dix-huit pièces de vers vous ont été adressées pour le concours de cette année. Déjà, au nom de la commission chargée de les examiner, j'ai eu l'honneur de soumettre à votre approbation un rapport dont vous avez adopté les conclusions. C'est le résumé de ce premier travail que je dois en ce moment vous offrir, et je le ferai le plus succinctement possible.

Indépendamment du soin scrupuleux que la commission s'était imposé, l'Académie en corps a porté une attention toute particulière aux titres des divers concurrens; elle a voulu entendre, et elle a entendu, dans le cours de ses séances hebdomadaires, lecture entière ou partielle des ouvrages qui lui ont été envoyés. Le jugement qui va être porté sur chacune des pièces, n'est donc plus sculement l'opinion de la commission, mais encore l'opinion de toute l'Académie.

Ainsi que je l'ai fait dans mon premier rapport, je citerai les pièces, autant que possible, dans l'ordre de fleur réception.

La Mort de Malesherbes, No 1er.

De la facilité, du naturel, malheureusement peu de poësie en général.

La Mort de Saint Louis, Nº 2.

Plus de poësie que dans la pièce précédente, de la noblesse dans les sentimens et dans l'expression; mais peu de variété dans le style, quelquefois gêné, quoiqu'assez souvent harmonieux.

L'Éxil d'Ovide, Nº 3, et le Dévouement de Lamoignon de Malesherbes, Nº 4, par le mêne auteur.

De la chaleur, de beaux vers, un tour souvent heureux, telles sont les qualités qui distinguent ces deux pièces. Pourquoi faut-il que l'auteur ait quelque-fois sommeillé dans le cours de sa composition? Pourquoi certains passages viennent-ils déparer un travail qui annonce du talent, de l'exercice et des études?

L'Eden occidental, Nº 5.

L'Auteur montre de la verve et de l'imagination; peut-être n'a-t-il pas assez résléchi que l'imagination, si brillante qu'on la suppose, veut être asservie aux règles sévères du goût et de la méthode. D'illustres exemples ont prouvé que le génie, lui-même, a besoin d'un guide, sans lequel il s'égare trop souvent sur le chemin dissicile de la littérature.

Le Torrent et le Pont, fable, Nº 6.

En rendant justice à la facilité de l'auteur, l'Académie a pensé qu'une sable n'était pas un titre sussisant pour le concours. Cette réflexion s'applique également à la pièce intitulée : Épitre dédicatoire à La Fontaine, Nº 7.

Le Temps, poëme, Nº 8.

Rimes croisées. L'auteur de cette pièce fait preuve d'une aptitude remarquable; plus d'un vers heureux embellit ses récits, plus d'un trait brillant anime ses tableaux. Si le poëte eût été toujours lui-même dans ce qu'il a de bien, s'il n'avait pas prêté quelquefois à la poësie un langage dont elle redoute la modestie et la timidité, la place de ses ouvrages eût été marquée à côté des meilleurs, et vous eussiez peut-être trouvé, dans ses titres, de nouveaux motifs d'irrésolution sur le choix du vainqueur. J'ai dit ses titres, Messieurs, et en effet l'auteur en offre deux. La seconde de ses pièces est intitulée:

De l'Amour sous ses rapports vertueux., Nº 8. bis.

Mêmes qualités, mêmes imperfections, même jugement.

Mazet, ou la Peste de Barcelone, Nº 11.

L'esprit est ce qui domine dans ce dityrambe. L'esprit suffit-il à la poësie et à l'éloquence? l'Académie ne l'a pas pensé. Rien ne s'oppose plus à la chaleur, dit un illustre génie du dernier siécle (1), que le désir de mettre par tout des traits saillans. Rien ne s'oppose plus à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire qu'en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent quelques instans que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. L'Académie regrette que l'auteur ne se soit pas fait à lui-même ces observations; elle le regrette d'autant plus que la

<sup>(1)</sup> M. de Buffon.

pièce renserme de jolis détails, des traits saillans et d'heureux vers.

Ode sur la Pomme de terre, Nº 12.

Ce n'est point la verve qui manque à l'écrivain, ce n'est pas non plus l'énergie, ce serait plutôt le bonheur de l'expression, la sévérité du goût, et l'élégance du langage.

Eloge de Cynégyre par Eschyle, Nº 13.

Le Chant du Barde, Nº 13 bis.

L'Histoire de France, No 13 ter.

Trois pièces par le même auteur.

Vous avez remarqué, dans la seconde de ces pièces, Messieurs, un plan sage et régulier, de l'invention et la physionomie de l'épopée; dans toutes les trois, de la chaleur, de beaux mouvemens, une facilité remarquable, de l'habitude, des vers sonores et bien tournés; mais vous y avez désiré aussi plus de poësie dans l'expression, de soin dans le style, de correction même dans la prosodie.

Eplire à Corneille, Nº 14.

Cette pièce est loin d'être sans mérite, et dénote dans l'auteur d'excellentes dispositions. Malheureusement, ce n'est point une épître, comme le titre l'annonce; c'est plutôt une déclamation poëtique en l'honneur de Corneille. L'auteur aurait dû sans doute soumettre ses idées à un plan plus régulier, à un ordre mieux entendu, châtier avec plus de soin un style souvent harmonieux, presque toujours noble, mais quelquesois un peu dur, quelquesois aussi, négligé. Il a écrit d'inspiration, et ne s'est pas apperçu qu'il s'égarait souvent; mais alors même qu'il se trompe de route, sa marche est libre, sûre et naturelle. C'est avec peine que l'Académie a vu, dans cette pièce, des désauts qui déparent une composition d'ailleurs pleine de verve et de beaux vers.

#### La Traite des Nègres, No 15.

Le sujet était beau, séduisant, quoiqu'il cût déjà été traité. Il prêtait au développement des sentimens les plus touchans et les plus généreux. Il n'a pas semblé à l'Académie que l'auteur en eût tiré tout le parti possible; et si elle y a vu de la sensibilité, quelque noblesse, plus d'un vers heureux et facile, elle n'y a pas rencontré cependant, à un degré assez marqué, la correction, l'élégance et la purété, élémens indispensables de tout succès en littérature.

Je n'ai rien à vous dire, Messieurs, d'une autre pièce intitulée: La Mort du Tasse. Elle ne vous est parvenue que long-tems après le délai indiqué, et au moment où vous vous trouviez dans l'impossibilité de vous en occuper, puisque le rapport de la commission était terminé et soumis à l'Académie, qui déjà en avait adopté les conclusions.

Avant de vous entretenir des deux ouvrages les plus remarquables parmi tous ceux qui vous ont été adressés, je me conformerai à vos intentions, Messieurs, en payant aux auteurs des dissérentes pièces dont je viens de parler, le tribut d'éloges qu'ils méritent, pour le talent plus ou moins distingué dont ils ont fait preuve. Quelques-uns d'entr'eux, fayorisés par le choix de leur sujet, ont trouvé l'occasion de manifester en beaux vers leur amour pour l'auguste famille sous laquelle nous avons le bonheur de vivre. Vous avez applaudi à des sentimens qui sont les vôtres, et vous avez vu, avec joie, la poësie dresser des autels à la vertu. Si le sujet des autres pièces ne comportait pas de semblables développemens, leurs auteurs n'en ont pas moins de justes droits à vos éloges, pour la pureté de leur morale, la noblesse de leurs maximes, et la générosité de leurs idées. Que ces écrivains, quels qu'ils soient, ne s'écartent point de la route qu'ils se sont tracée; qu'ils redoublent de zèle

dans leurs études, l'Académie royale s'estimera toujours heureuse de pouvoir couronner dans un seul vainqueur l'honnête homme et le bon écrivain.

J'arrive aux deux dernières pièces : la première intitulée : La Destinée de l'Homme, épître à M. de la Martine, Nº 9, à qui vous allez décerner une mention honorable ; la seconde ayant pour titre : Course poétique dans les Alpes Suisses du Canton de Berne, N° 10, qui vous a paru mériter le prix, et dont, lecture va être donnée à la suite de ce rapport.

Ce n'est pas, Messieurs, que ces deux productions vous aient paru sans défauts; vous avez désiré, dans la première, une meilleure ordonnance du plan, plus de clarté dans certains passages, plus de simplicité dans certains autres.

Vous avez trouvé, dans la seconde, quelques longueurs, des détails par fois peu utiles, des tableaux où la vie n'était pas assez répandue; mais, d'un autre côté, vous avez vu, dans les deux productions, un talent réel pour la poësie, de belles images, de beaux vers, de grandes pensées, des détails gracieux, une imagination riche et féconde; vous avez pensé enfin que le prix était mérité, et vous avez saisi avec empressement l'occasion de donner aux amis des lettres un éclatant témoignage d'intérêt, de bienveillance et de protection.

#### PRIX DÉCERNÉ.

M. le président a ouvert le billet cacheté du n° 10 et a lu : Lemonnier (André-Hippolyte), avocat à la Cour royale de Paris, ancien élève du lycée de Rouen. Le prix décerné à M. Lemonnier, a été remis à son père, peintre du Roi, membre de l'Académie, présent à la séance.

#### PRIX PROPOSÉS POUR 1823.

L'Académie propose, pour sujet d'un Prix qui sera décerné dans sa séance publique de 1823, la question suivante:

Suivant M. Portalis, « dans chaque pays le peuple crée la » langue, les savans l'enrichissent, les philosophes la règlent, » les bons écrivains la fixent; » l'Académie propose de décider si la langue française a passé par tous ces périodes, et à quelle époque, bien déterminée, par chacun.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Chacun des Auteurs mettra en tête de son Ouvrage une devise qui sera répétée sur un billet cacheté où il fera connaître son nom et sa demeure. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où l'Ouvrage aurait remporté le prix.

Les Académiciens résidants sont seuls exclus du concours.

Les Ouvrages devront être adressés, francs de port, à M. Bignon', Secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Belles-Lettres, avant le 1<sup>er</sup> juillet 1823. Ce terme sera de rigueur.

#### PRIX EXTRAORDINAIRE.

L'Académie a prorogé jusqu'au 1er avril 1823, terme de rigueur, le concours pour le prix extraordinaire sur la question suivante :

Quelle fut, sous les Ducs de Normandie, depuis Rollon jusques et y compris Jean-sans-Terre, l'Administration civile, judiciaire et militaire de la Province?

Le prix, de la valeur de 1500 fr., sera décerné dans la Séance publique du mois d'août 1823.

Chacun des Auteurs mettra en tête de son Ouvrage une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, où il fera connaître son nom et sa demeure. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où l'Ouvrage aurait remporté le prix.

Les Académiciens résidants sont seuls exclus du con- cours.

Les Ouvrages devront être adressés, francs de port, à M. Bignon, Secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Belles-Lettres; avant le 1er avril 1823. Ce terme sera de rigueur.

### NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. BOULLENGER,

Président du Tribunal de première instance de l'arrondissement de Rouen;

PAR M. ADAM.

Messieurs,

Honorer la mémoire de ceux que nous avons aimés, conserver leur souvenir dans nos cœurs, et les faire revivre dans nos discours en disant ce qu'ils ont fait de beau et de bon, c'est à la fois le devoir, la consolation et la jouissance prolongée de l'amitié.

Le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, les hommes de toutes les contrées, de toutes les religions, pratiquent, sous des formes différentes, mais avec le même respect, ce culte touchant inspiré par la nature.

Cependant qui pourrait modérer notre douleur, quelle vaine consolation scraient pour nous ces hommages rendus aux plus illustres morts, si déjà ils n'étaient plus qu'une poussière inanimée?

Nous, Messieurs, à qui nos études rappellent plus particulièrement que cette vie ne peut être le terme de notre existence, il nous appartient de célébrer les hommes vertueux, dont l'ame dégagée de ce corps mortel, jouit sans doute d'une félicité que la saine philosophie et les oracles divins nous ordonnent également d'espérer.

Pleurons nos amis, puisqu'il nous est accordé de nous affliger des maux et des pertes que la nature nous impose, mais sachons mettre un terme à nos regrets.

Ne consondons point ce qui convient le plus à notre bonheur particulier avec ce qui importait véritablement aux objets de notre attachement, et ne nous resusons point aux consolations que la raison nous présente.

Le confrère, le magistrat dont nous déplorons la perte, a vécu trop peu sans doute pour sa famille, pour ses amis, pour nous, pour le public; il a trop vécu peut-être pour son bonheur, mais certainement assez pour sa gloire.

Peu d'hommes, quelque longue qu'ait été leur vie, ont fait autant de bien, et laissé d'aussi honorables souvenirs.

Il appartenait à une bouche plus éloquente de vous retracer les principaux traits de la vie de M. Boullenger. J'ai désiré, et votre Secrétaire m'a permis de rendre cet hommage à un collègue pour lequel mon respect égalait mon attachement; mais, comme le disait, dans une circonstance semblable, le respectable doyen de cette académie, pour louer l'homme de bien, il suffit de raconter avec vérité l'histoire de sa vie.

M. Boullenger naquit à Rouen, le 26 février 1759. Ses parens y exerçaient d'une manière distinguée le commerce, qui a toujours été en honneur dans cette ville.

Il sit ses études à Paris, au collége du Plessis. Une application soutenue lui procura des succès constans, gage assuré de ceux qu'il devait obtenir un jour dans quelque carrière qu'il lui convînt d'entrer.

Celle du commerce lui était ouverte. Il avait toutes les qualités qui caractérisent un commerçant vraiment digne de ce nom : amour de l'ordre et du travail, élévation de sentimens, esprit juste et solidement orné; il y joignait un grand désintéressement et un goût fortement prononcé pour tout ce qui se rapporte particulièrement à l'ordre public. Il avait donc aussi toutes les qualités.

indispensables dans la magistrature. Il embrassa cette profession, la plus noble de toutes pour qui sait les remplir comme lui.

En 1787, il sut pourvu de la charge de lieutenant-général au bailliage et siége présidial de Rouen.

Personne n'ignore à quel prix les hommes les plus recommandables obtiennent l'estime publique, précieuse et seule digne récompense de leurs veilles.

Quel fut donc M. Boullenger, dès les premiers momens où il exerça ses fonctions, puisque dans le peu de tems qui s'écoula, depuis 1787 jusqu'au commencement de la révolution, il fonda cette réputation solide dont il fut toujours environné et qui lui survivra long-tems?

Il nous est aisé de le concevoir, à nous, Messieurs, qui avons eu l'avantage d'être son collaborateur.

La charge de lieutenant civil donnait à M. Boullenger le droit de présider les Etats du bailliage de Rouen, en l'absence du grand bailli, qui était toujours l'un des personnages les plus éminens du royaume.

M. le duc d'Harcourt, gouverneur de la province de Normandie, était grand bailli d'épée du bailliage de Rouen, lorsque le roi convoqua les Etats généraux, en 1789.

M. le duc d'Harcourt était aussi à cette époque gouverneur des enfans de France. Cette fonction ne lui permettant pas de quitter la cour et de venir présider les Etats, M. Boullenger dut le représenter.

Une compagnie respectable, aux membres de laquelle M. Boullenger savait rendre l'honneur qui leur était dû, la cour du parlement pensa que, dans la circonstance, la présidence des états devait appartenir à l'un de ses magistrats supérieurs. M. Boullenger sitivaloir avec décence, mais avec courage, les droits de la magistrature dont il

était revêtu. Le roi consacra une prétention juste et appuyée sur les lois et ordonnances qui constituaient alors le droit public du royaume.

M. Boullenger présida les Etats qui s'ouvrirent le 15 avril 1789.

Le discours qu'il prononça dans cette circonstance respirait les sentimens du plus sage patriotisme, attachement sincère pour la France et pour un roi, bien digne (ce sont les expressions de M. Boullenger) de cet amour pur, de cette sensibilité reconnaissante, de ce dévouement sans borne dont les cœurs de tous les Français étaient pénétrés pour ses bontés.

Si M. Boullenger parle du clergé, c'est pour rappeler que dans tous les tems cet ordre fut en France le défenseur des princes et le protecteur des peuples. Il rend un hommage bien mérité à cette noblesse qui ne connaissait de gloire que de servir sa patrie et son roi; il donne de justes éloges à cette classe modeste, éclairée et vertueuse, qui, sans titres et sans distinction, enrichit l'état par son industrie et sait aussi le défendre au prix de son sang: et de l'estime mutuelle que les membres de ces trois ordres devaient se porter, l'orateur fait sortir l'espoir d'une union sans laquelle il n'est ni gloire ni prospérité.

Le public donna à l'ordonnance royale qui avait maintenu M. Boullenger dans le droit de présider les Etats, un assentiment bien glorieux pour lui.

Quoiqu'il fût jeune encore, et seulement depuis trois ans à la tête du bailliage de Rouen, il sut élu premier suppléant des députés aux Etats généraux. Ces députés étaient, pour la ville, le cardinal de la Rochesoucault, le marquis de Mortemer, le comte de Try, MM. de Frondeville, de Belbeuf, Thouret, Lecouteulx de Canteleu, et de Fontenay. M. Boullenger sut élu à l'unanimité des suffrages, ce qui était, disent les pa-

piers du tems, un juste tribut de l'estime universelle qu'il s'était acquise pendant les pénibles et délicates fonctions de sa présidence. Sa modestie l'àyant porté à prier MM. les électeurs de faire un autre choix, une acclamation générale et des applaudissemens soutenus l'ont forcé d'accepter.

L'année suivante, le Roi donna à M. Boullenger un témoignage particulier de sa confiance, en le nomment l'un de ses commissaires pour la formation du département de la Seine-Inférieure.

Egalement considéré du prince et de ses concitoyens, il sut, à des époques très-rapprochées, élu membre de la première administration départementale, et président du tribunal du district de Rouen.

Ainsi l'estime et la reconnaissance publiques le rétablirent précisément dans les mêmes fonctions dont peu d'années auparavant le Roi l'avait investi.

M. Boullenger, possesseur, avant la révolution, d'une charge importante à laquelle étaient attachés de grands privilèges, obtint, par ses qualités personnelles, là confiance de ses concitoyens. Replacé dans la magistrature par les élections publiques, il conserva pour le Roi le respect et l'attachement qu'il lui avait porté dans tous les tems.

Depuis l'époque dont nous parlons, que de changemens? M. Boullenger à toujours été le même. Il ne pouvait vairier, parce que sa conduite était réglée par des principes sûrs et invariables. M. Boullenger était le défenseur du trône, parce qu'il était convaince que le gouvernement monarchique était le seul qui convînt à la France; il aimait la personne du Roi comme tous les Français l'aimaient, parce que le Roi était bon et voulait le bien.

M. Boullenger mérita l'estime publique et l'obtint; il

le véritable honneur. Mais il ne rechercha jamais cette faveur que le peuple prodigue follement à ses slatteurs, il aurait rougi de la partager avec eux.

En septembre 1791, il fut nommé député du département de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative, qui, certes, eût terminé sa session d'une manière moins regrettable, si l'esprit de sagesse qui avait présidé aux élections de notre pays avait aussi dirigé les électeurs des autres départemens de la France.

M. Boullenger sut à l'assemblée législative ce qu'il sut dans tout le cours de sa vie, l'ami de l'ordre. Il avait étudié avec soin nos anciennes lois; il les connaissait parsaitement et les avait sait exécuter pendant plusieurs années. Il savait de quelles modifications, de quelles résormations elles étaient susceptibles. Egalement éloigné de la manie de détruire tout ce qui existe, et de ce respect aveugle pour les anciennes institutions qui ne permet d'y rien changer malgré les changemens survenus dans les mœurs et l'état du peuple, touché du seul désir de voir la France heureuse, M. Boullenger aurait concouru de la manière la plus utile à l'œuvre auquel il se crut appélé, à la révision, au persectionnement de notre législation,

Mais déjà les chess de parti usurpaient presqu'exclusivement la tribune où ils préludaient aux terribles combats qu'ils devaient bientôt se livrer.

M. Boullenger ne conserva pas long-tems l'espoir dont il avait pu se flatter en acceptant la mission qui lui avait été confiée. Il eut la douleur de voir proclamer dans le sein même de l'assemblée législative les systèmes désastreux dont on ne tarda pas à ressentir les funestes effets.

Il vit le Roi obligé de fuir du palais de ses ancêtres et de se refugier dans cette même assemblée, qui l'eût sans doute reconduit en triomphe si les députés rouennais avaient pu être entendus. fi donna du moins à Louis XVI, il donna à ses commettans des preuves non équivoques de sa fidélité.

Il s'avança avec les membres les plus respectables de l'assemblée; au-devant de l'infortuné Monarque; il éloigna de son auguste personne les slots d'une populace régarée et surieuse; et; au risque de sa sûreté personnelle et de sa vie, il lui sit un rempart de son corps.

Comme la plupart des meilleurs citoyens, M. Boullenger sut écarté des affaires publiques; comme la plupart d'entr'eux, il devint suspect aux dominateurs de la France, et sut privé de sa liberté.

La prison ne pouvait effrayer celui qui ne craignait pas la mort. M. Boullenger supporta avec tranquillité sa détention qui dura plus d'une année.

Rendu à sa famille, il vécut dans la retraite jusqu'en 1800. Là il s'occupait à former le cœur de ses fils; là il exerçait la plus belle comme la plus utile magistrature, celle qui lui était volontairement déférée par ses concitoyens.

Il cût vécu heureux, si des chagrins domestiques n'avaient troublé ses jours. Mais déjà son épouse restentait les atteintes de la maladie qui, après des souffrances extraordinaires, supportées avec un courage plus extraordinaire encore, la conduisit enfin au tombeau.

Le premier juin 1800, M. Boullenger sut rappelé de sa retraite, et nommé membre du Conseil général de département.

Il sut bientôt apprécié par ses collègues qui le choisirent pour secrétaire du Conseil. Il a rempli pendant cinq ans ces sonctions laborieuses. Immédiatement après, il a été élu président du même Conseil, et a continué de l'être pendant toutes les sessions suivantes, à l'execption des deux dernières, lorsque le dérangement de sa santé l'obligea à demander quelque repos.

Je ne chercherai point à pénétrer dans le secret des

quer les connaissances, le zèle, la sagesse qui distinguaient M. Boullenger. Les suffrages réitérés de ses estimables collègues le recommandent bien mieux que je ne pourrais faire.

En 1802, M. Boullenger reparut dans la magistrature en qualité de juge au tribunal d'arrondissement, dont il suit nommé vice-président deux mois après, et président en 1805.

Ge sut avant cette dernière époque, en 1803, jorsqu'il était vice-président du tribunal, qu'il sut appelé à l'Académie.

Depuis près de douze ans cette Compagnie avait cessé de se réunir....

Tes circonstances propices lui ayant permis de reprendre ses travaux, elle chercha à réparer les pertes qu'elle avait faites en s'associant les hommes les plus recommandables par leur amour pour les sciences, les lettres et les arts, par leurs mœurs, par les fonctions qu'ils exerçaient, par la considération qu'ils s'y étaient acquises.

M. Boullenger eut l'honneur d'être choisi pour remplir une des places vacantes.

Nous avons eu trop rarement l'avantage de le posséder, mais nous savions respecter le motif qui le retenait loin de nous. Comme sa samille et ses amis, nous savions sacrisser le plaisir de le voir et de l'entendre, au bonheur public, pour lequel il se sacrissait lui-même tout entier.

Retournons donc avec lui dans la carrière où il vient de rentrer et qu'il parcourut si glorieusement jusqu'à la fin de sa vie.

Sa longue retraite n'avait point été un tems perdu, il l'avait employée à de nouvelles et prosondes méditations sur la législation. Il avait suivi avec attention les discussions des Codes qui surent publiés peu de tems près sa nomination; et il apporta au tribunal, avec la connaissance de notre ancien droit; une intelligence par-faite des lois nouvelles.

Place à la tête du tribunal dans des tems encore vois sins de son organisation; M. Boullenger s'occupa d'une foule de détails que le législateur n'avait pu ni du prévoir. C'est particulièrement à son expérience et à ses soins que sont dûs les divers réglemens relatifs à la police de ce corps et à la distribution de ses travaux. C'est à lui que l'on doit le bel ordre qui régne dans les greffes et dans les archives, dépôt long-tems négligé, où sont rensermés les titres de l'état des citoyens. Tout ce qui pouvait être utile au public paraissait un devoir à M. Boullenger; souvent il a passé une partie des nuits à vérisier les expéditions des jugemens et autres actes du tribunal. Ces voluntineux registres, la plupart signés. de sa main; aitesteront à ses successeurs et son zèle et son exactitude; son impartialité et sa délicatesse sont. attestées par tous les justiciables sur les intérêts desquels il eut à prononcer.

Les audiences n'étaient que la moindre partie de ses occupations; il employait le reste des journées à examiner avec une attention toute particulière les affaires qui offraient le plus de difficultés. Il écoutait avec patience les personnes qui désiraient l'entretenir; plus d'une fois il a porté les plaideurs les plus obstinés à terminer leurs contestations par des transactions presque toujours plus avantageuses que des jugemens.

S'il fallait descendre dans ces asiles de la douleur où des infortunés, victimes de passions violenies ou de maladies cruelles, languissent privés de leur raison, c'était M. Boullenger qui prenaît ce soin, et rarement il les quitta sans leur avoir laissé quelque consolation, et sans avoir adouci leur misère.

Juge né des dissentions domestiques, il eut souvens

des époux qui, sans sa tendre sollicitude, se seraient deshonorés par une séparation et des procédures scandaleuses.

Si un père irrité des désordres de ses ensans, voulait user contr'eux de la mesure rigoureuse de l'emprisonnement, M. Boullenger savait lui en faire sentir tout le danger, le camener à des sentimens plus doux et plus conformes à ses véritables intérêts, tandis qu'il inspirait aux ensans une crainte plus vive et plus salutaire par la menace, que par l'emploi d'une punition effrayante, et les retenait ainsi dans le devoir et dans le respect dû aux auteurs de leurs jours.

Si le désordre des enfans prenait sa source dans l'insouciance ou le mauvais exemple des pères, avec quelle énergique éloquence il faisait rentrer en eux-mêmes, et forçait au repentir ces pères coupables, dont la conduite désormais plus régulière et les soins vigilans ont suffi pour rétablir chez eux les bonnes mœurs.

Ainsi, par la prudence d'un bon magistrat, l'événement qui pouvait porter le désespoir dans une maison, devenait l'occasion de sa tranquillité et de son bonheur.

Ce sut surtout pour cette classe que la misère semble écarter du sanctuaire de la justice, pour les pauvres, dont les bénédictions ont accompagné son cercueil, qu'il suit à la sois et un magistrat et un père.

Sans forme judiciaire, sans autre autorité que celle qui naît de la consiance, il appelait les malheureux dont quelque trouble assignait la famille; il les écoutait, leur adressait quelques paroles de paix, et ils sortaient consolés. S'ils résistaient, il prenait un ton plus sévère, et ordonnait ce qu'il avait conseillé, et le respect qu'on lui portait, et la crainte de l'ossenser rendaient dociles ceux que ses remontrances n'avaient pu ébranler.

Pour connaître ce que sut M. Boullenger, il saudrait

avoir passé près de lui les jours, les mois, les années, parce que les jours, les mois, les années entières de sa vie furent consacrés à des actions uriles. Le détail si intéressant de ses occupations journalières serait au-dessus de mes forces; mais, Messieurs, en est-il besoin? Qui de nous, qui de nos concitoyens n'a été témoin d'un grand nombre des faits que je pourrais raconter?

Tout à ses devoirs et tout à l'honneur, M. Boullenger mérita le noble prix institué pour le guerrier qui consacre sa vie à sa patrie. Le 31 mai 1810, il sut décoré de la croix d'honneur. A cette récompense, le Roi a joint, en 1821, le titre de baron qui, transmis à un fils, son digne imitateur et à ses descendans, perpétuera d'âge en âge le souvenir de ses vertus.

Messieurs, j'ai voulu peindre un grand magistrat, j'ai dû prendre M. Boullenger dans les momens où il jouis-sait de la plénitude de la vie. Je n'essayerai pas de vous le représenter à ses derniers momens luttant contre la mort et déjà abattu par la force du mal.

Il avait eu, pendant sa vie, de trop fréquentes occasions de penser à la mort, il l'attendait avec calme, sans faiblesse et sans vaine ostentation.

Mais je ne tairai point un trait qui le loue mieux que nos discours, et qui semble le rapprocher d'un des plus illustres ayeux de notre sage monarque, Louis XII, de glorieuse et consolante mémoire. Lorsque les crieurs publics annoncèrent dans les rues de Paris: Le lon Roi Louis, le père du peuple est mort, les habitans de cette grande cité répétaient: Le père du peuple est mort.

Lorsque nous avons accompagné les tristes restes de M. Boulienger jusqu'à l'endroit où nous devions nous en séparer pour jamais, une foule immense suivait aussi le convoi, et plus d'une fois mêla aux chants religieux, ces cris: C'était un bon magistrat; c'était le protecteur du peuble.

Service of the servic

#### OUVRAGES

Dont l'Académie a ordonné l'impression en entier dans ses Actes.

LE SAC DE PAVIE.

FRAGMENT D'UNE HISTOIRE MANUSCRITE D'ITALIE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1814,

TRADUIT DE L'ITALIEN DE M. BOTTA.

PAR M. TH. LICQUET.

Cependant, pour combler le goussire de la guerre, Buonaparte frappait la Lombardie, sa conquête, d'un impôt de vingt millions de francs. Il autorisait en outre les commissaires et les officiers de son armée à recouverer, par la force, les denrées dont il avait besoin, en donnant toutesois un récépissé à l'acquit. Son intention était que la contribution portât de présérence sur les riches et sur les corps ecclésiastiques qui jouissaient depuis si long-tems de l'immunité des taxes. L'exécution sut consorme à son désir; mais les riches, soit qu'ils se sentissent chargés à l'excès, soit qu'ils n'aimassent pas le nouvel ordre de choses, répandirent sourdement des alarmes, firent partager leur mécontentement à tous, seux qu'ils fréquentaient, et congédièrent leurs nome

breux domestiques. Ceux-ci, mal disposés à exuse de leurs anciennes habitudes, aigris d'ailleurs par leur misère présente, semaient partout, et principalement parmi le bas peuple, des étincelles capables d'allumer le plus violent incendie. Pour prévenir ce danger, et attendu, que les riches habitaient surtout Milan, la municipalité: ordonna que les maîtres continueraient de payer les gages de leurs domestiques; mesure insuffisante par la disticulté, d'amener les domestiques à dénoncer leurs maîtres. Elle ne s'en tint pas là; embarrassée au point de ne pouvoir s'y reconnaître, et ne sachant plus comment pourvoir à la fois au logement des troupes, aux fournitures obligées de toute espèce, aux gratifications, à la table des généraux, des commissaires, des commandans et des officiers, elle établit, sous le nom d'emprunt, un impôt extraor. dinaire de quatorze deniers par écu sur la valeur des maisons et des biens ruraux dans le Milanais. Je passe, sous silence l'enlèvement des chevaux et des voitures; ces objets appartenant, comme on disait, à des aristocrates, il paraissait tout simple à chacun de s'en emparer. Joignez à cela les excès habituels des gens de guerre, et. plus fréquens dans cette armée que dans toute autre 📢 parce qu'à l'orgueil de victoires éclatantes et multipliées se réunissait toute l'ardeur d'une opinion politique fortement opposée à celle des peuples au milieu desquels elle se trouvait. Je parle ici en général, mais surtout des chess supérieurs; beaucoup d'ossiciers subalternes, au contraire, soit par l'esset d'une éducation distinguée, soit par bonté naturelle, se comportèrent, en public et en particulier, de manière à se concilier la bienveillance du peuple. conquis ; et, grace à cette harmonie des caractères, les milanais s'étaient samiliarisés avec eux, au point d'ou blier entièrement l'impression née de la terreur des armes et des véxations exercées par ceux là même qui, su lieu de donner l'ordre et l'exemple de la modéra-

tion, ainsi que leur grade leur en imposait l'obligation, encourageaient les désordres commis sous leurs yeux. Mais ce qui contribuait le plus à exaspérer les esprits, c'était les réquisitions arbitraires de denrées que certains hommes faisaient dans les campagnes, soit pour l'entretien de l'armée, soit pour leur compte personnel. En effet, affranchis de toute surveillance, dans les villages, ils dépouillaient le riche et le pauvre, les partisans de la France aussi bien que ses ennemis; multipliant en outre la menace et l'insolence, que l'homme pardonne plus dissicilement qu'un mauvais traitement; conduite d'autant plus imprudente, qu'en soulevant l'indignation des peuples, on consumait sans fruit en peu de jours ce qui aurait pu suffire aux besoins de plusieurs mois, et que les contrées les plus riches inclinaient rapidement à une misère complette. Tout cela excitait à la haine contre les Français et plus encore contre les Italiens qui secondaient leurs actes ou partageaient leurs opinions. Le peuple ne séparait pas les bons des méchans; il les enveloppait au contraire dans une réprobation commune, parce qu'il voyait que tous favorisaient l'entreprise d'une nation à qui la violence avait ouvert le chemin du pays, d'une nation perturbatrice de l'antique repos et du bonheur de l'Italie. A la vérité, les patriotes italiens criaient bien haut à la liberté, ils criaient même beaucoup plus haut qu'il ne convenait, mais pouvaient-ils espérer que dans l'esprit d'un peuple accablé d'impôts, et aigri par les excès du soldat, un mot vain et abstrait prévaudrait sur un mal réel et présent. Ce peuple détestait une liberté qui le montrait à lui escortée de l'injustice et de la rapine. L'indignation était donc manifeste et la force seule l'empêchait d'éclater. Frappés dans leurs biens, blessés dans leurs opinions, les nobles se prévalaient de ce mécontentement général, et ils étaient secondés par les amis de l'Archiduc

et par les Catholiques inquiets pour la religion et pour leurs propriétés; on répandait audacieusement dans les campagnés le bruit de la fin prochaine de la domination étrangère; on répétait que l'Italie était le tombeau des français; que si leurs irruptions avaient toujours été rapides, leur fuite ou leur extermination l'avaient été d'avantage; que Dieu ne permettrait pas à un peuple ennemi de son nom un long séjour dans cette même Italie où siégeait son saint vicaire; que déjà les enseignes de l'Autriche flottaient de nouveau entre le Tesin et l'Adda; que des montagnes du Tyrol descendaient de puissantes armées impériales; que les armes vacillaient dans les mains du français insolent; que le moment était venu de s'unir, de s'armer, de se lever pour la défense de ce que l'homme a de plus cher, de plus respectable et de plus sacré; que les faveurs et les récompenses du ciel attendent ceux qui préférent la patrie à l'existence; que le succès était certain, et que déjà les enseignes de la république suyaient au loin devant les aigles de l'empire.

Ainsi croissait un mécontentement dont on attendait les résultats les plus funestes. Le comte Gambarana, homme actif et grand ennemi du nom français, passait alors pour l'auteur principal de ces instigations; il ajoutait que les français avaient le projet d'enrôler de force la jeunesse de Lombardie, de l'incorporer avec les soldats de la république et de la faire marcher contre l'empereur. Une fois alarmés, les esprits accueillent avidement tous les bruits qui circulent; et, malgré les efforts des magistrats choisis par les français, quoique pussent faire leurs partisans pour persuader le contraire au peuple, celui-ci resta persuadé de l'exactitude des rapports, et s'en pénétra chaque jour d'avantage. Au milieu de ces ressentimens, une action vraiment horrible fut commise à Milan; la haine rompit alors toutes ses digues, et

da comme un fleuvo-

Il y avait à Milan un mont-de-piété très-riche où se conservaient, soit gratuitement et à titre de dépôt, soit à intérêt comme nantissement, de fortes sommes d'or et d'argent, des bijoux de la plus grande valeur, et différens autres objets de moindre prix. Selon l'usage, en Italie, une grande partie de ces dépôts formait la dot de pauvres demoiselles, et s'y tenaient en réserve par les parens jusqu'au moment du mariage de leurs enfans. Le mont-de-piété était sacré pour tous, non-seulement parce que c'était un gage de foi publique, mais encore parce que la meilleure partie des consignations appartenaient à des personnes peu favorisées de la fortune ou victimes d'événemens malheureux.

Telle était la confiance des peuples pour cet établissement, que ni la guerre qui s'approchait, ni les terreurs qui l'avaient devancée ou qui marchaient à sa suite, n'avaient pu décider les propriétaires à retirer leurs dépôts ou leurs gages. Persuadés, comme chacun l'était, que le vainqueur respecterait des objets qui n'étant point propriété publique, mais bien patrimoine des individus, portaient avec eux le principe de leur garantie et de leur inviolabilité. Ils ne déplacèrent donc point leurs dépôts, idéc qui leur serait venue sans doute s'ils avaient pensé que, dans une chose aussi sacrée, la crainte eût présenté plus de sûretés que la constance. Ils n'avaient pas sondé l'avidité des principaux chess républicains, puisqu'à peine Buonaparte et Salicetti eurent mis le pied dans la cité impériale de Milan, qu'ils s'emparèrent des objets les plus précieux du mont-de-piété, les dirigèrent sur Gênes, et donnèrent avis au Directoire qu'ils y resteraient à sa disposition. Cette spoliation fut bientôt connue; on ajoutait, et c'était en partic la vérité, que le bien des pauvres n'avait pas été plus respecté que celui des 🦺 siches. Cette circonstance, l'incontinence des soldats

les dévastations des campagnes, les emportemens des patriotes, dont les uns vantaient au peuple une liberté qu'il ne comprenait pas, dont les autres, par leur exemple, donnaient à penser que cette liberté n'était que l'oubli des mœurs, ensantèrent une indignation générale, au point que, d'un côté, prêtant l'oreille à des rapports sans sondement, de l'autre, ne voyant pas ou méprisant les dangers, on résolut de se soulever contre les Français. Milan lui-même ne sut pas exempt de troubles. Un jour que les républicains faisaient je ne sais quelle rejouissance autour de l'arbre de la liberté, le peuple en concut une telle fureur qu'il courut contr'eux et allait sans doute les maltraiter, si Despinois, à la tête d'un escadron de cavalerie, n'eût réprimé cette impétuosité et dispersé aussitôt la multitude; mais les choses ne se passèrent pas aussi tranquillement aux environs de la ville, surtout vers la porte du Tesin. Dans ces campagnes, les Français et les patriotes italiens voyageant seuls ou peu accompagnés, la force armée n'étant pas là non plus, comme à Milan, toute prête à les défendre, furent assaillis et massacrés par les paysans. Ces meurtres en présageaient de plus nombreux, et laissaient entrevoir les plus terribles conséquences. Toutefois le fort de la tempête était dans le bas pays, vers le Pô et le Tesin; à Binasco, principalement, la rage contre les Français et les jacobins, comme on les ap pelait, était parvenue à l'extrême. Bipasco était situé sur la grande route, à une égale distance entre Milan et Pavie; ses habitans et tous autres qui des pays circonvoisins étaient accourus dans la place, persuadés que les traitemens les plus cruels étaient permis contre des hommes qui, selon eux, pillaient les monts-de-piété, foulaient aux pieds la religion; égorgeaient tous ceux qui tombaient en leur pouvoir, soit qu'ils fussent Français, ou Italiens partisans de la France. Ce soulèvement n'ayant.

المراجع فللمستان والمستوال والمستوال والمستان وا

pas été prévu, un grand nombre de Français et même un détachement tout entier de soldats de cette nation furent inhumainement assassinés par cette multitude animée d'une fureur aveugle bien plus que du désir légitime de défendre la patrie contre l'étranger et ses adhérens.

Le bruit de l'approche des Autrichiens, repandu à dessein par les chefs des mécontens, acquérait chaque jour plus de consistance. Les populations du Pavesan se soulevèrent à l'exemple de Binasco. Armés de fusils, de pistolets, de sabres, de haches, de bâtons, de tout ce que le hasard leur avait offert, de tout ce que la rage leur avait fait saisir, les habitans marchent sur la capitale de la province. Ceux-là même, et le nombre en était considérable, qui savaient que l'arrivée des Autrichiens n'était qu'un bruit chimérique, ceux-là se réunissaient à la foule tumultueuse, persuadés qu'ils étaient que les Français accouraient pour mettre le sac dans Pavie. Les Pavesans eux-mêmes, déjà irrités à la vue d'un arbre de liberté planté sur la place publique par les amis du nom français, irrités encore par le brisement d'une statue équestre de bronze réputée antique et paraissant représenter un empereur romain, s'étaient soulevés dans la matinée du 23 mai, et parcouraient la ville, armés et Lurieux. La foule se pressait sur la place. Déjà, au milieu des cris, du tumulte et des rires bruyans de cette multitude effrénée, de jeunes ensans se groupaient autour de l'arbre, et se disposaient à l'abattre. Chaque heure, chaque instant voyait grossir le rassemblement. Le tocsin résonnait à coups précipités dans la ville, et se confondait, avec un bruit terrible, au tocsin des campagnes. Le peuple lançait des cris de mort contre les patriotes qui se cachaient dans les retraites les plus secrètes de leurs habitations; mais le peuple montra plus' de modération dans ses actes que dans ses paroles, et Les hommes paisibles s'étaient rensermés à la hâte dans leurs maisons, et attendaient avec anxiété ce que la fortune, dans un danger si pressant, allait faire pour leur salut ou leur perte. Les soldats français repandus dans les environs avaient été arrêtés. Ceux qui étaient restés dans la ville, au nombre de 400 environ, la plupart mal équipés, malades ou convalescens, ne s'éta ent refugiés qu'avec peine dans le château, où le désaut de vivres rendait pour eux une longue désense impossible.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les habitans des campagnes rivalisant de fureur avec ceux de la ville. Quelques individus parmi les plus opulens, soit qu'ils craignissent pour eux-mêmes, soit qu'ils se rappelassent que le peuple dechaîné s'en prend également à ses amiset à ses ennemis, et plutôt aux riches qu'à ceux qui ne le sont pas, soit qu'ils voulussent favoriser le mouvement, avaient fait apporter sur la place des barriques de vin, du pain, de la viande et d'autres comestibles en abondance. Au milieu d'une telle confusion, la voix des honnêtes gens était étouffée, les méchans triomphaient, les paysans, foule ignorante et forcénée, incapable de soumettre les événemens aux calculs de la raison, ne voyant aucun secours se présenter en faveur de leurs adversaires, s'abandonnaient d'avance à l'excès de leur joie, au délire de leurs espérances, et déjà se proclamaient, en idée, les libérateurs de Milan, de la Lombardie et de l'Italie toute entière.

Au même moment, arrivait à Pavie Haquin, général français, qui, n'ayant rien appris de tout ce tumulte, se rendait sans défiance au quartier-général de Buonaparte. Mais à peine avait-il mis le pied dans les murs, que, menacé dans sa personue, il fut entraîné à l'hôtel-de-ville où déjà beaucoup de soldats français, désarmés et au pouvoir de la multitude furieuse, attendaient, incertains,

ou la vie ou la mort. Après avoir caché Haquin dans l'endroit le plus reculé de l'hôtel, les magistrats mirent tous leurs efforts à calmer cette effervescence aveugle qui s'agitait autour d'eux; mais tous leurs discours furent inutiles, parce que la rage avait pris la place de la raison. Enfin, la populace effrénée force l'entrée de l'hô-. tel, s'empare du général français, et allait le massacrer, lorsque les officiers municipaux, lui faisant un rempart de leurs corps, le sauvèrent encore en ce moment. Cependant, frappé d'un coup de bayonnette au milieu des épaules, il fut traîné par les rues au milieu d'une foule immense qui, comme une bête féroce acharnée à sa proie, vociférait d'horribles clameurs, et cherchait à déchirer sa victime. Toutefois, tant de surie dut céder au courage des chefs de la ville, qui aimèrent mieux s'exposer eux-mêmes à la mort que de voir le général français égorgé à leurs yeux : exemple mémorable, digne des plus grands éloges, et fait pour honorer les annales de l'histoire !

En même tems que plusieurs des municipaux assuraient le salut de Haquin, d'autres travaillaient à la délivrance des Français arrêtés. Le succès couronna leurs efforts généreux, et beaucoup de Français, arrachés au plus grand péril, furent redevables de la vie à l'humanité des magistrats italiens qui, sans armes, par leurs exhortations seules et l'autorité de leur nom, parvinrent enfin à comprimer cette populace déchaînée.

Haquin eut bientôt l'occasion de manifester sa reconnaissance. Buonaparte, redevenu maître de Pavie, voulait faire périr les magistrats comme auteurs de la révolte. Haquin plaida leur cause avec zèle, et supplia Buonaparte, par les plus instantes prières, d'épargner des
vieillards plus propres à ramener le peuple à la soumission qu'à l'exciter à la révolte, des hommes étrangers au soulèvement qui avait en lieu; et qui, par une

l'avaient mis à même, lui et plus de cent cinquante français qui leur devaient la vie, de solliciter pour eux le biensait qu'ils en avaient reçu. C'est une grande satisfaction pour nous de pouvoir signaler l'action pieuse de ce bon et valeureux Français, de la saisir au milieu des destructions, des dévastations et des massacres; au milieu des accusations mutuelles, toujours condamnables parce qu'elles sont toujours exagérées, de perfidie chez les Italiens, et de cruauté chez les Français.

les Français inspirassent beaucoup déponvante; l'exaspération aveuglait les esprits, mais tous les gens de bien craignaient que cette rage ne cherchât un aliment dans le désordre et dans l'anéantissement de la malheureuse ville. Le jour n'ôtait rien à l'effroi, la nuit redoublait les alarmes, et cette noble cité se voyait réduite à périr, ou par la fureur intestine, ou par la vengeance de l'étranger. Ainsi se passèrent les deux nuits du 23 au 25. La garnison française réfugiée dans le château venait de capituler, le peuple se croyait plus que jamais certain de la victoire, et il touchait à la catastrophe déplorable qui devait couronner son entreprise insensée.

On était au 25 mai, lorsque tout-à-coup, d'abord dans le lointain et bientôt de plus près, on entendit retentir le bruit du canon; à chaque instant les coups se multipliaient plus rapides: tout annonçait un violent orage du côté de Binasco. Les uns disaient que c'étaient les Autrichiens qui approchaient, le plus grand nombre n'en croyait rien, tous commençaient à trembler sur l'avenir; les citadins surtout demeuraient consternés; les paysans, obscurs par le nom, inconnus par le domicile, pouvaient fuir facilement, à la vérité, au moment du plus grand danger, mais la ville, objet certain des

fureurs de l'ennemi, restait exposée au choc de cette

épouvantable tempête.

Buonaparte, après avoir laissé une garnison dans Milan, s'était dirigé sur Lodi, à l'esset de poursuivre, avec sa célérité accoutumée, l'armée vaincue de Beaulieu, lorsqu'il reçut la nouvelle du soulèvement de Binasco et de Pavie. Appréciant l'importance de ces' mouvemens, sachant qu'un incendie de cette nature est plus prompt à s'allumer qu'à s'éteindre, il retourna subitement à Milan, emmenant avec lui un escadron de cavalerie d'élite et un bataillon des plus braves grenadiers. Considérant ensuite que la multitude qui s'était révoltée avec sureur pouvait persister avec obstination, peut-être aussi voulant épargner le sang, il résolut d'envoyer à Pavie Mgr Visconti, archevêque de Milan. Il espérait que ce personnage, par l'autorité de son rang et de ses discours, ramènerait à des idées plus saines les esprits envenimes; mais, en même tems, voulant que la force assurât ce que les exhortations pourraient bien après tout ne pas opérer, il rassembla des troupes et les tint prêtes à marcher sur Pavie; elles le sirent sans délai, rencontrèrent, chemin faisant, les Binaschesiens, qu'elles rompirent sans efforts, et dont elles firent un grand carna e. Arrivées à Binasco, elles mirent le feu à plusieurs quartiers et réduisirent le village en cendre. Le peuple apprit par ce suneste embrasement que le carnage naît du carnage, que la flamme appelle la flamme, que les fourches, les bâtons et l'impétuosité désordonnée de la multitude sont de faibles armes contre les bayonnettes, l'artillerie et la discipline d'une armée. L'infortunée Binasco n'offrit pendant long-tems qu'un monceau de ruines fumantes et de cendres accumulées. sujet terrible de méditation pour le voyageur qui s'arrêtait à les contempler.

Cependant l'Archevêque arrivait à Pavie, et s'étant

placé au balcon de l'Hôtel-de-Ville, adressait à la foule rassemblée pour l'entendre, les exhortations les plus vives. Il rappelait la défaite entière des Autrichiens, la victoire complète des Français, la soumission générale des peuples, l'incendie de Binasco, l'arrivée des phalanges républicaines altérées de vengeance, l'approche de Buonaparte lui-même, vainqueur de tant d'armées, accoutumé à se laisser fléchir par la soumission bien plus qu'à pardonner à la résistance: » Pensez à Dieu, s'écriait-il, qui condamne toujours les excès; pensez à vos semmes bientôt veuves, à vos ensans bientôt orphelins; réprimez une sureur aveugle qui vous entraîne au précipice; songez à cette antique cité, séjour des mervellles de l'art, siége de tant de monumens magnifiques. Sans fortifications qui la protégent, sans armée qui la défende, elle serait soudain la proie d'une soldatesque étrangère animée à la vengeance par un capitaine invincible. Binasco est déjà réduit en cendre, la flamme va dévorer Pavie elle-même si vous cédez plutôt à une illusion maniseste qu'à la voix de celui qui, dans ses principes, dans son ranget dans sa vieillesse, trouve plus de motifs pour hair le mensonge que pour craindre la mort. »

Ainsi parlait l'archevêque, inspiré surtout par le désir de sauver la ville. Mais les furieux qui l'écoutaient se montrèrent plus accessibles à l'erreur de leur esprit qu'à la persuasion de ses paroles. Ils s'écrièrent qu'il ne fallait point prêter l'oreille aux discours de l'archevêque, qu'il était vendu aux Français, que c'était un jacobin, et, par de nouvelles injures, outragèrent la majesté du vénérable prélat. Il ne restait donc plus d'espérance à cette ville désolée. Désabusée dorénavant sur le vain secours des Autrichiens, certaine au contraire de l'approche menaçante des Français, la multitude ferma, barricada les portes, et distribua partout sur les mu-

railles, des armes et des soldats. Mais voilà que le vainqueur Buonaparte arrive comme la foudre, et enfonce à coups de canon ces portes mal assurées. Le peuple fait d'abord quelque résistance; mais, cédant bientôt à des armes réelles et à des bataillons disciplinés, il abandonne les murailles et s'ensuit en désordre. Les paysans regagnent, par différentes issues, les campagnes; les habitans se cachent dans leurs maisons. Que va resoudre le vainqueur? La ville s'attend au dernier désastre.

La cavalerie républicaine entra dans la ville au galop, massacrant tout ce qui se trouvait sur son passage. Une centaine de mécontens périrent dans cette première charge; Buonaparte lui-même se présente par la porte de Milan, pointe son artillerie contre la rue principale, et foudroye horriblement l'intérieur de la ville; scène de désolation et d'effroi, où se confondaient tout ensemble les éclats du canon, les gémissemens des fuyards et des mourans, le trépignement des chevaux et les cris de fureur des soldats acharnés à la destruction de la cité! La mort, qui planait dans les rues, poursuivait ses victimes jusques dans les habitations. Enfin le sac général est ordonné, Buonaparte livre Pavie à la merçi du soldat. A peine cette résolution terrible fut-elle connue dans la ville, qu'il s'éleva de toutes parts un douloureux concert de lamentations capables d'attendrir les cœurs les plus endurcis. Mais le soldat, farouche de sa nature, irrité d'ailleurs par le meurire de ses compagnons, se hâta de commettre des actes condamnables; non pas seulement pendant la paix, mais condamnables même pendant la guerre. Si le péril menaçait les fortunes, il menaçait aussi les personnes. La beauté la plus parfaite, la chasteté la plus pure n'étaient qu'un aiguillon de plus à la brutalité sans frein des pillards. Ces demeures, naguères heureux séjour de la sélicité des familles, étaient devenues celui

d'une douleur et d'un essroi sans exemples. Les pères et les mères voyaient outrager à leurs yeux ces vierges dont leur tendresse active avait jusqu'à ce jour environné de tant de soins la pudeur et l'innocence; et la perte la moins sensible était celle de la fortune. La rage de l'étranger laissait d'assreux vestiges dans les lieux les plus sacrés. Combien de nobles édifices mutilés, combien d'utiles et précieux ornemens dispersés et détruits! Le pauvre était plus à plaindre encore que le riche: celui-ci ne perdait qu'un mobilier, faible partie de son avoir ; celui-là perdait son unique ressource. Telles étaient les prémices de la liberté. Prétendra-t-on, en saveur de Buonaparte, que le sang de ses soldats égorgés demandait vengeance, que la sûreté de son armée autorisait de pareils excès? D'accord; mais était-il bien nécessaire de piller le mont-de-piété, d'insulter les personnes et de dévaster les campagnes? La raison veut donc que ces actes de barbarie soient rapportés à leur véritable origine; et c'est-là, n'en doutons pas, le jugement qu'en porte l'Etre suprême, juste appréciateur de nos œuvres.

La nuit du 25 mai descendit ensin, et vint couvrir, à la fois, les cruautés des vainqueurs et les souffrances des vaincus. L'obscurité redoublait encore la terreur. Aux gémissemens qui sortaient des lieux sombres et reculés, on devinait des excès dont l'humanité a le plus d'horreur et d'épouvante. C'est ainsi que s'écoula cette nuit affreuse, au milieu du mélange confus des cris poussés par le désespoir, des menaces de ceux qui, déjà chargés de dépouilles, en exigeaient encore davantage; des allées et venues continuelles des soldats courant à la rapine ou revenant du pillage. Scène déplorable, éclairée de tems en tems par les lucurs incertaines qui brillaient ça et là dans ces horribles ténèbres. Le jour qui survint ne vit cesser ni les tourmens ni les violences; seu-

lement, la soif de l'or qui ne s'éteint pas, continuait, plus ardente que la brutalité des sens qui s'appaise, et si le soldat se montrait toujours avide de butin, il ne songeait plus du moins à outrager la pudeur. Toutefois, le retour de la lumière rendait le spectacle plus dou-loureux, en exposant au grand jour l'effet du désastre de la nuit. Les habitans pouvaient mesurer par eux-mêmes toute l'étendue de leurs pertes; ils fondaient en larmes, pendant que les soldats, réunis en foule dans les maisons ravagées ou sur les places publiques, faisaient éclater une joie bruyante et des ris immodérés, buvaient, s'enivraient, racontaient avec jactance, à la manière des camps, leurs exploits réels ou supposés, et se félicitaient hautement d'avoir égalé les atrocités de l'injure par les atrocités de la vengeance.

Tel se montrait l'ensemble de la troupe; mais à Dieu ne plaise que l'indignation et la pitié dont nous ont remplis des actions si cruelles, nous fassent oublier les traits de bienfaisance dont s'honorèrent beaucoup de soldats français au milieu de cette épouvantable confusion. Un bon nombre d'entr'eux, détestant la faculté que leur donnait Buonaparte, refusèrent de souiller leurs mains du pillage de la ville : d'autres, plus généreux encore, se plaçaient au-devant des malheureux que la violence allait saisir, ou faisaient un rempart de leurs corps aux femmes infortunées que le déshonneur allait atteindre; des rixes sanglantes s'élevèrent mênie entre les uns et les autres, étrange querelle entre la compassion et la brutalité! J'ai entendu raconter à de jeunes et chastes vierges comment, dans cet extrême péril, des soldats français les avaient arrachées à l'opprobre; je l'ai entendu, et des larmes d'attendrissement ont coulé de mes yeux.

Chez quelques-uns de ces soldats, c'était impulsion spontanée de la nature; chez les autres, c'était la pitié qui les saisissait après coup. Entrés eux-mêmes dans

les maisons envahies, ils allaient prendre part au brigandage, lorsque, frappés subitement de l'épouvante et de la douleur des habitans, ils s'arrêtaient, et d'ennemis furieux qu'ils étaient devenaient en un moment gardiens fidèles et défenseurs généreux. Quelques-uns, voyant les femmes s'évanouir au spectacle des atrocités qui les environnaient, oubliaient aussitôt leurs projets de rapine, s'empressaient autour de ces femmes pour les rappeler à la vie et les rassurer, se montrant ainsi plus accessibles à la compassion qu'à l'avidité. D'autres enfin, transportés du délire général et déjà chargés de dépouilles, retournaient tout-à-coup restituer le fruit de leur rapine, par la seule idée qui se présentait à eux de la misère où allaient se trouver les propriétaires légitimes. Si donc, au milieu d'un tel désordre, quelques Français d'un naturel dépravé ne se laissèrent toucher ni aux prières ni aux lamentations de leurs victimes, d'autres firent preuve d'une bonté parfaite et d'une compassion plus puissante chez eux que la vengeance et l'avarice: d'autant plus louables en cette circonstance, qu'ils avaient encore à résister à l'exemple! N'oublions pas de dire que, parmi ces violations de la propriété, ces insultes à la chasteté, le sang du moins ne rougit point les mains du vainqueur, sujet bien digne, je ne dirai pas seulement de surprise, mais des plus grands éloges, puisque le soldat trouvait à la fois, dans le meurtre, impunité et profit. Une particularité très-remarquable dans cet évènement, fut le privilège accordé aux bâtimens de l'Université. Ils furent préservés dans ce désordre, encore bien qu'ils renfermassent, et surtout le muséum d'histoire naturelle, beaucoup d'objets de prix même pour des soldats. Ces égards avaient été recommandés par les chefs militaires, et c'est un des titres de Buonaparte à la reconnaissance de la postérité, qu'au milieu de pareilles fureurs, le soldat ait conservé pour

les études, et les objets qui en sont les auxiliaires, le respect qui leur est dû. Plus admirable encore fut la modération des officiers subalternes et des soldats euxmêmes, qui, remplis de vénération pour le nom de Spalanzani et d'autres savans professeurs, s'abstinrent, à la plus légère invitation, ou sans en avoir été nullement priés, de porter atteinte aux propriétés de ces savans: pouvoir suprême de la science et de la vertu, même sur les hommes accoutumés à vivre au milieu du sang et des armes.

Enfin le 26, à midi, se termina le pillage, ainsi que Buonaparte l'avait ordonné; satisfait de la punition insligée, le vainqueur ne chercha point à se venger de ceux qui, pris les armes à la main, et encore tout couverts du sang des français, avaient mérité, selon les lois, comme on dit, de la guerre, que les républicains les traitassent comme ils avaient traité les républicains. Un seul, dans le premier désordre, fut passé par les armes; trois autres, couverts de blessures et en danger de succomber, surent portés à l'hôpital. Les journaux et les écrits du tems racontèrent faussement que les magistrats, qui tous appartenaient à la noblesse, avaient été punis de mort, ils furent seulement privés de leurs charges et conduits à Antibes en qualité d'otages, aussi bien que plusieurs autres habitans des plus notables. De plus, les cloches furent enlevées dans toutes les campagnes, et les populations désarmées; l'ordre fut donné qu'au moindre mouvement d'une ville quelconque la place sût mise à seu et à sang.

Pavie, ébranlée par une secousse si violente, sut long-tems à revenir de sa stupeur et de son esseroi, mais ensin, au moyen d'un régime intérieur plus régulier, (régime toutesois compromis de tems en tems par les inconséquences ou les excès des patriotes), grace aux manières assectueuses des Français, et surtout à la

douceur du général Haquin, la consiance succéda bientôt à la crainte, chacun retourna à ses occupations accoutumées, et les habitans commencèrent à se samiliariser avec ces soldats, terribles par leur réputation, plus terribles encore par leurs actes. Le premier et le principal ornement de Pavie, c'était l'Université, les nouveaux magistrats ordonnèrent qu'elle reprît ses travaux, et les professeurs furent comblés de caresses. Les Français aussi, principalement ceux qui n'étaient point étrangers aux sciences et aux lettres, secondèrent cette bienveillance du gouvernement en faisant l'accueil le plus flatteur à Spalanzani, Scarpa, Volta, Mascheroni, Presciani, Brugatelli et les autres savans, lumière et honneur de l'Italie. C'est ainsi que parmi le fracas des' armes, se relevait l'Université de Pavie, et le plus bel ouvrage de l'empereur Joseph II trouvait des protecteurs et des appuis chez ceux-là même qui avaient enlevé l'Italie à ses successeurs. L'élection de Razori trouva seule des contradicteurs, non que Razori ne méritât, par ses connaissances et la générosité de son caractère, l'emploi qui lui était consié, sous ces rapports, au contraire, il en était très digne; mais, jeune encore, il entrait avec une ardeur extrême dans les voies nouvelles qui s'ouvraient, tandis que les autres professeurs, hommes graves, prudens et expérimentés, auraient youlu trouver dans leur collègue le desir de conserver un état de choses éprouvé, plutôt que cet amour pour des innovations incertaines.

## COURSE POÉTIQUE

#### DANS LES ALPES SUISSES

DU CANTON DE BERNE.

Creation's God! with thought elate,
Thy hand divine I see
Impressed on scenes, where all is great,
Where all is full of thee!

Miss Williams, Hymn written among the Alps.

Qu'un autre, dans ses vers, d'un riche citadin Vante complaisamment le prétendu jardin Où la fleur est soumise au dessin symétrique, Et que, d'un ton flatteur, sa muse didactique Célèbre des bosquets alignés au cordeau, Des cascades à sec et de honteux jets-d'eau; Qu'en un plan régulier ses rimes assemblées Du parterre insipide imitent les allées:

Moi, qu'on ne vit jamais aux modernes puissans Prodiguer la vapeur d'un mercenaire encens, Ami de la nature, aux cimes helvétiques

Je promène au hasard mes rêves poétiques.

Sommets inspirateurs, majestueux déserts,
Je viens vous demander de plus mâles concerts.

Salut, ô du grand Tell généreuse patric! Terre de liberté, belle et sière Helvétie, Salut, trois fois salut! Au loin, de toutes parts,

The same of the later of the same of the s

Tes rochers sourcilleux, augustes boulevarts,

A mes yeux étonnés élèvent dans les nues

Leurs frimas éternels et leurs têtes chenues.

Voici donc de l'honneur cet antique séjour

Où périt VVinkelried (1), où Tell reçut le jour (2),

Où l'homme remporta sa plus noble victoire!

Le voilà, ce théâtre et de neige et de gloire!....(3)

Monumens éthérés, votre imposant aspect

Me remplit à la fois de crainte et de respect;

La nature, à grands traits, de ses mains vénérables

Vous avait dessinés pour des faits mémorables.

Le sol français me quitte, et Berne, à mes regards, Etrangère déjà, découvre ses remparts.

Sur l'Aar captivé pompeusement assise,

Le fleuve l'embellit de son onde soumise (4),

Et des monts d'alentour les sommets verdoyans

La mettent à l'abri de l'injure des vents:

Les Alpes, au-delà, sévère paysage,

<sup>(1)</sup> On connaît le sublime dévoûment d'Arnold de Winkelried : la Suisse lui dut le succès de la bataille de Sempach, qui fut décisive pour l'indépendance helyétique.

<sup>(2)</sup> Guillaume Tell, le libérateur de la Suisse, et l'un des fondateurs de sa liberté, naquit à Burglen, village du canton d'Uri, à une demilieue d'Altdorf. Ce fut le 18 novembre 1307 qu'il tua, près de Kussnacht, Gessler, l'infâme oppresseur de sa patrie.

<sup>(3)</sup> Vers de Voltaire, dans son épitre à sa terre, près du lac de Genève.

<sup>(4)</sup> La ville de Berne est située dans une presqu'île sormée par la rivière d'Aar, que l'on appelle ici sleuve par extension. La vue dont on jouit à Berne est célèbre. Par-delà de riches campagnes et des montagnes verdoyantes s'étend un immense rideau des Alpes, dont le contraste sorme une perspective des plus magnifiques.

Tranchent l'azur du ciel, dans un lointain sauvage.

Là s'élancent mon cœur et mes vœux enchantés:

Je ne voyage point pour trouver des cités;

L'homme partout est l'homme, inconstant et fragile,

Et partout son étude est pénible ou stérile;

La nature, elle seule, en ses chastes attraits,

Ignore l'artifice et ne trompe jamais.

Me voici sous ta garde, ô nature! ô ma mère! Et d'un pied libre enfin je puis fouler la terre (1); Nul mortel entre nous ne vient s'interposer (2): Mon ame loin du monde aime à se reposer.

Des Alpes j'ai franchi la porte redoutable.

Thoune, qui décrira ton charme inexprimable (3)?

Quel poëte inspiré, quel magique pinceau

De tes bords gracieux traceront le tableau?

Qui pourra définir ta beauté romantique,

Ton idéal aspect, ton lac mélancolique?

Au déclin d'un beau jour, avec quelle douceur

Je savoure en ces lieux le calme et la fraîcheur!

Que ce beau lac me plaît! Que son onde est limpide!

# (1) Nunc pede libero Pulsanda tellus.

HORAT., od. 131.

<sup>(2) «</sup> Je m'écriais quelquesois : O nature! ô ma mère! me voici sous » ta seule garde : il n'est point ici d'homme adroit et sourbe qui s'inter» pose entre toi et moi. »

J.-J. Rousseau , Confessions , liv. XII.

<sup>(3)</sup> La ville de Thoune, l'une des plus élevées de l'Europe, est la clé des Alpes du canton de Berne. Elle est assise au bord d'un lac charmant qui porte son nom. Au lever et au coucher du soleil, la vue de ce lac et des montagnes qui l'entourent est d'une beauté impossible à décrire.

Spectacle ravissant! Vers son cristal liquide

Les monts et les forêts s'inclinent pour se voir;

L'astre des nuits s'admire au mobile miroir;

Les étoiles, du ciel sublime poésie,

Semblent y contempler leur lumière adoucie. . . . . (1)

Dans cette grande image, où tout est plein de toi,

Souverain créateur! je reconnais ta loi;

Partout, à chaque instant j'admire ta puissance,

Et je sens ta bonté dans ta magnificence (2).

Mais le tems fait son cours : comme une lampe d'or, Sur l'horison brumeux la lune veille encor; C'est du berger discret l'heure mystérieuse, Du voyageur aussi c'est l'heure aventureuse;

- (1) Lake Leman woos me with its crystal face,
  The mirror where the stars and mountains view
  The stillness of their aspect in each trace
  Its clear depht yeils of their far height and hue
- « Le lac Léman m'invite avec sa face de cristal, miroir où les étoiles » et les montagnes se reconnaissent dans leur paisible attitude : sa pro-» fondeur transparente résléchit leurs sommets et leurs couleurs. »

Lord Bynon, Childe Harold.

- (2) In every scene, where every hour Sheds some terrific grace, In nature's vast o'erwelming power, Thee, thee, my God, I trace!
- « Dans chaque scène, où chaque instant répand une nouvelle grace » imposante, dans l'immense pouvoir d'une nature majestueuse, c'est » toi, mon Dicu, c'est toi dont je reconnais l'empreinte! »

Miss Williams, Hymne composé au milieu des Alpcs.

Voyez en outre l'épigraphe placée en tête du poëme. Esménard a imité en très-beaux vers le morceau anglais que nous citons ici.

L'esquif est prêt, on part : des langueurs du repos Le désir curieux m'emporte sur les flots; Et le seul aviron, qui retombe en cadence, De la plage déserte interrompt le silence. D'un beau jour, cependant, timide précurseur, Le crépuscule épanche une faible lueur; Au sousse matinal de la brise légère De blanchâtres vapeurs s'élèvent de la terre, Et de Phébé déjà le disque palissant Semble suir dans le cieux devant le jour naissant. A l'humide orient l'aurore se fait place, Et, fondant les brouillards que son éclat essace, Répand l'azur et l'or sur la neige des monts, Et va dompter la nuit dans le creux des vallons. Les hôtes des forêts ont quitté leur asile; Tout renaît, tout s'émeut : bientôt, le grèbe agile (1), Quand la neige bleuit à l'aube du matin, Ouvre au zéphyr glacé son plumage argentin. Le père des saisons, le roi du jour s'avance: Dans les plaines du ciel, radieux, il s'élance; Son orbe éblouissant, dans l'espace emporté, Sur le front des glaciers roule avec majesté, Et, des ombres vainqueur, sur la nature entière

Buffon, Histoire naturelle des oiseaux.

A l'égard de l'épithète d'agile qui est ici donnée au grèbe, il est certain que la conformation de cet oiseau l'empêche de s'élever facilement; mais, lorsqu'il a pris le vent, il ne laisse pas de fournir un long vol. D'ailleurs, son agilité sur l'eau est très-grande: il nage, plonge et fend l'onde avec une rapidité surprenante.

<sup>(1) «</sup> Le grèbe (colymbus) est bien connu par ces beaux manchons » d'un blanc argenté, qui ont, avec la moëlleuse épaisseur du duvet, le » ressort de la plume et le lustre de la soie. . . . Le grèbe du lac de » Genève, qui se trouve aussi sur celui de Zurich et les autres lacs de la » Suisse, est l'espèce la plus connue. »

Il verse des torrens de vie et de lumière.

Comme une heureuse épouse, aux premiers feux du jour

La terre, en s'éveillant, sourit avec amour.

La vapeur se dissipe, et les Alpes sublimes

Etalent de nouveau leurs gigantesques cimes

Où règne avec le froid l'éternelle blancheur.

Où s'écoulent les ans sans changer de couleur.

Neige, deuil éclatant de la triste nature, Ton linceul, de l'hiver monotone parure, Est un voile d'oubli sur la terre étendu, Qui cache un grand secret à nos yeux défendu. Tu contiens du passé les antiques annales, Et du sombre avenir les semences fatales. Ces rochers décrépits, par l'âge mutilés, Ces monts, contemporains des siècles écoulés, Ces archives du tems, où notre sort se fonde, En savent plus que nous sur l'histoire du monde. O neige, qui les couvre et leur sers de manteau, Peut-être des humains tu seras le tombeau! Je lis avec terreur dans ton morne silence Du globe refroidi l'entière décadence; Tu dis: Les tems viendront; le mourant univers N'offrira plus au jour que d'horribles déserts ..... (1) Mais, non. Jeune toujours, et toujours slorissante, Dans sa propre vigueur la terre s'alimente; La providence veille, et, d'un heureux effort, L'existence renaît dans le sein de la mort. Sous ces remparts glacés habite la nature: Dans leurs flancs caverneux, abîmes de froidure,

<sup>(1)</sup> Système de Busson, du restroidissement de la terre. Avant le Pline srançais, Leibnitz n'avait pas hésité à dire que le globe terrestre devait sa matière et sa sorme à l'élément du seu; Descartes avait pensé que la terre et les planètes n'étaient que de petits some ils encroutes.

Elle dispose, unit les élémens secrets,

Et du moteur suprême accomplit les décrets.

Là, dans l'obscurité d'une grotte prosonde,

Elle combine en paix les principes de l'onde,

Travaille sans relâche, et ces mêmes glaciers,

Si redoutés, si siers, sont d'humides soyers

D'où s'échappent ces lacs, ces sleuves, ces rivières

Qui sécondent nos champs de leurs eaux tributaires:

Ainsi, du froid séjour de la stérilité

S'écoulent l'abondance et la sertilité.

Ensin donc, je vous touche, amphithéâtre immense D'immortels monumens, témoins de notre ensance Et des suturs destins promis à l'univers.

Avec un saint effroi, dans vos slancs entr'ouverts

J'interroge le tems. D'un essor téméraire,

Je domine déjà l'empire du tonnerre.

Tremblant, j'ai mesuré tous ces pics menaçans

Hérissés des glaçons d'un hiver de mille ans.

Mon œil désenchanté, s'abaissant vers la terre,

Entrevoit des humains la prosonde misère;

Et, pensive au milieu de cette immensité,

Mon ame dans les cieux a lu l'éternité.

Là, j'aime à méditer, rêveur et solitaire,
Sur l'orgueilleux néant des grandeurs de la terre:
La grandeur ici bas n'est que la vanité.
Jouet des élémens, dans le vague emporté,
L'homme ne vit qu'un jour, ignorant de son être;
Il aspire au savoir, et ne peut se connaître;
Il se dit roi du monde..... Atôme ambitieux,
Ta sphère est un seul point; la grandeur n'est qu'aux cieux!
Crois-tu donc, malheureux, dans ta fougue insensée,
Aux champs de l'infini voler par la pensée?
A tes pieds, sous tes yeux, il est mille secrets

Que ton esprit borné ne comprendra jamais.

Toutefois, peu content de posséder les choses,
En voyant les effets, tu veux sonder les causes;
Vain effort: Dieu se cache aux cœurs audacieux.
O Dieu! que ton ouvrage est vaste et glorieux!
Et nous, inapperçus dans l'océan des êtres,
A la création nous commandons en maîtres,
Et ces maîtres si fiers ne se commandent pas!
Notre orgueil téméraire excite cent combats
Entre les élémens de notre double essence;
Impuissans, nous voulons envahir la puissance;
Victimes, tour-à-tour, de vils et nobles soins,
Et d'immenses désirs et d'ignobles besoins,
D'un savoir mensonger la grossière apparence,
En égarant nos sens, accroît notre ignorance.

Rochers altiers, du globe énormes ossemens,

Vous avez vu tomber nos frêles monumens;

La main de fer du tems chaque jour les efface;

Le voyageur à peine en découvre la trace.

L'humble toit du pasteur s'élève aux mêmes lieux

Où brillaient de Memphis les palais fastueux;

Carthage n'est qu'un nom; Rome n'est plus dans Rome (1);

Ces ruines d'hier sont antiques pour l'homme.

Les temples sont muets, dans la poussière épars,

Et l'herbe s'est assise au trône des Césars.

Les Romains ne sont plus, leur splendeur est passée;

Comme un soleil éteint leur gloire est éclipsée.

<sup>(1)</sup> L'auteur, en prenant cet hémistiche au grand Corneille, n'a pas cru faire une chose fort répréhensible. De pareils emprunts sont autorisés par l'usage, quand il s'agit de vers caractéristiques. Emprunter à un grand poète, c'est rendre hommage à son génie, c'est s'enrichir sans l'appauvrir.

La Grèce pleure en vain sur d'informes débris,
Stériles monumens par les siècles détruits:
On cherche la tribune où tonna Démosthènes;
Le tems a dévoré la glorieuse Athènes;
Sa puissance ne vit que dans nos souvenirs,
Et les Grecs sont courbés sous le joug des Visirs!....
Mais vous, rochers sameux, nés avec la nature,
De vingt siècles encor vous braverez l'injure.

De mes sombres pensers interrompant le cours,
Un frais vallon m'invite en ses heureux détours.
Que j'aime, Lauterbrunn, ta solitude austère (1),
Ce baume d'un air pur qui jamais ne s'altère,
Des pins silencieux le calme inspirateur
Qui rafraîchit mes sens, et qui parle à mon cœur!
Que j'aime à contempler les formes fantastiques
Des rochers figurant des tours et des portiques,
Ou bien les murs noircis d'un castel ruiné!
Du sauvage désert l'aspect désordonné,
Des pics majestueux les redoutables cimes,
En ces lieux tout m'enchante, et même les abimes.
J'admire le torrent qui roule, impétueux,
De l'épaisse forêt le sentier tortueux,
Les antres écartés, les montagnes bleuâtres,

<sup>(1)</sup> La vallée de Lauterbrunn, dans l'Oberland bernois, s'étend au S. O., au centre de montagnes colossales. Elle a cinq lieues de longueur, et tout au plus un quart de lieue de largeur. Plus de vingt cascades s'y précipitent du haut des rochers. On y trouve une station commode pour contempler de près l'aspect sublime de la Jungfrau, ou pic vierge, ainsi nommé, parce que la cime en est jugée inaccessible. De superbes glaciers décorent le fond de la vallée de Lauterbrunn; et tout concourt à faire de cette contrée l'une des plus extraordinaires qui se puissent voir. C'est là que se trouve le pittoresqué en grand.

Egarant dans le cicl leurs longs amphithéatres. Qu'avec plaisir je vois le rustique châlet! C'est là que le berger, pauvre, mais satisfait, Puisc le vrai bonheur dans une source pure, Et, tranquille, s'endort au sein de la nature.

Le Staubbach me présente un spectacle nouveau,
Et déroule à mes yeux son magique tableau (1).
Un sleuve tout entier s'échappe de la nue;
Son onde se divise, et coule suspendue
Comme un ruban d'azur qui flotte dans les airs.
Du torrent dispersé partent de longs éclairs;
Le soleil, se jouant sur cette écharpe humide,
Embrase de ses seux la poussière liquide:
Ce n'est plus qu'un nuage, et son réseau charmant,
Tel qu'un zéphir tissu (2), plane légèrement:

<sup>(1)</sup> Le Staubbach, dans la vallée de Lauterbrunn, offre le phénomiène singulier que l'on essaie ici de décrire. La cascade s'élance d'un rocher à pic de 900 pieds d'élévation, et se résout en une pluie fine qui se disperse au gré des vents, et dans laquelle les jeux de la lumière sont tout-à-fait surprenans. C'est ce qui a fait donner à cette chute d'eau le nom de Staubbach ou ruisseau de poussière, » Le voyageur, dit Haller, voit avec surprise des rivières qui sortent » des nues, forment elles-mêmes des nuages, et coulent dans les » airs. »

<sup>(2)</sup> Cette expression métaphorique paraîtra bien hardie, mais l'idée ne nous appartient pas. L'élégant traducteur des Lettres sur la Suisse, de W. Coxe, M. Ramond, qui s'est tellement approprié l'ouvrage anglais, par les excellentes observations qu'il y a jointes, que la traduction est de beaucoup préférée à l'original, M. Ramond, en parlant d'une cascade des Pyrénées, qui, ainsi que le Staubbach, tombe d'une grande hauteur, et se change en une sorte de poussière liquide, dit qu'elle ressemble à du vent tissu. On a cru pouvoir se permettre en vers ce que M. Ramond s'était permis en prose.

Il s'abaisse, il retombe, et des ruisseaux de pluie D'une fraîche rosée humectent la prairie.

Vous m'opposez en vain, habitans des cités, Vos théâtres pompeux, et leurs plaisirs vantés: De vos décorateurs la risible imposture Pense avec du clinquant imiter la nature; C'est la calomnier, on ne l'imite pas. Venez, au Grindelwald osez suivre mes pas (1), Contemplez des glaciers le brillant phénomène; A vos froids opéra comparez cette scène; Ou plutôt, demeurez: des spectacles si grands Ne seraient point compris de cœurs indifférens.

Où suis-je? J'ai cru voir une mer menaçante
Surprise par le gel au fort de la tourmente,
Comme, aux confins du monde, on nous peint ces climats
Où la vague s'élève; et retombe en frimas.
J'ai cru toucher au pôle, à ces âpres contrées
Où s'arrêtent les flots des mers hyperborées.
Sur cet amas confus de glaçons entassés
J'ai cru lire ces mots par l'Eternel tracés:

Tu n'iras pas plus loin (2).... Des phalanges guerrières
Des Alpes cependant ont franchi les barrières.
Avec étonnement ces froides régions

<sup>(1)</sup> La vallée de Grindelwald, située à plus de 3000 pieds audessus du niveau de la mer, s'étend dans la direction du N. E. au S. O. Elle est formée de montagnes dont plusieurs ont de 10,000 à 12,000 pieds d'élévation. Elle est très-fréquentée des voyageurs, parce que son accès est facile, et qu'on y peut étudier commodément les glaciers et les mœurs agrestes des habitans des Alpes.

<sup>(2)</sup> Nec plus ultrà.

D'Annibal, de César ont vu les légions.

L'invincible Français y ralluma naguère

Au milieu des frimas les flammes de la guerre:

Le trône nébuleux de l'hiver éternel

D'un Jupiter tonnant fut un moment l'autel;

Et, fatiguée encor d'admirer tant d'audace,

La nature en gémit dans son palais de glace.

Mais, ces lieux sont rentrés dans le sein du repos;

Le silence immobile habite le cahos.

Ainsi, quand du sommet d'un rocher formidable, S'affaisse l'avalanche horrible, épouvantable, Sous son énorme poids les monts sont agités, Les pins brisés font feu, sous les glaçons heurtés, Le colosse bondit, tombe, et l'ame troublée Croit dans ses fondemens la nature ébranlée; Tout s'appaise aussitôt; le calme est réparé, Et l'ordre universel n'est pas même altéré (1).

St des glaciers déserts la cime est désolée, La ceinture de Flore embellit la vallée (2); La fleur s'y plaît, malgré l'inclémence des airs,

(1) Rien n'est plus effrayant que la chute d'une avalanche. Le spectateur croit assister aux dernières convulsions de la nature.

Mais au tumulte affreux, dans le désert immense, Vient succèder bientôt le morne et froid silence.

A l'aspect d'une scène aussi formidable, on croit voir la chute du monde, et, peu d'instans après, on découvre à peine un changement sur le théâtre de cette terrible révolution.

(2) Au pied même du glacier supérieur de Grindelwald j'ai cueilli, dans le mois de septembre, une scabieuse, des violettes et des fraises. Dans les régions plus élevées, on trouve encore le Rhododendron, cette belle rose des Alpes.

and the control of th

La scabicuse, pâle en sa langueur touchaute,
La tendre violette, et la fraise odorante
Y bravent la froidure. Un papillon badin,
Charmé de leurs parfums, y vole, mais soudain
Du soussle des glaciers il a senti l'atteinte;
Il accourait joyeux, il s'enfuit avec crainte.
Ainsi l'adolescent qu'anime le désir,
Auprès de la beauté suit l'instinct du plaisir;
La bergère s'émeut; dans l'ardeur qui la presse,
Son jeune amant déjà dérobe une caresse. . . .
Tout-à-coup un vieillard apparaît, son aspect
Dissipe les amours que glace le respect.

Mais, un murmure sourd présage la tempête, Et l'aquilon fougueux, qui mugit sur ma tête, M'avertit qu'il est tems de presser mon retour : L'hiver a reconquis son nébuleux séjour. Solitude, où mon ame, un instant recueillie, Savourait les douceurs de la mélancolie, Je vous quitte, et déjà mon cœur désenchanté En perdant les déserts sent fuir la liberté. Adieu, nature! Adieu, touchante rêverie! Je vais revoir les champs de ma noble patrie, Cet heureux sol, chéri d'Apollon et de Mars, Asile des héros, de l'amour et des arts; Mais, dans la France même, au centre de sa gloire, Vos attraits enchanteurs vivront dans ma mémoire, Comme un vieillard se plaît, en remontant ses jours, Au riant souvenir de ses premiers amours. Alpes! aux seux mourans dont le couchant se dore, Des cimes du Jura mon œil vous suit encore. Aux confins du Valais, dans un lointain obscur, Une clarté douteuse expire dans l'azur: C'est là que le Mont-Blanc règne en maître suprême; Son front est couronné d'un glacé diadême;

Son trône est sur les rocs; l'avalanche, en ses mains, Est un sceptre funeste aux débiles humains; Revêtu d'un manteau de forêts, de nuages, Il commande à la terre, et préside aux orages (1). Alpes! Mont-Blanc! Jura! poétiques sommets! Recevez mes adieux, peut-être pour jamais. Je ne vous verrai plus. Egaré sur la terre, L'homme a bientôt fini sa course solitaire; Son rapide voyage a pour terme la mort : Telle est la dure loi de l'inflexible sort. Alpes! vous avez vu le matin de ma vie, Des plus beaux de mes jours la rêveuse incurie; Mon printems va s'ensuir; demain je serai vieux. Helvétiques sommets, vallons délicieux, Puissé-je parmi vous, au déclin de mon âge, Terminer de mes ans le court pélerinage, Vous contempler encore, à mon dernier soupir, Et dans la nuit du tems, paisible, m'endormir!

(1) Mont-Blanc is the monarch of mountains,

They crowned hind long ago

On a throne of rocks, in a robe of clouds,

With a diadem of snow.

Around his waist are forest braced.

The avalanche in his hand.

« Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes. Elevé sur un » trône de rochers, enveloppé d'une robe de nuages, dès long-tems is » fut couronné d'un diadème de neige. Des forêts l'entourent comme » une ceinture; l'avalanche est dans ses mains. »

Lord Byron, Childe, Harold.

## LE PAPILLON;

FABLE.

Un jeune papillon devint triste et morose:
Si papillon qu'on soit, voit-on toujours en rose?
Celui-ci n'était pas sans sujet affligé:
Le galant sur les fleurs avait trop voltigé,
Et le fréquent contact des belles
'Avait usé, flétri, décoloré ses aîles.
De honte et de douleur d'être à ce point changé,
Il s'enfuit un matin loin des regards de Flore:
Hélas! s'il se fût ménagé,
Il les mériterait encore.

Par M. LE FILLEUL DES GUERROTS.

# LE SOLITAIRE ET LE BARON,

#### CONTE.

DANS ces esprits chagrins qui vont vivre aux forêts, Le vulgaire toujours voit des sages parfaits, Quand souvent ces grands cœurs, tourmentés par l'envie, N'ont pour toute vertu que la misanthropie; Aigris par des revers, ils se voilent les yeux De peur que leurs regards ne trouvent des heureux; Exclusifs en leur haîne, ils frondent la richesse; Tout titre leur fait peur, et tout éclat les blesse. A ce sujet, voici ce qu'un jeune scigneur, Baron sans vanité, plein de grace et d'honneur, Me contait une fois; j'en ai gardé mémoire: Il s'était, à la chasse, égaré dans un bois, Des chiens et des piqueurs n'entendant plus les voix, Il sut bientôt surpris par la nuit la plus noire; Seul, sans abri, sans guide, inquiet, incertain, De ses bras écartant l'épaisseur du feuillage, S'arrêtant, regardant, appellant, ... mais en vain; Il cherchait à manger, et ne trouva qu'un sage: C'était presqu'un hermite, ayant là son enclos, Enclos fort bien soigné, petit réduit sauvage, Et qu'un petit ruisseau, bien pur, selon l'usage, Cernait, rafraichissait de ses modestes flots; Le baron consolé s'adresse au solitaire, Lui demande du pain, du laitage, des fruits:

- « Tu n'auras qu'un sermon, lui répond l'homme austère,
- » Jeune fou, porte ailleurs ton luxe et tes ennuis,
- » Jamais dans ma retraite on n'a vu l'opulence;
- » N'y porte point tes pas! Qui ferais-tu, grands dieux!

K 4

» Tu n'y verrais point l'or insultant l'indigence;

» Laisse-moi vivre en paix, laisse-moi vivre heureux,

» Rentre dans ton château; je vais dans ma chaumière

» Qui ne serait pour toi qu'un objet de mépris,

» Adieu! . . - Bien obligé, dit le baron surpris;

» Votre sagesse au moins n'est pas hospitalière,

» Je demandais du pain, et j'accroche un sermon;

» Ce n'est pas de quoi vivre? v:Un piqueur du baron Paraît en ce moment à travers la clairière, Et reconduit son maître au manoir des aïeux. Le baron soupe bien, et puis ferme les yeux; Le sage en sit autant; c'était une justice, Quand on a fait du bien le sommeil est si doux! Un songe cependant, de son repos jaloux, Lui montrait le baron au bord d'un précipice, Pâle, tremblant, sans force, et d'un œil douloureux Se plaignant sans aigreur d'un sermon rigoureux; Le sage sort du lit, troublé par cette image, Et pour s'en délivrer court au fond des forêts; Il s'y perd à son tour! Le soir comme un nuage Tombe dans le vallon et couvre les guérets, Après avoir marché long-tems. . . . il perd courage , S'assied, et du passé se souvient tout confus; Un cœur désobligeant n'attend que des resus!

« Tout homme est sans pitié, dit-il dans sa détresse;

» Bien fou qui compterait sur l'hospitalité!

» A l'implorer en vain saut-il que je m'abaisse . . . . .

"Jamais!..." En ce moment son bras est arrêté
Par un mur qui soutient un instant sa faiblesse;
Il en suit les contours, qui semblent éternels,
Non sans maudire encor, en mots très-solennels,
Et comme quelquesois il en échappe aux sages,
Les jardins, les châteaux, les vastes apanages...
Mais qu'a senti sa main? Une porte. O bonheur!
Elle est ouverte!... Il entre : un séjour enchanteur

A charmé ses regards, (car les clartés naissantes De la reine des nuits révèlent à ses yeux D'un immense jardin les scènes ravissantes!) La symétrie en vain chercherait en ces lieux Les bassins arrondis, les froides avenues; Là, des dieux trop connus, les temples, les statues, N'étonnent point les yeux satigués de les voir, C'est la simple nature avec tout son espoir, Ses gazons, ses forêts, ses ruisseaux, ses hocages, Ses chemins sinueux tracés dans les seuillages! Le saule avec ses pleurs s'incline sur les eaux, Les chênes, les sapins couronnent les côteaux, La clématite en sleurs couvre la grotte obscure, Et seul, dans la prairie, élançant ses rameaux, L'orme aux brises du soir livre sa chevelure, Et salue en jouant les jeunes arbrisseaux! Le sage est interdit : « Voilà dans mes disgrâces " De quoi me consoler, dit-il, et des ciseaux, » Des pinces, du croissant, je ne vois plus les traces; " Tout est libre en ces lieux, et les tendres ormeaux Protègent les amans, les fleurs et les oiseaux: » Mais parmi ces massifs de roses, de verdure, Quel prodige nouveau vient enchanter ses yeux? · C'est un château modeste et simple en sa structure, Que semble avoir créé la puissance des dieux. » Oh! ceci ne peut être un asile ordinaire, » Dit notre misanthrope, habile à pénétrer,

» C'est un temple, et dès lors nous y pouvons entrer,

Dont les cœurs sont émus, dont les traits sont rians;

» Aux hôtes du logis je dois une prière. »

Voit les restes épars! A de joyeux ébats

Disant ces mots, il entre, et d'un vaste repas

Les convives nombreux se livrent sans licence;

Ce sont des ouvriers, des semmes, des ensans,

Un bon vieux serviteur au milieu d'eux s'avance,

Et, pleine de respect, la soule fait silence;
Du travail journalier il apporte le prix,
A ceux-ci des conseils, de douces remontrances,
Aux, plus pauvres des dons, à tous des espérances,
Et laisse en s'éloignant tous les cœurs attendris!
Le sage court à lui : » J'ai besoin d'un asile,

- » De l'obtenir ici je crois qu'il est facile,
- » La biensaisance est sœur de l'hospitalité!
- " Venez, lui dit le vieux, mon maître est enchanté
- » Quand sous son toit paisible un étranger sommeille;
- » Venez, dans le salon, on prolonge la veille;
- » Mon maître en ce moment est seul avec les siens,
- » Obliger, pour son cœur, est le premier des biens,
- » Venez. . . . » Et dans la salle il introduit le sage.
  Mais quoi? quelle rougeur a couvert son visage!
  L'homme qui s'est levé plein d'un si doux accueil,
  C'est lui, c'est le baron, et du premier coup d'œil
  Le baron à son tour a reconnu l'hermite
  Qui veut se retirer interdit et confus.
- » Oh! vous êtes chez moi, vous ne sortirez plus,
- » Dit le jeune baron, venez, bon cénobite;
- » Pour quitter mon château tout essort serait vain,
- » Jacques! vîte, un bon lit, un seu clair, de vieux vin!
- » Comme il est fatigué! Eugène, Mélanie,
- » Ma semme, venez tous lui saire compagnie;
- » Par de doux entretiens, votre aimable gaîté,
- » Ramenez le plaisir sur ce front attristé. »

  Le souper sut parsait, et notre solitaire,

  Grâce à son appétit, se tira bien d'assaire;

  A son appartement le maître le conduit,

  Et dit en le quittant: doux sommeil, bonne nuit.

  Ce vœu sut exaucé. Déjà brillait l'aurore,

  Que dans son lit bien chaud le sage était encore;

  Il se lève pourtant, ouvre, et voit les jardins

  Qui charmèrent ses yeux! Les lilas, les jasmins

De leurs premiers parsums semblent lui saire hommage! Il apperçoit déjà son hôte sous l'ombrage, Qui, son livre à la main, savourait le bonheur Que donne un beau matin, un ciel pur, un bon cœur. Il vole à ses côtés, prend sa main, lui rend grâce, Et veut sur le passé s'excuser doucement. Son hôte l'interrompt: « N'y pensons nullement,

- » Il n'en reste à mon cœur, dit-il, aucune trace.
- » Je serai, j'en suis sûr, le dernier voyageur
- » Qui ne trouvera pas, dans votre humble hermitage,
- » Un accueil favorable, un abri protecteur.
- » Vous voyez, je suis riche, et me crois un peu sage;
- » Ne méprisez plus l'or, car il fait des heureux.
- » Faut-il à ses pareils montrer un front sévère?
- » Contre les grands toujours exciter sa colère?
- » Tous les petits sont-ils justes et vertueux?
- » Non, le vice est partout, mais partout la sagesse,
- » Sous le chaume, au château, comme au milieu des bois;
- » Ne reprochez aux grands leurs titres, leur richesse
- » Que quand vous les verrez braver le frein des lois;
- » Consacrer des abus, commettre l'arbitraire.
- » Jusques-là, mon ami, tout homme est votre frère,
- » Et quand dans sa détresse il se jette en vos bras,
- » Qu'il soit pauvre ou baron, ne le repoussez pas.....]
- » Je vous prêche, pardon, c'est ma seule vengeance,
- » Et vous avez soupé, vous, quelle différence!

Par M. GUTTINGUER,

# UN PÈRE A SA FILLE

### LA VEILLE DE SON MARIAGE.

Objet de tous mes vœux, ma fille, mon amie, Les flambeaux de l'hymen vont s'allumer pour toi; Pour toi, va commencer une nouvelle vie; Demain, d'un tendre époux tu recevras la foi. Entre nous désormais il n'est plus d'intervalle, Je dépose à jamais le sceptre paternel; Aujourd'hui, mon enfant; et demain, mon égale, Reçois de l'amitié le tribut solennel.

O céleste amitié! divinité suprême! Exauce en ce moment le plus doux de mes vœux. Pour ce couple charmant, que j'estime et que j'aime, Retranche à mon bonheur, et le rends plus heureux.

Peut-être, et je le crois, ton ame m'est connue, Pour mieux plaire à l'époux que tu viens d'asservir, Tu me demanderas de ta bouche ingénue,

De quel art tu dois te servir?

De l'art! grand Dieu! de l'art! non, ma chère Amélie,

Non; qu'il n'en soit jamais pour toi!

Suis la bonne nature; elle t'a bien servie;

Sois toujours attentive et fidèle à sa loi.

Pour captiver le cœur et l'esprit de ton père, Aimable et chère enfant, dis-moi, comment sis-tu? Tu l'aimas tendrement: voilà tout le mystère. Aime aussi ton époux; pour règner et pour plaire, Il est deux surs moyens: l'amour et la vertu.

Mais de quels doux transports mon ame est agitée?

Dans l'espace des tems je la sens transportée;

De l'immense avenir le livre est devant moi,

J'y lis ta belle destinée.

Tous les cœurs à l'envi se rangent sous ta loi.

Je vois à tes côtés la paisible allégresse;

Des talens, des vertus, la troupe enchanteresse;

Le bonheur sans apprêts, l'amour de bonne foi,

Des plaisirs sans remords, des vertus sans rudesse;

Tes parens, tes enfans, tes serviteurs unis.,

Ou plutôt je ne vois que de tendres amis:

Tous sont heureux par toi; tu le seras toi-même;

De leur félicité suprême

La tienne deviendra le prix.

O Dieu! réalisez cette aimable chimère!

Heureuse du bonheur d'autrui,

Que ma bonne Amélie à tous soit toujours chère,

Et que toujours je reste son ami!

PAR M. D'ORNAY,

Doyen des Académiciens, âgé de 94 ans.

# TABLE

# DES MATIÈRES.

ķ	·
eau , Prési-	Discours d'ouverture; par M. Durouze
page 1	dent,
*	SCIENCES ET ARTS.
3	Rapport fait par M. Vitalis, Secrétaire perpétuel
Rapport.	Ouvrages annoncés ou analysés dans ce R
re du cercle,	Construction géométrique relative à la quadrature
iume, 4	par M. Boucharlat, et rapport par M. Mean
npondérable .	Essai sur la nature et les propriétés d'un fluide im
	ou nouvelle théorie de l'univers matériel ; par M
M. Marqué-	Observations barométriques faites à Toulouse par
-	Victor, envoyées par l'Académie royale des Sc
	criptions et Belles-Lettres de la même ville,
relatifs aux	Mémoires de la Société des Arts du Mans,
ibid.	sciences, et rapport par M. Meaume,

Précis de la Séance publique de la Société des Arts du Mans,

Rapport sur plusieurs livraisons des Annales europeennes de

physique végétale et d'économie publique,

et rapport par M. Levieux,

Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique, par M. Lamouroux, et rapport par M. A. Le Prévost, ibid.

Géographie ancienne et moderne, par M. Devilly, et rapport par M. Fontanier,

Travaux de l'Académie royale de Caen, et rapport par M. Duputel, ibid.

Réflexions et observations sur l'hiver de 1821; par M. Charles Drouet, Membre de la Société du Mans, ibid.

Manuel d'optique expérimentale à l'usage des artistes et des physiciens; par M. Bourgeois,

#### CHIMIE.

Procédé économique proposé par M. Robert pour la prépavation du sulfate de kinine, et rapport par M. Hellis, ibid.

Expérience pour s'assurer si l'on peut faire des paremens à l'usage des toiliers avec la farine de riz; par M. Dubuc, ibid.

Recherches sur l'analyse des terres arables, suivie de l'analyse chimique de deux terreins situés près Honfleur, et d'une marne qui se trouve au même lieu; par M. Vitalis,

#### HISTOIRE NATURELLE.

Notice relative à la figure d'une croix trouvée à l'intérieur d'une bûche de hêtre, à deux pouces et demi de la couche corticale; par M. Periaux, ibid.

Notice sur le Chêne-Chapelle d'Allouville; par M. Marquis, 10

Apperçu microscopique et pysiologique de la fructification des thalassiophytes symphysistés; par M. Gaillon, et rapport par M. A. Le Prévost, ibid.

Monographie

Monographie du gecko-mabouïa des Antilles ; par M.	Moreau
de Jonnès, et rapport par M. Le Turquier,	II
Recherches sur les poissons toxicophores des Indes-	Occiden-
tales; par M. de Jonnès, et rapport par M. Levie	ux, ibid.
Discours prononcé par M. Marquis à l'ouverture du	cours de
botanique ,	ibid.
Travaux de la Société Linnéenne de Paris, et ra	pport par
M. Marquis,	ibid.
Théorie sur les mouvemens de la sève dans les plan	ntes ; par
M. Féburier, et rapport par M. Marquis,	ibid.
MÉDECINE.	
Mémoire sur les vesanies ou maladies mentales, pa	ır M. Du-
buisson, et rapport par M. Gosseaume,	12
Bulletin des Sciences médicales de l'Eure, et ra	pport par
M. Gosseaume,	ibid.
Deux brochures de M. Moreau de Jonnès, l'une	relative au
cholera-morbus de l'Inde; l'autre intitulée: Phén	omène de
la propagation du principe contagieux de la fiè	vre jaune 📌
et rapport par M. Godefroy,	ibid.
Lettre de la Martinique sur la fièvre jaune, com	nuniquée à
l'Académie par M. Duputel,	13
Rapport sur l'établissement d'un conseil de clinique	oculaire à
Paris; par M. Guillié,	ibid.
Observations sur les combustions humaines sponte	anées ; par
M. Hellis,	13
Dissertation inaugurale de M. Ferdinand Adam,	et rapport
par M. Vigné,	ibid.
	L

- Voyage médical en Italie, par M. Valentin, et rapport par M. Botta,
- Notice sur Jean-Nicolas Corvisart, par M. Mérat, et analyse par M. Vitalis,

### MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Compte rendu par M. Prevost, vétérinaire, d'un rapport fait à la Société royale et centrule d'Agriculture sur le concours pour les mémoires et observations pratiques de médecine vétérinaire, ibid.

#### AGRICULTURE.

- Rapport fait au Roi sur les travaux du Conseil d'agriculpar M. Simon, et compte rendu par M. Meaume, 16
- Concours ouvert par la Société royale et centrale d'Agriculture pour la pratique des irrigations, etc., et rapport par M. Mallet,
- Séance publique de la Société d'Agriculture, des Sciences et Arts de Boulogne-sur-Mer, et rapport par M. Dubuc, ibid.
- Travaux de la Société d'Agriculture et des Arts du département de Seine-et-Oise, et rapport par M. Meaume, ibid.
- De la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, et rapport par MM. Meaume et Dubuc,
- Prix proposés par la Société royale d'Agriculture et de Commerce de Caen, ibid.

Travaux de la Société d'Agriculture du département de la
Seine-Inférieure, et rapport par M. Meaume, 19
Mémoire de M. Dombasle sur la charrue considérée prin-
cipalement sous le rapport de la présence ou de l'absence
de l'avant-train, et analyse par M. Dubuc, ibid.
Résultat de quelques expériences sur la fermentation vineuse,
par M. Gauvenain, et rapport par M. Dubuc, 20
Traités divers d'économie rurale, alimentaire et domestique,
, par M. Cadet de Vaux, et rapport par M. Dubuc, ibid.
Rapport à M. le Préfet sur les réponses aux questions
relatives à l'amélioration de la race des chevaux qui lui
ont été adressées par les vétérinaires du département, par
M. Leprevost, vétérinaire,
Discours prononcé par M. le Baron Lezurier de la Martel,
Président de la Société centrale d'Agriculture du dépar-
tement de la Seine-Inférieure, à l'ouverture de la séance
publique de cette Société, ibid.
Mémoire sur l'éducation et la culture du pommier dans les
environs de Rouen ; par M. Prevost , pépinériste , et
rapport par M. Dubuc,
Observations sur la manière d'employer le plus utilement le
terreins siliceux et calcaires du département de la Seine-
Inférieure; par M. Dubreuil,
Mémoire sur le chlorure de Calcium, présenté comme en-
grais ou comme stimulant végétatif; par M. Dubuc,
ibid.
Annuaire agricole du département de la Seine-Inférieure ;
par M. Guerard de la Quesnerie, et rapport par
M. Aug. Le Prevost,

Paix proposé pour 1823,

Ouvrages dont l'Académie a ordonné l'impression en entier dans ses Actes.

Recherches sur l'analyse des terres arables, suivies de l'ana-/ lyse chimique de deux échantillons de ces terres et d'une espèce de marne; par M. J.-B. Vitalis, 27 Notice sur le Chêne-Chapelle d'Allouville; par M. Marquis, 40 Observations relatives aux combustions humaines spontanées; pur M. Hellis, D. M., 47 Observations chimico-agricoles faites en 1820 et 1821, sur l'emploi du chlorure de Calcium, considéré comme engrais ou comme stimulant végétatif, par M. Dubuc, 52 Notice faisant suite au mémoire précédent; par le même, 52 Notice sur l'emploi du sulfate de kinine, par M. Hellis, 64 D. M., Paremens ou encollages pour les étoffes et toileries préparées avec les trois espèces de riz qu'on trouve dans le commerce, etc.; par M. Dubuc, Note relative à une figure empreinte dans une bûche de hêtre, à deux pouces et demi de la couche corticale; 82 M. Periaux,

## BELLES-LETTRES ET ARTS.

Rapport fait par M. N. Bignon, Secrétaire perpétuel, 86

# Ouvrages annoncés ou analysés dans ce Rapport.

## CORRESPONDANCE.

-Notice sur M. Pâris, par M. Veis,	87
Travaux de la Société des Antiquaires de Paris;	ibid
Traduction en vers de la dernière églogue de Virg M. Pierre-Prosper Pimont,	rile , par 88
Voyage de Rouen au Havre, sur la Seine, par l	e bateau
à vapeur; par M. Chaigne, et rapport par M	. Lecar-
pentier,	ibid.
Eloge du général Legrand, par M. Devilly, et rap	port par
M. Fontanier,	ibid.
Chant sacré pour S. A. R. Monseigneur le Duc de Bo	rdeaux ;
par Madame Vien, de Paris,	ibid.
Relation de la fête inaugurale célébrée à Domremy	, <i>le</i> 10
septembre 1820, à l'honneur de Jeanne-d'Arc, pa	<i>r M</i> . De
Haldat, et rapport par M. Botta,	89
Le christianisme de Montaigne, par M. l'abbé de	la Bou-
derie, et rapport par M. Fontanier,	, , 90
Poésies diverses; par M. Mollevault,	ibid.
Bibliographical décaméron, en 3 volumes in-4°;	par M.
Dibdin,	ibid.
Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre	, suivies
d'un essai sur la législation chinoise; par M. l'ai	<i>bbė</i> de la
Bouderie,	ibid.
Vers sur la mort de Socrate; par M. Boncharlat,	91

Eloge historique de Palissot de Beauvois, par M	I. Thiébaud
de Berneaud, et rapport par M. Marquis,	ibid.
Statistique du val de Cère, par M. d'Anneville,	ibid.
Une soirée chez Madame Geoffrin, gravé à l'aque notices de tableaux historiques; par M. Lemon	
Second mémoire sur les sourds-muets, par M. l'a et rapport par M. Bignon,	<i>ibbé</i> Jamet , ibid.
Éssai sur les institutions de Saint-Louis; par	_
Beugnot, et rapport par M. Licquet,	93
Observations sur le Précis analytique de l'Acadé	mie , année
1821, par M. Toustain de Richebourg,	ibid.
ACADÉMICIENS RÉSIDANS.	
Discours prononcé à la séance de rentrée par M. 1	Durouzeau ,
Vice-Président,	94
Vue du château d'Arques, dessin lithographié;	par M. Le
Carpentier,	ibid.
Les politiques dieppois, dessin lithographie; par	M. Le Car-
pentier,	94
Recueil des œuvres de M. Maillet-Lacoste,	ibid.
Manuel classique pour l'étude des tropes; par M.	Fontanier,
et rapport par M. Guttinguer,	ibid.
Elégies : par M. Vigné .	ibid.

Traduction, par M. Licquet, d'un fragment de l'histoire

Traduction, par le même, d'une lettre de M. Dibdin, sur

95

ibid,

d'Italie, par M. Botta,

la ville de Rouen,

Notices faites par M. Descamps, à Rome, en 1777, 9	5
Observations générales sur les second et cinquième chant d	le
la Henriade; par M. Fontanier, ibid	1.
Ouvrage sur la Sardaigne; par M. le Baron Lezurier de l	a
Martel, ibid	ł.
- sur les maisons, de Rouen les plus remarquables par leur	rs
décorations extérieures et par leur antiquité; par M. D	e
la Quérière, ct rapport par M. Marquis, 9	6
Discours de réception de M. De la Quérière, et réponse de	le
M. Durouzeau, Président, 95 et 9	}7
Concours. Rapport de la Commission; par M. Licquet,	9
Prix décerné à M. André-Hyppolite Lemonnier, avocat	à
la Cour royale de Paris,	4
Prix proposé pour 1823 et Prix extraordinaire, 10	5
Notice biographique sur M. Boullenger; par M. Adam	ı,
10	<sup>9</sup> 7
Ouvrages dont l'Académie a ordonné l'impression entier dans ses Actes.	en
LE SAC DE PAVIE, fragment d'une histoire manuscrite d'Ite	a-
lie, depuis 1789 jusqu'en 1814, traduit de l'italien	de
M. Botta, par M. Th. Licquet,	<b>8</b> 1
Course poétique dans les Alpes suisses du canton	de
Berne; par M. Lemonnier fils,	36
Le Papillon, fable; par M. Le Filleul des Guerrots, 1.	50
Le Solitaire et le Baron, conte; par M. Guttinguer, 1	51
Un Père à sa Fille, la veille de son mariage; par .	M.
d'Ornay,	56

FIN DE LA TABLE.